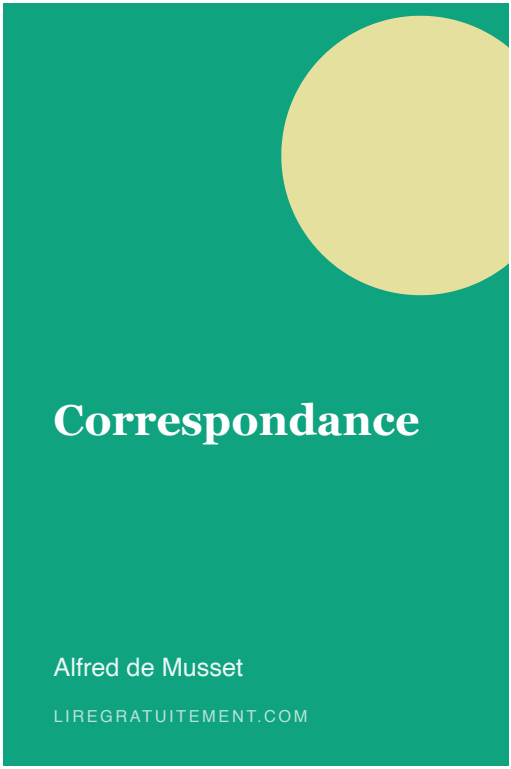

Correspondance (1827-1857)

Alfred de Musset

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

AVANT-PROPOS

Je ne saurais mieux comparer les cent quatre-vingts

- lettres contenues dans ce volume qu'a des fenétres

toutes grandes ouvertes sur la vie intime d'Alfred de Musset. En tout cas, elles l'éclairent d'un jour si vif, qu'elle y est pour ainsi dire mise a nu.

Mais si "homme s'y dévoile, des pieds 4 la téte, avec toutes ses passions dont la principale fut la luxure, on perdrait son temps a y chercher — comme dans les lettres de jeunesse de Lamartine, de Victor Hugo, de'

. Vigny et de Sainte-Beuve — les doctrines littéraires,

- religieuses ou philosophiques qui le hantérent de loin

en loin. C'est a peine s'il en est question dans ses

. deux lettres 4 Paul Foucher, qui, pour dater de sa dix-

septiéme année, n'en offrent pas moins un intérét

, capital, au point de vue de sa mentalité au sortir du

_ collége ; et je ne vois que sa lettre a l'oncle Desherbiers

Laat

ov ses idées sur le Cénacle, qu'il appelait alors dédai-

" gneusement « cette école rimeuse », montrent cavalié-

rement le bout de leur nez. Dans la plupart des autres,

ce sont les jeux de l'amour qui font les frais de ses

entretiens épistolaires.

Faut-il s'en plaindre? Non, puisque nous devons 4 sa correspondance avec George Sand les plus beaux cris de passion, j'entends les plus poignants, les plus désordonnés, les plus douloureux, que le Romantisme ait jetés dans ses heures d'¢mancipation et de folie, — et puisque nous devons 4 sa correspondance avec M™ Jaubert les fantaisies les plus extraordinaires, les divagations les plus hilarantes qui aient jamais mis en mouvement la plume d'un poéte.

Tout le monde a lu les Jettres 4 George Sand. Il n'en va pas de-méme des lettres 4 Mus Jaubert, quoiqu'elle en ait publié une bonne partie dans ges Souvenirs. On les trouvera toutes icj, dans leur ordre chronologique et dans Jeur texte intégral, avec quelques-uns des dessins a l'encre dont le « fillenl » se plaisait 4 Jes illustrer pour la plus grande joie de sa « marraine ». Ef je suis sir que Je lecteur averti les préférera A toutes les autres, non seulement a cauge de leur valeyr documentaire, mais encare ct surtout 4 cause de l'esprit jeune, alerte, endiablé qui y éclate A chaque ligne, cqmme les fus¢es d'un feu d'artifice.

Sainte-Beuve, aprés avoir lu les derniéres nouvelles d'Alfred de Musset, dcrivait un jour A la Revue Suisse que sa prose était « décidément charmante ».

AVANT=PROPOS

Qu'aurait-il dit s'il avait assez vécu pour lire ses lettres a Mme Jaubert? C'est qu'en effet le prosateur s'y est surpaseé, sans qu'il lui en ait couté aucun effort, en se laissant aller tout bonnement aux caprices de sa nature tour A tour joyeusc et mélancolique.

M. Maurice Clouard, 4 qui j'ai tant d'obligations pour ses recherches bibliographiques sur Musset, a mis en circulation ce faux bruit, devenu l¢gende, que Mme Jaubert avait mutilé, altéré, défiguré les lettres de son « filleul ». Je suis heureux de pouvoir dire ici qu'il a singuliérement exagéré.

A part quelques modifications sans intérét, quelques 'suppressions motivées par des raisons de haute convenance, les trois quarts des lettres de Musset a sa « marraint », quoique publiées sans ordre, ont été imprimées textuellement. On pourra s'en rendre compte par Its rares variantes et le petit nombre de passages inédits que j'ai relevés sur les originaux.

Ce n'est done pas de ce cété que proviennent les Jacunes de la correspondance du poéte. Ces lacunes, que j'aurais voulu combler, en partie tout au moins. proviennent d'abord de ladestruction des lettres adressées A Mme Allan; — de I'absence des lettres A Rachel qui, si mes renseignements sont exacts, se trouveraient en Angleterre ; — de celles 4 Louise Colet, qui sont entre les mains de M. Paul Mariéton; — de la mise sous scellés des lettres A M™ X..., qui, d'apres le

legs fait 4 la Bibliothéque Nationale, ne pourront étre publiées qu'en 1910; — de la dispersion enfin d'un certain nombre

d'autres lettres que leurs détenteurs actuels ont refusé de me communiquer, pour des raisons plus ou moins plausibles.

Avec toutes ces lettres il y aurait de quoi faire un second volume. Il se fera dans un temps plus ou moins proche. Mais quelque incomplet que soit celui-ci, il n'en apporte pas moins a notre littérature épistolaire, déja siriche, une note nouvelle, une note unique, au moment précis ot l'ceuvre d'Alfred de Musset tombe dans le domaine public.

C'est méme pour cela que les originaux de ses lettres sont si recherchés, si disputés, quand par hasard il en passe quelques-unes en vente publique, et pourquoi je remercie tous ceux qui m'ont aidé dans la mise en ceuvre de ce livre depuis si longtemps attendu.

25 mars 1907.

Lton Skécxt

A PAUL FOUCHER

Au chateau de Cogners, le 23 septembre 1827.

_ Non, mon vieil ami, je ne t'ai pas oublié; tes malheurs ne m'ont pas éloigné de toi et tu me trouveras toujours prét 4 te répondre,que tu demandes des pleurs ou des rires, que tu aies 4 me faire partager ta joie ou ta douleur. As-tu pu croire un moment que ton amitié me fat importune? Tu as eu tort, car je n'aurais pas eu a ta place une semblable idée. Et d'ailleurs me crois-tu plus favorisé que toi de la fortune ? Ecoute, mon cher ami, écoute

ce qui m'arrive. J'avais 4 peine expédié mon examen que je pensais aux plaisirs qui m'attendaient ici. Mon dipléme de bachelier rencontre dans ma poche mon billet de diligence, et l'un n'attendait que!'autre. Me voici au Mans ; je cours chez mes belles voisines. Tout s'arrange a merveille; on m'emméne dans un vieux chateau. — Un maudit catarrhe oublié depuis six mois reprend ma grand'mére (1), je regois une lettre qui m'annonce

(1) M=™* Guyot-Desherbiers, dont le mari mourut au Mans le 5 mars 1838,

qu'elle est en danger ct, huit jours aprés, une seconde lettre vint m'avertir de prendre le deuil. Voila bien a quoi tiennent Ie plaisir et le bonheur de cette vie. Je ne puis dire quelles affreuses réflexions m'a fait faire cette mort arrivée si vite: je l'avaislaissée quinze jours auparavant dans une grande bergére, causant avec _ esprit et pleine de santé.

Et maintenant la terre recouvre son corps; les larmes que sa mort fait répandre 4 ceux qui l'entouraient seront bientét séches, et voila, voila pourtant le sort qui m'attend, qui nous attend tous! Je ne veux point de ces regrets de commande, de cette douleur que l'on quilte avec les habits de deuil; j'aime micux que mes os soient jetés au vent; toutes ces larmes feintes ou trop promptement taries ne sont qu'une affreuse dérision.

Mon frére est reparti pour Paris; je suis resté seul dans cet infernal chateau (1), ot je ne puis parler 4 personne qu'd mon oncle, qui, il est vrai, a mille bontés pour mai; mais les idées d'un homme a cheyeyx blancs ne sont pas celles d'une téte blonde : c'est un homme excessivement instruit, et quand je lui parle des

dames qui me plaisent ou des vers qui m'ont frappé, il me répond: — Est-ce que tu n'aimes pas mieux lire tout cela dans quelque hon historien?Cela est toujours plus vrai ct plus exact. To} qui as lu l'Hamlet de Shakespeare, tu sais quel effet produit sur lui le savant et érudit Palonius! Et pourtant cet homme-la est bon, il est vertueux, jl est aimé de tout

(1) Le chateau de Cogners, qui appartenait alors a Louis-Alexandre-

Marie de Musset, marquis de Coguers, chef de la branche atnéc de la

famille, est situé prés de Saint-Calais (Sarthe). & égale dist du Mans et de Vendéme. (e), A une égale distance

I i ey

le monde! II n'est pasde ces gens pour qui le ruisseau n'est que de l'eau qui coule, les foréts que du bois de telle ou telle espéce et des cents de fagots. Que le ciel les bénisse! ils sont peut-étre plus heurcux que toi et que moi!

Je m'ennuie et je suis triste; mais je n'ai pas méine le courage de travailler; eh! que ferais-je?... retournerais-je quelques positions bien vieilles? ferais-je de l'originalité en dépit de moi et de mes vers? Depuis que je lis les journaux (ce qui est ici ma seule récréation), Je ne sais pas pourquoi tout celame paraft d'un misérable achevé ! Je ne sais si c'est l'ergoterie des commentateurs, la stupide manie des arrangeurs qui me dégoutent, mais je ne voudrais pas écrire, ou je voudrais étre Shakespeare ou Schiller: je ne fais donc rien! Je sens que le plus grand malheur qui puisse arriver d un homme qui a les passions vives, c'est de n'en avoir

point. Je ne suis point amoureux ; je ne fais rien. Rien ne me rattache ici: je donnerais ma vie pour deux sous, si, pour la quitter, il ne fallait passer par la mort.

Voila quelles sont les tristes réflexions que j'entretiens. Mais j'ai l'esprit frangais, je le sens: — qu'il arrive une jolie femme, j'oublierai tout le systéme amassé pendant un mois de misanthropie; —qu'elle me fasse les yeux en coulisse, et je l'adorerai pendant — au moins pendant six mois. L'Age me murira, j'espére, car je suis bon a jeter 4 l'eau.

Je donnerais vingt-cing francs pour avoir une piéce de Shakespeare ici en anglais; les journaux sont insipides, — ces critiques sont si plats. Faites des systémes, mes amis; établissez des régles, vous ne travaillez que sur les froids monuments du passé. Qu'un homme

de génie se présente, et il renversera votre échafaudage et se rira de vos poétiques. Je me sens par moments une envie de prendre une plume et de salir une ou deux feuilles de papier ; mais la premiére difficulté me rebute; un souverain dégodt me fait étendre les bras et fermer les yeux.

Comment me laisse-t-on ici si longtemps! J'ai besoin d'un joli pied et d'une taille fine ; j'ai besoin d'uimer. — J'aimerais ma cousine, qui est vieille et laide, si elle n'était pas pédante et économe.

Je técris donc pour te faire part de mes dégodts et de mes ennuis; tu es le seul lien qui.me rattache a quelque chose de remuant et de pensant; tu es la seule chose qui me réveille de mon néant et qui me reporte vers un idéal que j'ai oublié par impuissance.

Je n'ai plus le courage de rien penser. Si je me trouvais dans ce moment-ci a Paris, j'éteindrais ce qut me reste d'un peu noble dans le punch et la biére et je me sentirais soulagé. On endort bien un malade avec de Popium, quoiqu'on sache que le sommeil lui doive étre mortel. J'en agirais de méme avec mon 4me.

N'y a-t-il pas ici quelque vieille téte 4 perruque et a systtme pour me dire : « Tout cela est de votre 4ge, mon enfant. J'ai été comme cela aussi dans ma jeunesse. Il vous faut un peu de distraction, pas trop ; et puis vous ferez votre droit et vous entrerez chez un ayoué, » Ce sont ces gens-la que j'étranglerais de mes mains; la naturea donné aux hommes le type de tout ce qui est mal ; la vipére et le hibou sont d'horribles créations ; mais qu'un étre qui pourrait sentir et aimer éloigne de son Ame tout ce quiest capable de l'orner et appelle aimer un passe-temps et faire son droit une

chose importante! Anatomistes qui disséquez les valvules triglochines, dites-moi si ce n'est pas ld un polype?

Tu vois que je t'écris tout ce qui me passe par la téte; fais-en autant, je t'en pric, j'ai besoin de tes lettres; je veux savoir ce qui se passe dans ton Ame, comme tu sais ce qui se passe dans la mienne ; sans doute elles se tessemblent beaucoup.

Nous sommes animés du méme souffle, pourquoi celui qui nous !'a donné le laisse-t-il si imparfait? Je ne puis souffrir ce mélange de bonheur et de tristesse, cet amalgane de fange et de ciel. Ov est l'harmonie, s'il manque des touches a l'instrument? Je suis sou (sic), las, assommé de mes propres pensées; il ne me reste plus qu'une ressource, c'est de les écrire. Mais je partirai peut-étre dans quelques jours : ow irai-je? je n'en sais rien. Si je

retourne au Mans, je vais trouver tout le monde dans la tristesse, ma grand'mére morte, toute ma famille en pleurs, maman, mon oncle, et, au milieu de tout cela, mongrand-pére, demandant a chaque passant : Ou est ma femme? et ajoutant : Jespére qu'elle n'est qu'indisposée ? Cet état-la n'estil pas pire que la mort?

Ma sceur, dont tu me demandes des nouvelles, se porte mieux. A propos, j'ai obtenu, 4 cé¢ qu'il paratt, chez M. Caron (1), les honneurs du triomphe! Heureux, trois fois heureux celui qu'une pareille jouissance pourrait occuper un moment! Pourquoi la nature m'a-t-elle donné Ja soif d'un idéal qui ne se réalisera pas? Non, mon ami, je ne peux pasle croire,

(1) Chef de l'institution oi il avait connu Pau) Foucher.

j'ai cet orgueil: ni toi ni moi ne sommes destinés.& ne faire que des ayocats estimables ou des ayoués intelligents. J'ai, au fond de l'Ame, un instinct qui me crie le contraire, je crois encore au bonheur, quoique je sois bien malheureux dans ce moment. J'attends ta réponse avec impatience et je souhaite detout mon cceur pouvoir t'entendre de vive voix.

Adieu, mon cher ami, tout a toi,

If

AU MEME

Au Mans, le 19 octobre (1827),

Je reviens, mon cher ami, jeudi prochain, c'est-adire le 25. Je serai 4 Paris vendredi soir. L'année derniére, quand je te trouvai avec mon frére a la diligence, nous nousrevimes en disant des bétises, comme d'ordinaire; cette année nous serons tous deux en

noir; les années se succédent et ne se ressemblentpas ; mais nos cceurs, en quoi sont-ils changés? Les plaisirs, les petites passions viennent et disparaissent : l'amitié qui les a vus naitre en est témoin et leur survit.

Hier, ces demoiselles sont reparties pour la campagne; j'ai déjeuné chez elles, et les ai embarquées. Jusqu'au moment du départ tout a été A merveille, je leur ai donné des dessins pour Icurs albums, j'étais gai el insouciant. Mais, le croirais-tu? quand il a fallu

les embrasser, quand elles eurent disparu derriére le coin de la rue,je sentis cette impression triste et douce que mon cceur avait oubli¢e — je l'ai gardée jusqu'au soir; toujours la méme, mais toujours plus faible, et aujourd'hui je ne sens plus rien, et je regrette de ne plus riensentir. Pourtant, je ne suis pas amoureux ; j'ensuis 4 dix mille licues — mais je le sens, je suis fait pour l'étre; je radote a force de te le répéter — mais je suis si béte! Je hais les femmes en théorie, jai horreur de ce caractére frangais qui se joue de ces pensées qui changent les nuits en veilles; mais j'ai beau faire, j'y serai pris; trompez-moi, méchantes, trompez-moi, mais vous n'aurez pas de mérite 4 me tromper |!

Tu le vois, mon pauvre ami, j'ai 17 ans; et je suis heureux parce que je suis jeune. Mettez dans le vase les liqueurs les plus améres, le bord en est sucré, rien n'arrive A mes lévres que par 1a. Les douleurs ne me sont qu'une douce mélancolie. Je ne saurais rien voir avec mes yeux de 17 ans,queje n'y méle un peu dideal. Je suis faitainsi. Ah ! crois-moi, c'est 14 Ie bonheur : sien passant devantdans la rue une jeune figureincon- | nue m'asemblé belle, je ne me retourncrai pas pour qu'un second coup d'ccil me montre que le premier m'avait trompé, je m'en fuis, au

contraire, emportant cette image 4 moitié vraie, 4 moiti¢ fausse, et ’embellissant encore de toute la force de mon imagination.

Je joue au billard comme un furicux; j’y passe mes soirées entiéres; j’ai besoin d’un excts quelconque. Je ne sais que faire ; je ne sais comment me débarrasser de ce besoin d’émotions; ce n’est pas sans jeter souvent les yeux sur ta chére poésie, tu peux le croire, ah!

mon ami — la poésie est comme une jolie femme — comme la Magdeleine de Delphine Gay.

Le dépit l’éloigna, mais l’espoir la raméne, De l’adorer toujours on avait fait serment.

Mais le dépit qui m’en éloigne, je ne sais pas qui peut me le faire oublier. En tout cas, ce ne serait jamais que le caractére d’un autre que je voudrais peindre. Le mien ne sera jamais comme je l’espére. Et songe donc, mon cher, peut-étre cet hyver trouveraije une femme; toi aussi peut-étre... et alors! que manquera-t-il? que m’importe le reste ? Dites, faites tout ce que vous voudrez, Messieurs, je me promènerai au ; milieu de vous avec orgueil; quel est celui de vous b qui sait qui je suis? A qui d’entre vous ai-je prostitué | les secrétes pensées de mon Ame? Que celui-la dise :

Tu t’es donné amoi. Un seul le peut faire, tu sais qui _ je veux dire.

Non, mon cher, cette pensde me plaft trop; je ne seraijamais poéte; j’ai envie d’effacer tout ce que je disais tout 4 l’heure; sais-tu ce qui me lI’a fait dire?

sais-tu ce qui m’y a fait penser? C’est ce départ dont je .

bere Od

Dp wunae Ee at

te parlais tout 4 Vheure; la poésie chez moi est sceur -de amour. — L'une fait naftre l'autre, et ils viennent « toujours ensemble. — Quand je serai débarrassé de e- cette facilité que j'ai de tomber amoureux, comme on eC wenrhume, ces envies-la ne me reprendront plus. Je

Se

mediront : « Queldrdle de corps! » Et ceux qui auront pu pileviner quelque pensée de mon 4me diront : « Quel pete d'homme! » Voila comme ils sont; je n'en don-

nerais pas un fétu. Et ce sont ces gredins-la pour qui tu écris, A qui tu te réjouis de plaire en profanant le sacré trésor de tes pensées; trop heureux si le récit naif et terrible de tes douleurs, si l'amére vérité de ta mélancolie arrache un soupir 4 quelques-unes de nos élégantes! Mordieu ! sais-tu qui je voudrais étre, quel caractére j'ai, et quel réle j'ambitionne? Je voudrais étre un hommea bonnes fortunes. Non pour étre heureux, mais pour les tourmenter toutes jusqu'a la mort, faisant jouer tous les ressorts de mon esprit sans jamais toucher 4 mon 4me, je voudrais étre envié des hommes et aimé des femmes; el! si parmi elles je trouvais celle que jecherche et qui m'attend peut-étre i Vautre bout du monde, peut-étre 4 deux pas de moi! je m/arréterais alors et je dirais : « Ma carriére est finie! » Plais-leur par Je charme de ta poésie, toi dont l'Ame a besoin de chanter ce qu'elle souffre. I's diront : « Quel dommage! celui-la méritait d'étre aimé! » Mais

pour moi ils ne sauront pas si je puis Pétre, et sije le suis ils ne le croiront pas.

Tu trouves sans doute que ma lettre n'est qu'un radotage, mais que veux-tu ? Dans I'état od je me trouve, je n'ai d'autre plaisir que celui de te parler. Que je suis aise de terevoir! J'ai un tas, un vrai tasde choses a te dire. Tous ceux que je Vois ici, tous ces gens aimables, toutes ces jolies femmes, sont si mortellement insipides; tous ces ballons sur lesquels on ne peut appuyer sans les crever, toutes ces Ames de rien qui ont raccroché ga et 14 quatre ou cing idées qu'ils débitent. Tu ris de ce misanthrope de seize ans; non, mon ami, je n'en suis pas un, car je Vaime plus que moi-méme, et j'aimerai autant que toi la femme qui

ip eersonisr ease cicccage ‘ palette come oeesepnse A tae NR ENON et Na ARR OE IGE: mse tt SL

is CORRESPONDANCE D'ALFRED DE MUSSET

doit m'aimer un jour. Adieu, vendredi, je t'embrasserai, Tout d toi.

chez M. Desherbjera, 4 la préfecture du Mans (1), {1} M, Desherbiers était l'oncle d'Alfred de Mugset, qui lui resaemblait moralement & tel point que son pére lui disait quelquefois : « Tu

es bien le fils de ton oncle! »

Coite lettre a été vendue 4or fr, A la vente aprés décts de Georges Charpentier (fin janvier 1907).

A BERANGER

Je vous aime, d'abord parce que vous vous appelez Béranger ; je vous aime aussi et beaucoup parce que vous avez fait le Voyage imaginaire, le voyage de Gréce ; j'aime tant les Grecs (1)!

(1) Le Voyage imaginaire est de 1824, en voici le dernier couplet :

Daignez au port accueillir un barbare, Vierges d'Athéne ; encouragez ma voix.

Pour vos climats je quitte un ciel avare

Ou le génie est l'esclave des rois.

Sauvez ma lyre, elle est persécutée;

Et, si mes chants pouvaient vous attendrir, Mélez ma cendre aux cendres de Tyrtée :

Sous ce beau ciel je suis venu mourir.

M. Clouard (Documents inédits sur Alfred de Musset) a mis en doute l'authenticité de cette lettre publi¢e pour la premiére fois par le Musée Ffrangais, en 1858.11 nel'aurait pas fait s'il avait su que Musset avait été élevé par son ptre dans Je culte de Béranger. Eo 1829, pendant que le chansonnier purgeait & la Force la condamnation 4 neuf mois de prison qu'il avait encourue le 15 octobre 1828, Musset-Pathay, suivant l'exemple de beaucoup d'autres, lui envoya, pour le distraire, son ouvrage sur Jean-Jacques Rousseau. (Cf. la Corresp. de Béranger, t. 1, p. 375.)

rue

A SAINTE-BEUVE

Lundi soir, 18 sept. 1829.

Voila un f... temps pour la chasse, mon ami. Je ne sais pas sic'est A Paris commeici, mais je suppose que le Bon Dieu a attrapé quelque chose; icil'ennui me prend au collet, Donnez-moi de vos vers; je suis sir que vous en découlez comme les chénes de Virgile. J'ai pour toute ressource la conversation d'un fat qui est de l'école de Lamartine et qui fait des vers comme le chevalier de Parny. Vous voyez que je vous écris a la hate el sur un torchon; je suis si paresseux et si affairé que je ne scais of va mon temps. Je n'ai encore fait que de jouer au billard du matin au soir. Mon oncle me bat quelquefois, dont j'enrage. Priez pour moi, je pars pour la chasse.

La premiére fois que baiserez Francine, mcttez-en un de plus 4 mon intention.

Yours,

ALFRED DE& VIGNY

Mercredi, 20 octobre 1829.

.+. Si vous vouliez me faire bien plaisir ; si vous aviez le temps de penser 4 moi, qui vous suis si dévoué; si vous vouliez, enfin, que je me dise en

méme temps votre trés obligé: vous m'enverriez, par le porteur, un balcon pour Desdemona (1).

AU MEME

47 décembre 41829.

Mon cher Monsieur, puis-je espérer que vous voudrez bien entendre ces malheureux poémes (2) que je me propose de lire? Vous y trouverez de nos amis et nous ferez bien grand plaisir. Je ne puis que vous renvoyer l'exhortation que vous m'avez adressée pour Othello: Venez, brave ceur! — non qu'il s'agisse d'un danger, mais il ne s'en agit pas moins d'un secours; et cest surtout Je vétre que j'invoque, car vous étes aussi mon pére in litteris.

AU MEME

49 décembre 1829.

Que vous étes bon d'étre venu, et que je vous remercie de votre livre dont j'ai déja dévoré la téte, c'est-adire la préface (3)! Que j'y ai vu de belles et larges

(1) Othello fut représenté Je 24 octobre 182g.

(2) Les Contes d'Espagne et d'Italie, qui parurent & la fin de 1859, sous la date de 1830, chez Urbain Canel.

(3) Il s'agit de Ja seconde édition des Poémes de Vigny, revue, corrigée et augmentée, qui parut,au mois de mai 1829,chez Charles Gosseliii:

pensées, sl vraies, et,au fond de tout, un peu tristes! Le plaisir de vous lire vaut celui de vous voir, et je me prépare l'un par lautre.

Votre tout dévoud de cceur (1).

i1}) Cotte Inee ciait adressée, comme Ja précédente, A « Monsieur de se de Miromesnil, & Paris ».

A M. DESHERBIERS, AU MANS

Janvier 1830.

Je t'envole, mon cher oncle, ces poémes dont tu as entendu une partie. Lire et entendre sont deux, comme tu sais ; mais tu ne seras pas pour eux plus sineéte que moi, et je te demande toute la franchise possible.

Je te demande grace pour des phrases contoutnées ; je m'en crois revenu. Tu verras des rimes faibles ; | 'ai eu un but en les faisant; et sais & quoi m'en tenir sur leur compte ; mais il était important de se distinguer de cette école rimeuse, qui a voulu réeconstruire et He s'est adtessde qu'a la forme, croyant rebatir en repliitrant.

Ma préface est impertinente; cela était nécéssaire pour l'effet, mais elle n'attaque personne et il est trés facile de lui préter différents sens.

Quant aux rythmes brisés des vers, je pense la-des~ sus qu'ils ne nuisent pas dans ce que |'on peut appe~

ler le récitatif, c'est-a-dire la transition des sentiments ou des actions. Je crois qu'ils doivent étres rares dans le reste. Cependant Racine en faisait usage.

Je te demanderai de t'attacher plus aux composilions qu'aux détails; car je suis loin d'avoir une maniére arrétée. J'en changerai probablement plusieurs fois encore.

J'ai retranché du dernier poéme plusieurs choses un peu trop matérialistes, et y ai laissé dominer le dandysme, qui est moins dangereux. Je cherche a éviter les ennemis, et n'y réussirai probablement pas ; mais je crois que, jusqu'a présent, mon pére, qui lit les Journaux trés exactement, a plus peur que moi. La critique juste donne de I'élan et de l'ardeur. La criti- 'jue injuste n'est jamais a craindre. En tout cas, }'ai résolu d'aller en avant, et de ne pas répondre un seul mot.

Tout cela d'abord est assez amusant ; je ne peux pas m'empécher de rire toutes les fois que je me rencontre étalé.

attends tes avis. Mes amis in'ont fait des éloges que j'ai mis dans ma poche de derriére. C'est 4 quatre ou cing conversations avec toi que je dois d'avoir réformé mes opinions sur des points trés importants; et depuis j'ai fait bien d'autres réflexions. Mais tu sais qu'elles ne vont pas encore jusqu'a me faire aimer Racine.

Adieu donc, mon bon oncle. Aime-moi toujours et crois que je te le rends du meilleur de mon cceur. Je nai qu'un regret, c'est de ne t'avoir pas auprés de moi pour me servir de guide et d'ami.

Ton neveu.

"A ALFRED TATTET

14 janvier 1831.

-.. Je passe ma vie avec une demi-douzaine de peintres; quels bons garcons que les artistes, quand ils ne sont pas du méme genre que vous! Je rends compte des petits théatres, toujours au Temps, je rimaille par boutade (1)...

A UNE JEUNE ANGLAISE

Mademoiselle, toutes les jeunes Anglaises étant

(1) Fragment de lettre cité par M. Clouard dans ses Docaments it' dits sur Alfred de Musset, Cette lettre faisait partie d'un lot de 18 lettres autographes adressées & Alfred Tattet, qui furent vendues par erreur, le 6 avril 1883, avec tonte une suite d'autographes et de dessins provenant de la succession d'Alfred de Musset et de son frére. Elles avaient ét¢ communiquées 4 Paul de Musset par la famille Tattet, lors~ qu'il entreprit la biographie d'Alfred. — Le petit-fils d'Alfred Tattet posséde encore un certain nombre de billets écrits par Alfred de Musset 4 son grand-pére ; malheureusement, la plupart de ces billets de rendez-vous défient l'impression. ;

(2) Cette jeune Anglaise était demoiselle de compagnie de la marquixe

a (OW AESPONDANCE

jolies, je ne vous ferai point linjure de croire que vous soyez une exception a la régle générale, et, puisque vous me donnez

ayec tant de confiance votre nom et votre adresse, ne vous étonnez pas si je réclame Vhonneur de vous offrir moi-mémece volume de poésies que vous désirez lire.

A SON PRERE, A AIX EN SAVOIE Jeudi, 4 aoat 4831.

Mon cher ami,

Hier matin, j'ai été, chez notre voisin Alfred Belmont, faire une partic d'impériale. Il arrivait d'Aix, of il Vavall laissé, m'a-t-il dit, souffrant d'un rhume que tn as gagnéenallant ala Chartreuse. Je te reconnais bien lA, Garde-tol, en écrivant 4 ma mére, de lui parler dece rhume, Elle est déja assez inquiéte dés que tu bouges de la maison. Tu me demandes a quoi Jemploie mon temps, je ne l'emploie pas, je le passe ou je le tue; c'est déja assez difficile. Cependant je dois dire que nous «liscutons beaucoup; je trouve méme qu'on perd trop de temps 4 raisonner et épiloguer. Jai rencontré Eugéne Delacroix, un soir, en rentrant du spectacle; nous avons causé peinture, en pleine rue, de sa porte 4 la mienne et de ma porte a la de Castries, Ayant t¢ chargée par sa maftresse de lui acheter les frontes d' Espagne et d'lMalie, Me avait cru bien faire en écrivant a Musspt le billet suivant : « Monsienr, ane jeune Anglaise, qui a le desir dle lire vos podsies, s'adresse directement & vous pour les avoir. Si yous

voulez bien les lui faire paryenir, elle vous en sera trés obligée. » C'est alors que Musset iui derivit le billet ci-dessus.

sieiine, jusqu'é deux heures du matin; hous ne pouvions pas nous séparer. Avec le bon Antony Deschamps, sur le boulevard; j'ai discuté de huit heures du soir a onzé heurés. Quand je sors de chez Nodier ou dé chez Achille (Devéria), je discute tout le long des rues avée Puii ou autre. En sommes-nous plus avancés? En

féra-t-oh un vers meilleur dans un poéme, un trait meilleur dans un tableau? Chacun de nous a dans le veiitre tit certain son qu'il peut rendre, comme un violon ou une clarinette. Tous les raisonnements du monde he pourraient faire sortir du gosier d'un merle la chanson du sansonnet. Ce qu'il faut a l'artiste ou at poéte, c'est l'émotion. Quand j'éprouve, en faisant un vers, un certain battement de cceur que je connais, je suis sir que mon vers est de la meilleure qualité que je puisse pondre.

Dimanche, aprés le diner, je bdillais comme une huitre dans la grande allée des Tuileries, quand j'ai apercu les demoiselles *** assises au pied d'une caisse d'oranger. Je les ai abordées et je me suis assis prés de la plus jeune. Elle avait un petit chapeau blanc avec des rubans verts. Tout ce qu'elle disait était charmant d'ignorance. On sent dans ses égards je ne sais quoi de frais et de tendre dontelle ne se doute pas. Elle ne connait pas plus l'amour qui est en elle qu'une fleur ne connait son parfum. La beauté d'une jeune fille a quelque chose d'indéfinissable. Je suis resté une heure a cété de cette enfant ; il me semblait que je m'étais gliss¢ a l'abri sous les ailes de son ange gardien. En quittant ces dames, parce que la retraite sonnait, je suis allé au Café de Paris. J'y ai trouvé M...en train de parier qu'il fumerait deux

ee

cigares Ala fois sans les éter de sa bouche et sans cracher. Ce pari m'a paru si béte que je suis parti. Hlorace de V... (1)m'a accompagné jusqu'a ma porte. iL m'a appris une chose que je ne savais pas, c'est que, depuis mes derniers vers (2), ils disent tous que Je suis convyerti, converti 4 quoi? S'imaginent-ils que, je me suis confessé 4 Vabbé Delisle ou que j'ai été frappé de la gréce en lisant Laharpe? On s'attend sans doute & ce que, au lieu de dire:

« Prends ton épée et tuc-le, » je dirai désormais: « Arme ton bras d'un elaive homicide, et tranche le fil de ses jours. » Bagatelle pour bagatelle, j'aimerais encore mieux recommencer les Marrons du feu et Mardoche.

Adieu, mon cher ami. Je sais qu'il y a beaucoup de joes baigneusesa Aix, M™ de V..., Mme d'A..., etc., et que tufais le coquet avec ces dames. Je t'autorise i les embrasser toutes pour moi.

Ton frére et ami.

it} Hornee de Viel-Castel.

fa} Les Vecaa: stériles et Octave.

A DAVID D'ANGERS

Mon cher David, je suis alléchez Micheli pouravair de vos médailles; il demande une autorisation devous pour cela. Soyez assez bon pour m'envoyer deux mois de votre main, pour Micheli et pour votre Petit Cerdillac des Enfants Rouges (1); vous obligerez voire dévoué de ceeur.

A ALFRED DE VIGNY S. d. (1832).

Je suis comme ces femmes enccintes quicroient toujours que leur dernier enfant sera le plus beau et qui,

(1) Que signifiece « Petit Cardillac des Enfants Rouges ». — M. Henri Jouin,qui a publié ce billet dans son livre David d'Angers et ses reiations littéraires, cherche a |'expliquer, mais n'y parvient guére. Ra janvier 1828, David d'Angers fut victime d'une

tentative d’assassitist, a trois pas de J’Abbaye, derriére Saint-Germain-des-Prés, La rus dea Enfants-Rouges allait de la rue Porte-Foin a celle des Quatre-Fils ; «et aujourd’hui la rue des Archives. Quel rapport peut-il y avoir, se de — mande M. Clouard, entre Cardillac,!’orfévre assassin des Contes d'Hattmann, et l’assassin de David ? La rue de l’Abbaye, ou s’est passe ly

tan ef &F

ay milieu d’une lignée de hiboux, croient avoir l’Apolton du Belveder dans le ventre; c’est ce qui fait que je n‘ai point usé ou abusé de votre bonne et utile ami- (ic, Je suis, hélas! en travail d’un dernier monstre (1) que tes naturalistes de la littérature expliqueront comme ils pourront, et au lieu de le mettre dans un bocal d’esprit de vin, je le tire 4 grand’peine par les jonsbes d’une bouteille d’eau-de-vie. Aussitét Paccouclement, j’espére que vous me permettrez d’en appeler & cette promesse que vous me rappelez d’une suaniére si aimable et de vous voler quelques heures de poéte pour les réveries d’un oisif, qui est tout 4 vous de cceur et d’esprit (2).

A RENDUEL

Dimanche, 9 septembre 1832.

Je voudrais bien que vous m’écrivissiez franchement guel prix vous voudriez mettre au manuscrit

drame de 1828, et cette rue du quartier du Temple ? C'est ce que je me demande 4 mon tour.

(:} La Coupe et les lévres,qui parut le 23 décembre 1832,chéz Eugéne Renduel.

(>) Cette lettre était adressée A « Monsicur le comte de Vigny, rue des Eeuries-d'Artois, 3 ou 7. » — Quatre ans plus tard, en 1836, Alfred de Musset demandait encore l'appui de Vigny et de Marie Dorval en fayeur d'une belle actrice qui sollicitait un emploi vacant A la Porte- Saint-Martin, et il finissait sa lettre par les lignes suivantes que j'ema. au livre de M=*de Janzé sur le podte : « Une troupe d'oiseaux dis passage ne regarde pas ceux qui tombent en volant, mais continue 'st foute avec le vent. Une troupe d'acteurs lui est pareille; elle ne s'uredte pas a voir ceux qui se brisent ni ceux qui ne peuvent plus yoler: elle continue sans pitié. Tout est pour elle dans I'instant présent. » :

dont j'ai 4 disposer (1). — Je vous avouerai franchementaussi que l'on m'a fait ces jours-ci des offres assez avantageuses dont cependant je n'ai pas voulu profiter avant d'avoir appris les vétres, qui sont les premiéres en date.

Veuillez done me répondre un mot la-dessus, le plutét (sic) qu'il vous sera possible — et agrécr les sentiments les plus distingués de votre serviteur.

AU MEME

Voila ce 'qui s'appelle agir d'une facon aimable et qui vous fait honneur. — Puisque vous le voulez bivs, vous trouverez, sous cette enveloppe, un billet que je vous renvoie, et un autre que vous me renverrez (a uti mois d'échéance, n'est-ce pas?) quand vous l'aurez rempli.

Notre imprimeur n'a qu'un défaut, c'est qu'il m'envoie une épreuve tous les lundis a peu prés. Sur ce pied nous paraftrons en 1834.— J'irai chez vous demain; — t4chez d'en faire de méme, quand yoiis aurez le temps.

Votre bien dévoué.

(1) Il s'agissait du Spectacle dans an fauteuil, qui parut en décermise 1832,

Ss CONRESPONDANCE

A MMSSIEURS LES DIRECTEURS DE « L'BU- ROPE LITTERAIRE

Paris, 23 novembre 41832.

Messicurs,

Jeserais trés heureux de pouvoir entrer pour quelquechose dans la rédaction de votre nouveau journal, En acceptantla proposition que vous avez bien voulu men faire, je vous remercie d'avoir associé mon nom dune entreprise pour le succés de laquelle tous les hommes de bon sens doivent faire des veux, et tous les artistes des efforts,

Agréez, Messicurs, expression des sentiments les plus distingués de votre bien dévoué serviteur.

A MERIMEE

Au moment de terminer avec mes épreuves (2), j'ai oublié de vous demander une autorisation.

Vaieu, ily a quelque temps, avec un parent a moi, une discussion sur la double maniére dont on peut

(1) L'Barope Ukéraive ait alors dirigée par Victor Bohain et «Alphonse Royer. Bien qwil n'y ait aucun article signé de Musset dans ee journal, son nox Ngure dans la liste de ses rédacteurs,

(a) Gette lettre tirée de la Bibliotheque d'Avignon (fonds Régnier) se

rapporte & la Goupe et fes Lévres (1832), ou les vers cités se retrouveut aves les deux variantes cl-contre.

envisager les choses de la littérature, c'est-a-dire par leur cété réel ou par leur cété fantastique et philos«phique. Vous concevez aisément que votre nom 8's! trouvé mélé a la conservation.

En sortant de la, j'ai fait une vingtaine de vers sur ces idées, que j'ai ajoutés a la préface que vous corinaissez. Comme votre nom s'y retrouve, je vous les envoie, et ne les y laisserai qu'autant que cela vous paraitra indifférent, attendu que je voudrais, moins quc personne, dire quelque chose quivous fat désagréable, surtout en public :

L'artiste est un soldat qui, des rangs d'une armée, Sort et marche en avant, ou chef ou déserteur ; Par deux chemins suivis (4) il peut sortir vainqueur : L'un comme Caldéron et comme Mérimée, Incruste un plomb bralant sur la réalité, Découpe 4 son

flambeau la silhouette humaine, En emporte le moule et jette sur la scéne

Le platre de la vie avec sa nudité.

Pas un coup de ciseau sur la sombre effigie, Rien qu'un masqued'airain tel que Dieu I'a fondu, Cherchez-vous la morale et la philosophie?

Révez, si vous voulez, voila ce qu'il a vu.

L'autre, comme Racine et le divin Shakespeare, Descend dans le Vésuve, une lampe a la main (2).

Celui-la voit l'effet et celui-ci la cause ; Sur cette double loi le monde entier repose.

Dieu seul, qui se connait, peut tout voir a la fois.

(1) Il y a divers dans le texte imprimé.

(2) Le texte imprimé porte:

Monte sur le théatre, une lampe & Ia main.

XVIII, 42 novembre 41832.

A ULRIC GUTTINGUER

... Je n'ai jamais tenté de faire une hymhe 4 mon Hieus je veux portant vous le peindre(1). Cette petite crotte de paté parsemée d'étoiles et couronnée par la voie laetée est tout ce que nous yoyons du ciel. Votre univers (je ne dis pas notre monde) est lui-

méme un wrain de sable dans le vide sans fin. A des milliards de lieues les unes des autres, flottent dans ’immensité des millters de combinaisons d’univers. Le nétre a pour lois Véquilibre, Pattraction et la pesanteur. autres ont d’autres lois, d’autres gens, d’autres véri(és mathématiques. Le bien et le mal, la force et la beauté sont remplacés par d’autres choses, et tous ces petits systémes, dont le'nétre est peut-étre un des plus faibles, s’agitent et se remuént dans leur coin avec leur étincelle de vie. Au centre des nuits éternelles est assis mon Dieu sans révélations, qui verse a limmortelle mati¢re ’immortelle pensée.

A vous de coeur.

{1} Cette lettre me semble étre la réponse ala pice de vers dédiée a Alfred de Musset que je trouve dans les Fables et Méditations de Gutlinguer, el dont voici un passage :

Toi, tu poursuis ta course, enfant du siécle avide ;

{u fond de ma retraite, en ses flots je te vois, Te jetant au courant, en nageur intrépide,

Et Jui parlant si haut, qu'il écoute ta voix. Un moment j’espérai; car j’avais vu la croix S‘agiter dans tes mains, rayonnante de gloire; Gar au vieux Golgotha tu rappelais leurs pas;

Cur le coeur tout ému de la divine histoire, Tu crisis ; Oh/ croyes ce que je ne crois pas/

A EMILE DESCHAMPS

47 décembre 1832.

Monsieur,

Si les mauvais vers ne vous font pas peur et que la veille de Noél ne vous trouve pas engagé dans quelque réveillon, vous seriez bien bon et bien aimable de venir écouter des poémes qui ont besoin plus que personne qu'on ne les abandonne pas (1). Je vous demande deux choses bien faciles 4 vous : complaisance et indulgence.

Je vous ai promis. — Ne me faites pas défaut, non plus qu'a cette bonne camaraderie qui honore tant les uns et désole tant les autres.

Je vous prie de croire & mon entier dévouement.

(1) Ua Spectacle dans un fauteuil, qui parut quelques jours aprés, chez Renduel.

A GEORGE SAND (1) 24 juin 1833,

Madame, je prends la liberté de yous envoyer quelques vers que je viens d'écrire en relisant un chapitre d'Iudiana, celui o& Noun recoit Raymond dans la chambre de sa maftresse. Leur peu de valeur m'aurait fait hésiter a les mettre sous vos yeux, s'ils n'étaicnt pour moi une occasion de vous exprimer le sentiment d'admiration sinctre et profonde qui les a inspirés.

Agréez, madame, l'assurance de mon respect.

Suivaient ces vers:

Sand, quand tu I'écrivais, ob done lavais-tu vue Cette seéne terrible ob Noun a demi nue

Sur le lit dTndiana s'enivre avee Raymond ?

Qui done te la dictait, cette page brilante

Ou amour cherche en vain d'une main palpitante Le fantéme adoré de son illusion ?

En as-tu dans le eceur la triste experience ?

(1) Les lettres & George Sand sont extraites de la Corresp.de George Sand et d' Alfred de Atusset publiée en 1904 par Félix Décori, chez k, Deman, 4 Bruxelles, J'y ai ajouté quelques notes et quelques dates pour les rendre plus claires,

Ce qu'éprouve Raymond, te le rappelais-tu ?

Et tous ces sentiments d'une vague souffrance,

Ces plaisirs sans bonheur, si plein d'un vide immense, As-tu révé cela, George, ou l'as-tu connu ?

N'est-ce pas le Réel dans toute sa tristesse

Que cette pauvre Noun, les yeux baignés de pleurs, Versant 4 son ami le vin de sa maitresse,

Croyant que le bonheur, c'est une nuit d'ivresse Et que la volupté, c'est le parfum des fleurs ?

Et cet étre divin, cette femme angélique

Que dans l'air embaumé Raymond voit voltiger, Cette fréle Indiana dont la forme magique

Erre sur les miroirs comme un spectre léger,

O George ! n'est-ce pas la pale fiancée

Dont l'Ange du désir est 'immortel amant ?

N’est-ce pas I’Idéal, cette amour insensée

Qui sur tous les amours plane éternellement ?

Ah, malheur a celui qui lui livre son Ame!

Qui couvre de baisers sur le corps d’une femme Le fantéme d'une autre, et qui, sur la beauté, Veut boire l’idéal dans la réalité!

Malheur a imprudent qui, lorsque Noun I'embrasse, Peut penser autre chose en entrant dans son lit, Sinon que Noun est belle et que Je Temps qui passe A compté sur ses doigts les heures de la nuit!

Demain viendra le jour, demain, désabusée, Noun, la fidéle Noun, par sa douleur brisée, Rejoindra sous les eaux l'ombre d’Orphélia.

Elle abondonnera celui qui la méprise ;

Et le cceur orgueilleux qui ne l’a pas conwprise Aimera l’autre en vain — n’est-ce pas, Lélia?

A LA MEME

S. d. (Juillet 1833.)

Voila, madame, le fragment que vous désirez lire

el que je suis assez heureux pour avoir retrouvé, en partic dans mes papiers, en partie dans ma mémoire. Soyez assez bonne pour faire en sorte que votre petit caprice de curiosité ne soit partagé par personne (1). Votre bien dévoué serviteur.

Mardi.

A LA MEME

S. d, (Juillet 1833.)

Votre aimable lettre a fait bien plaisir, madame, a une espéced'idiot entortillé dans de la flanelle comme une épée de bourgmestre. J] vous remercie bien cordialement de votre souvenir pour une soltise qui n'en valait pas la peine et dont il est bien faché de vous avoir rendu témoin (2). Que vous ayez le plus tét possible la fantaisie de perdre une soirée avec lui, c'est ce qu'il yous demande surtout.

Votre bien dévoue.

A LA MEME

S. d, (Juillet 4833.) Je suis obligé, madame, de vous faire le plus triste aveu; je monte la garde mardi prochain : tout autre

(1) C'était un fragment inédit de Rolla.

(2) Il avait eu des crampes d'estomac jusqu'é s'évanouir. (Notes de éditeur de Ja Corresp. de George Sand et d'Alfred de Musset.)

jour de la semaine, ou, ce soir méme, si vous étiez libre, je suis tout A vos ordres et reconnaissant des moments que vous voulez bien me sacrifier.

Votre maladie n'a rien de plaisant, quoique vous ayez envie d'en rire. Il serait plus facile de vous couper une jambe que de vous guérir. Malheureusement on n'a pas encore trouvé de cataplasme 4 poser sur le coeur. Ne regardez pas trop la lune, je vous en prie, et ne mourez pas avant que nous n'ayons ex¢cuté ce beau

projet de voyage dont nous avons parlé. Voyez quel égoiste je suis; vous dites que vous avez manqué d'aller dans l'autre monde ; je ne sais vraiment pas trop ce que je fais dans celui-ci.

Tout 4 vous de cceur.

Lundi. SLL

A LA MEME

S. d. (Juillet 1833.)

J'ai regu Lélia (1). — Je vous en remercie, et bien que j'eusse résolu de me conserver cette jouissance pour la nuit, il est probable que j'aurai tout lu avant de retourner au corps de garde.

Si, aprés avoir raisonnablement trempé vos doigts dans l'encre, vous vous couchez prosaiquement, je souhaite que Dieu vous délivre de votre mal de téte. — Si vous avez réellement l'idée d'aller vous percher sur les tours de Notre-Dame, vous serez la meil-

(1) Lélia parut 4 !a fin de juillet, quoiqu'elle figure au Journal de la librairie da 10 aot 1833.

leure femme du monde, si vous me permettez d'y aller avec vous. Pourvyu que je rentre 4 mon poste le matin, je puis disposer de ma veillée patriotique. Répondez-moi un mot, et croyez'& mon amitié sincére.

A LA MEME

S. d. (Juillet 1833.)

Vous étes bien bonne et bien aimable de penser 4 moi ; je m'apercois que le porteur de cette lettre s'est exalté sur la route, en sorte que, de peur de méprise, je prends Ja précaution du papier pour vous dire que je suis parfaitement libre, et que je vous remercie de votre aimable invitation.

Votre bien dévoué ser',

A LA MEME

S. d. (Juillet 1833.)

Eprouver de la joie & la lecture d'une belle chose faite par un autre est le privilége d'une ancienne amitié. — Je n'ai pas ces droits auprés de vous, madame, il faut cependant que je vous dise que c'est 1a ce qui m'est arrivé en lisant Lélia. — J'étais, dans ma petite cervelle, trés inquiet de savoir ce que c'était. Cela ne pouvait pas étre médiocre, mais enfin ga pouvait étre bien des choses avant d'étre ce que cela est.

D'ALFRED DE MUSSET Ar

Avec votre caractére, vosidées, votre nature de talent, si vous eussiez échoué. la, je vous aurais regardée comme valant le quart de ce que vous valez. Vous savez- que, malgré tout votre cher mépris pour vos livres, que vous regardez comme des espéees de contre-partie des mémoires de vos boulangers, etc., vous savez, dis-je, que, pour moi, un livre, c'est un homme, ou rien. —Je me soucie autant que de la fumée d'une pipe, de tous les arrangements, combinaisons, drames, qu'a téte reposée, et en travaillant pour votre plaisir, vous pourriez imaginer et combiner. — Il ya dans Lélia des vingtaines de pages qui vont droit au ceur, franchement, vigoureusement, tout aussi belles que celles de René et

de Lara. Vous voila George Sand; autrement vous eussiez été madame une telle faisant des livres.

Voila un insolent compliment, je ne saurais en faire d'autres. Le public vous les fera. Quant a la joie que jai éprouvée, en voici la raison.

Vous me connaissez assez pour étre sire 4 présent que jamais le mot ridicule de — voulez-vous ? ou ne voulez-vous pas? — ne sortira de mes lévres avec vous.— II y a la mer Baltique entre vous et moi sous ce rapport. — Vous ne pouvez donner que |'amour moral — et je ne puis Je rendre 4 personne (en admettant que vous ne commenciez pas tout bonnement par m'envoyer paitre, sije m'avisais de vous ledemander), mais je puis étre, si vous m'en jugez digne, — non pas méme votre ami, — c'est encore trop moral pour moi— mais une espéce de camarade sans conséquence et sans droits, par conséquent sans jalousie et sans brouilles, capable de fumer votre tabac, de

chiffonner vos peignoirs (1) et d'attraper des rhumes de cerveau en philosophant avec vous sous tous les marronniers de |'Europe moderne. Si, a ce titre, quand vous n'avez rien a faire, ou envie de faire une bétise comme je suis poli!) vous voulez bien de moi pour unc heure ou une soirée, au lieu d'aller ces jours-la chez madame une telle, faisant des livres, j'aurai affaire A mon cher monsieur George Sand, qui est désormais pour moi un homme de génie. Pardonnez-moi de vous Je dire en face, je n'ai aucune raison pour mentir. A vous de ceur.

Mercredi

XXVII

A LA MEME

S. d. (Juillet 1883.)

Mon cher George, vos beaux yeux noirs que j'ai outragés hier (2) m'ont trotté dans la téte ce matin. Je vous envoie cette ébauche, toute laide qu'elle est, par curiosité pour voir si vos amis la reconnaftront, et si vous la reconnaitrez vous-méme.

Good night. I am gloomy to day.

(1) Hs'était habilléen pierrot et avait mystifié une personne qui n'éteit pas, comme on l'a raconté et imprimé, M. de la Rochefoucauld. (Nole de George Sand.) fe

(2) 1: avait fait la charge de plusieurs personnes, Ia sienne, celle de George Sand, celle de Buloz, etc.

A LA MEME

S. d, (Juillet 4833.)

Mon cher George, j'ai quelque chose de béte et de ridicule 4 vous dire. Je vous l'écris sottement au lieu de vous l'avoir dit, je ne sais pourquoi, en rentrant de cette promenade. J'en serai désolé, ce soir. Vous allez me rire au nez, me prendre pour un faiseur de phrases dans tous mes rapports avec vous jusqu'ici. Vous me mettrez a la porte et vous croirez que je mens. Je suis amoureux de vous. Je le suis depuis le premier jour ou j'ai été chez vous. J'ai cru que je m'en guérirais tout simplement en vous voyant 4 titre d'ami. Il y a beaucoup de choses dans votre caractére qui pouvaient m'en guérir; j'ai taché de me le persuader tant

que jal pu; mais je paye trop cher les moments que je passe avec vous. J'aime mieux vous le dire et j'ai bien fait, parce que je souffrirai bien moins pour m'en guérir 4 présent si vous me fermez votre porte. .Cette nuit, pendant que (1)... j'avais résolu de vous faire dire que j'étais 4 la campagne, mais je ne veux pas vous faire de mystéres ni avoir l'air de me brouiller sans sujet. Maintenant, George, vous allez dire : encore un qui va m'ennuyer! comme vous dites ; si je ne suis pas tout a fait le premier venu pour vous, dites-moi, comme vous me |'auriez dit hier en me parlant d'un autre, ce qu'il faut que je fasse. Mais, je vous en prie,

(1) Ces deux derniers mots ont été biffés A la plume par G. Sand, et la ligne suivante coupée aux ciseaux.

si vous voulez me dire que vous doutez de ce que je vous écris, ne me répondez plutét pas du tout. Je sais comme vous pensez de moi, et je n'espérerien en vous disant cela. Je ne puis qu'y pérdre une amie et les séules heures agréables que j'ai passées depuis un mois. 'Mais je sais que vous étes bonne, que vous avez aimé, et: je me confie & vous, non pas comme a une maftresse, mais comme 4 un camarade franc et loyal. George, je suis un fou de me priver du plaisir de vous voir pendant le peu de temps que vous avez encore 4 passer a Paris, avant votre voyage a la cdmpagne et votre départ pour I'Italie o& nous aurions passé de si belles nuits, si j'avais de la force. Mais la vérité est que je souffre et que la force 'me manque.

S. d, (Juillet 1833.)

S'il y a dans les feuilles que je viens de lire une page ot vous ayez pensé a moi, et que je Paie deviné, je vous remercie, George.

Je voudrais que vous me connussiez mieux, que vous voyiez qu'il n'y a dans ma conduile envers vous ni rouerie ni orgueil affecté, et que vous ne me fassiez pas plus grand ni plus petit queje ne suis. Je me suis livré sans réflexion au plaisir de vous voir et de vous aimer. — Je vous ai aimée, non pas chez vous, prés

(1) Coupure aux ciseaux, faite par A. de M. (Note de I'éd. de la Corresp. de George Sand et d'Alfred de Musset.)

de vous, mais ici, danscette chambre ou me voila seul a présent.C'est la que je vous ai dit ce que je n'ai jamais dit & personne. — Vous souvenez-vous que vous m'avez dit un jour que quelqu'un vous avait demandé si j'étais Octave ou Ceelio, et que vousaviez répondu: tous les deux, je crois. — Ma folie a été de ne vous en montrer qu'un, George, et quand |'autre a parlé, vous luiavez réponducommea(1) . . ... .

A qui la faute? A moi. Plaignez ma triste nature qui s'est habituée a vivre dans un cercueil scellé, et haissez les hommes qui m'y ont forcé. Voila un mur de prison, disiez-vuus hier, tout viendrait s'y briser. Oui, George, voila un mur; vous n'avez oublié qu'une chose, c'est qu'il y a derriére un prisonnier.

Voila mon histoire tout entiére, ma vie future. Je serai bien avancé, bien heureux, quand j'aurai barbouillé de mauvaises rimes les murs de mon cachot! Voila un beau calcul, une belle organisation de rester muet en face de l'étre qui peut vous comprendre, et de faire deses souffrances un trésor sacré pour le jeter dans toutes les voiries, dans tous les é¢gouts, a six francs l'exemplaire ! Pouah!

Plaignez-moi, ne me méprisez pas. Puisque je n'ai pu parler devant vous, je mourrai muet. Si mon nom est écrit dans un coin

de votre ceur, quelque faible, quelque décolorée qu'en soit l'empreinte, ne |'effacez pas. Je puis embrasser une fille galeuse et ivre-morte, mais je ne puis embrasser ma mére.

(1) Partie du verso enlevée par la coupure. Alf. de M. semble avoir voulu couper tout ce qui contenait des noms propres. (Notes de I'éd, de la Correspondance de George Sand et d'Alfred de Musset.)

Aimez ceux qui savent aimer, je ne sais que souffrir. Il y ades jours ou je me tuerais : mais je pleure ou j'éclate de rire, non pas aujourd'hui, par exemple. Adieu, George, je vous aime comme un enfant.

A LA MEME

S. d. (28 Juillet 1833.)

Je crois, mon cher George, que tout le monde est fou ce matin; vous qui vous couchez a quatre heures, vous m'écrivez a huit; moi, qui me couche 4 sept, jétais tout grand éveillé au beau milieu de mon lit, quand votre lettre est venue. Mes gens auront pris votre commissionnaire pour un usurier, car on l'a renyoyé sans réponse. Comme j'étais en train de vous lire et d'admirer la sagesse de votre style, arrive. un de mes amis (toujours 4 huit heures), lequel ami se léve ordinairement a deux heures de !'aprés-midi. II était cramoisi'de fureur contre un article des Débats ou Pon s'efforce, ce malin méme (1), de me faire un tort commercial de quelques douzaines d'exemplaires. En vertu de quoi j'ai essuyé mon razoir (sic) dessus.

J'irai certainement vous voir a minuit (2). Si vous étiez venue hier soir, je vous aurais remerciée sept fois comme ange consola-

teur et demi, ce qui fait bien proche de Dieu. J'ai pleuré comme un veau pour faire ma

(1) Ne du 28 juillet 1833.

(2) D'aprés une note trouvée par M™* Lardin de Musset sur un petit Carnet de poche de son frére, c'est le 2g juillet que George Sand se donna 4 Musset. (Cf, A cet égard le chap, de George Sand dans notre Ouvrage sur Alfred de Musset.)

digestion, aprés quoi je suis accouché par les forceps decing vers et une (sic) hémistiche, et j'ai mangé un fromage 4 la créme, qui était tout aigre.

Que Dieu vous conserve en joie, vous et votre progéniture, jusqu'a la vingt et uniéme génération. Yours truly (1).

A BULOZ + Directeur de Ja Revue des Deux Mondes.

45 aout 1833.

Au moment de la publication de ces feuilles, un ami me fait apercevoir que ce vers :

Son nom était Marie et non pas Marion (2)

appartient a peu de chose prés 4 un dramereprésentéa l'Qdéon et & la Porte-Saint-Martin. Le lecteur me pardonnera une erreur de mémoire, qui sera remplacée dans le recueil dont le poéme de Aodla fait partie.

(1) Cette lettre me paraft avoir été mal classée dans la Corresp. de George Sand et d'Alfred de Musset, ot elle précéde la XXVIII* et la XXIX*. C'est pourquoi je Ja publie derritre ces deux lettres.

(2) Massct, a Ja réflexion, trouvant le vers joli, ne jugea pas 4 pro-

pos de le changer.

A GEORGE SAND

Sans date. — Ecrit de Venise 4 Venise.

Adieu, mon enfant. — Je pense que tu resteras ici. — Quelle que soit ta haine ou ton indifférence pour moi, si le baiser d'adieu que je t'ai donné aujourd'hui est le dernier de ma vie, il faut que tu saches qu'au premier pas que j'ai fait dehors avec la pensée que je t'avais perdue pour toujours, j'ai senti que j'avais mérité de te perdre, et que rien n'est trop dur (pour) moi. S'il timporte peu de savoir si ton souvenir me reste ou non, ilm'importe A moi, aujourd'hui que fon spectre s'efface déja et s'éloigne devant moi, de te dire que rien d'impur ne. restera dans le sillon de ma vie ov tu as passé, et que celui qui n'a pas su t'honorer quand il te possédait, peut encore y voit clair A travers ses larmes et t'honorer dans son cceur, od ton image ne mourra jamais. — Adieu, mon enfant.

A LA MEME

S. d, (Avril 1834.)

Tu m'as dit de partir, et je suis parti; tu m'as dis de vivre et je vis. Nous nous sommes arrétés 4 Padoue; il était huit heures -du soir et j'étais fatigué. Ne doute pas de mon courage. Ecris-moi un mot a Milan, frére chéri, George bien-aimé!

Portant le timbre de Genéve, 8 avril 4834.

Vendredi 4 avril,

Mon George chéri, je suis 4 Genéve. Je suis parti de Milan sans avoir trouvé de lettre de toi Ala poste. Peut-€tre m'avais-tu écrit ; mais j'avais retenu mes places tout de suite en arrivant, et le hasard a voulu que le courrier de Venise, qui arrive toujours deux heures avant le départ de la diligence de Genéve, s'est trouvé en retard cette fois. Je t'en prie, si tu m'as écrit a Milan, écris au directeur de la poste de me faire passer ta lettre & Paris ; je la veux, n'ettt-elle que deux lignes. Ecris-moi 4 Paris ; je t'ai laissée bien lasse, bien épuisée de ces deux mois de chagrin ; tu me l'ds dit d'ailleurs, tu as bien des choses:& me dire. Dis-moi surtout que tu es tranquille, que tu seras heureuse. Tu sais que j'ai trés bien supporté la route. Antonio doit t'avoir écrit. Je suis fort, bien portant, presque heureux. Te dirai-je que je n'ai pas souffert, que je n'aifpas pleuré bien des fois dans ces tristes

nuits d'auberge? Ce serait me vanter d'étre une brute et tu ne me croirais pas. .

Je t'aime encore d'amour, George. Dans quatre jours, il y aura trois cents lieues entre nous, pourquoi ne parlerai-je pas franchement? A cette distancela il n'y a plus ni violences ni attaques de nerfs; je t'aime, je te sais auprés d'un homme que tu aimes, et cependant je suis tranquille. Les larmes coulent abondamment sur mes mains tandis que je t'écris, mais ce sont les plus douces, les plus chéres larmes que j'aie versées. Je suis tranquille ; ce n'est pas un enfant épuisé de fatigue qui te parle ainsi. J'atteste le soleil que j'y vois aussi clair dans mon cceur que lui dans son orbite. Je n'ai pas voulu t'écrire avant d'étre sar de moi ; il s'est pas-

sé tant de choses dans cette pauvre téte! De quel réve étrange je m'éveille !

Ce matin, je courais les rues de Genéve, en regardant les boutiques ; un gilet neuf, une belle édition d'un livre anglais, voila ce qui attirait mon attention. Je me suis apercu dans une glace, j'ai reconnu !'enfant d'autrefois. Qu'avais-tu donc fait, ma pauvre amie ? C'était 14 Phomme que tu voulais aimer! Tu avais dix ans de souffrance dans le cceur, tu avais, depuis dix ans, une soif inextinguible de bonheur, et c'était 1A le roseau sur lequel tu voulais t'appuyer! Toi m'aimer! mon pauvre George! Cela m'a fait frémir. Je t'ai rendue si malheureuse! et quels malheurs plus terribles n'ai-je pas encore été sur le point de te causer! Je le verrai longtemps, mon George, ce visage p4li par les veilles qui s'est penché dix-huit nuits sur mon chevet ! Je te verrai longtemps dans cette chambre funeste oy tant de larmes ont could,

D'ALFRED DE MUSSET jor

Pauvre George! Pauvre chére enfant! Tu ('étais trompée; tu t'es crue ma maitresse, tu n'étais que ma mére; le ciel nous avait faits l'un pour autre ; nos intelligences, dans leur sphére élevée, se sont reconnues comme deux oiseaux des montagnes, elles ont volé Pune vers l'autre, mais l'étreinte a été trop forte; e'est un inceste que nous commettions.

Eh bien,mon unique amie, j'ai été presque un bourreau pour toi, du moins dans ces derniers temps; je tai fait beaucoup souffrir, mais, Dieu soit loud, ce que je pouvais faire de pis encore, je ne !'ai pas fait. Oh! mon enfant, tu vis, tues belle, tu es jeune, tu te promènes sous le plus beau ciel du monde, appuyée sur un homme dont le cceur est digne de toi. Brave jeune homme! Dis-

lui combien je l'aime, et que je ne puis retenir mes larmes en pensant a lui. Eh bien, je ne t'ai donc pas dérobée a la Providence, je n'ai donc pas détourné de toi la main qu'il te fallait pour étre heureuse ! j'ai fait peut-étre en te q:.:'tant la chose la plus simple du monde, mais je !'ai faite, mon cceur se dilate malgré mes larmes. J'emporte avec moi deux étranges compagnes, une tristesse et une joie sans fin. Quand tu passeras le Simplon, pense 4 moi, George ; c'était la premiére fois que les spectres éternels des Alpes se levaient deyant moi, dans leur force et dans leur calme. J'étais seul dans le cabriolet, je ne sais comment rendre ce que j'ai éprouvé. Il me semblait que ces géants me parlaient de toutes les grandeurs sorties dela main de Dieu. Je ne suis qu'un enfant, me suis-je écrié, mais jai deux grands amis, et ils sont heureux.

Ecris-moi, mon George. Sois stre que je vais m'occuper de tes affaires.Que mon amitié ne te soit jamais

importune. Respecte-la,cette amitié plus ardente que Yamour, c'est tout ce qu'il y a de bon en moi, pense a cela, c'est 'ouvrage de Dieu. Tu es le fil qui me rattache A lui; pense a la vie qui m'attend.

A LA MEME

Adresse : Monsieur Pagello Dt M* Farmacia Armillo C. San Luca, pour remetire 4 Madame Sand, Venise, roy® Lombardo-Vénitien.

19 avril, — Portant le timbre de Paris du 21 avril.

Mon amie chérie, je suis 4 Paris depuis le 12. J'ai fait venir Buloz le lendemain de mon arrivée. L'important c'est d'envoyer la

fin d'André. Jusque-la, il n'est guére possible d'obtenir grand'-chose. Quant au prix, il le donnera; je n'ai pas eu l'air d'en douter un instant. « C'est bien cher »; voila tout ce qu'il a dit.

Tu me dis, mon enfant, que tu veux aller 4 Constantinople. Avec quoi y vivras-tu? Si tu ne renonces pas a tes enfants, comment en reviendras-tu? Et quand méme tu y renoncerais pour un temps, n'es-tu pas trop fiére pour faire des dettes? Explique-toi, }adessus, si la tranquillité de ton pauvre Mussaillon est quelque chose pour toi. Si je fais payer a Buloz d'une part ton loyer, d'autre part S. de la R.(1) et quelques autres dettes, je crois, dont tu m'as parlé, que te restera-t-il? Peut-étre de quoi vivre quelques mois a Venise, mais assurément pas de quoi la quitter.

(1) Probablement Sosthéne dela Rochefoucauld. (Note de I'éd. de Ja Corresp, de G. Sand et d'A. de Musset.)

Songe, mon enfant, que c'est le dernier argent qui te reste a toucher, peut-étre d'ici 4 longtemps. De mon cété, je ne sais méme pas comment faire 4 Buloz une malheureuse comédie (faire une comédie!) dont je lui dois déja le prix... J'enrage, mais qu'y faire? Réfléchis, je t'en prie, et écris-moi sérieusement tes projets. Tout ce qui dépendra de moi sera fait. Compte la-dessus, quand je devrais me mettre des jambes et des bras postiches. Malheureusement, la téte ne peut se remplacer.

Que je te remercie de ta lettre, mon amie. Je ne m'attendais pas 4 voir sit6t de ton écriture. Tu me dis de te parler de mes souffrances. Physiquement, je suis arrivé presque bien portant, quoique un coup de soleil sur la figure et une érésypéle aux jambes me rendissent horriblement ridicule. Grace 4 Dieu, je suis debout aujourd'hui, et guéri, sauf une fiévre lente qui me prend

tous les soirs au lit et dont je ne me vante pas a ma mére, parce que le temps seul et le repos peuvent la guérir. Du reste, a peine dehors du lit, je me suis rejeté 4 corps perdu dans mon ancienne vie. Comment te dire jamais ce qui s'est passé dans cette cervelle depuis mon départ? Mais, en somme, j'ai beaucoup sovffert, et j'étais arrivé ici avec la ferme intention de me distraire et de chercher un nouvel amour. Je n'ai pas encore diné une fois chez ma mére. J'avais arrangé avant-hier une partie quarrée (sic) avec Dalton (1). On m'avait mis, a cété de moi, une pauvre fille d'opéra qui s'est trouvée bien sotle, mais moins sotte que moi. Je n'ai pu lui dire un mot et

(1) D'Alton-Shée. Voir, sur les relations du poéte avec d'Alton, le t. I de notre ouvrage sur Alfred de Musset.

suis allé mecoucher & huit heures. Je suis retourné dans tous les salons ott mon impolitesse habituelle ne m'a pas oté mes entrées, Que veux-tu que je fasse? Plus je vais, plus je m'attache a toi, et bien que trés tranquille, je suis dévoré d'un chagrin qui ne me quitte plus.

Tes meubles sont couverts de grandes couvertures de laine, ton lit n'a que les matelas, et les fenétres sont sans rideaux. J'ai cru que j'entrais dans l'appartement d'un mort. Je ne saurais rester la-dedans. La seule chose qui me reste a faire, c'est de m'enfermer, mais je ne peux pas encore travailler, et dés que l'imbécille (sic) réfléchit un quart d'heure, voila les larmes qui arrivent. Mon amie, tu m'as écrit une bonne lettre, mais ce ne sont pas de ces lettres-la qu'il faut m'écrire. Tu me dis que tu vas t'isoler et penser a moi; que veux-tu que je devienne quand je lis des mots

parcils (1)! Dis-moi plutét, mon enfant, que tu tes donnée a l'homme que tu aimes, parle-moi de vos joies — non, ne me dis pas cela. Dis-moi simplement que tu aimes et que tu es aimée; alors je me sens plein de courage et je demande au ciel que chacune de mes souffrances se change en joie pour toi. Alors je me sens scul,seul pour toujours,ect la force me revient, car je suis jeune, et la vie ne veut pas mourir dans sa séve. Mais songe que je t'aime, qu'un mot de toi pourra toujours décider de ma vie et que Ie pass¢ tout entier se retourne en |'entendant.

I] ne faut pas m'en youloir, mon enfant, de tout cela. Je fais ce que je peux (peut-étre plus). Songe

(1) Ces mots ne se trouvent dans aucune des lettres qui se trouvaient

chez Papet, et pourtant tout indique qu'il o'en manque pas ici. (Note de I'éd. de la Correspondance de George Sand et d'Alfred de Musset.)

qua présent il ne peut plus y avoir en moi ni fureur ni colére ; ce n'est pas ma mattresse qui me manque, c'est mon camarade George. Je n'ai pas besoin d'une femme, j'ai besoin de ce regard que je trouvais A cété de moi pour merépondre ; il n'y a JA ni amourimportun ni jalousie, mais une tristesse profonde. Je regardais l'autre soir cette table of nous avons lu ensemble Geetz de Berlichingen ; je me souvenais du moment ou j'ai posé¢ le livre sur la table aprés le dernier cri du héros mourant : liberté, liberté! Tu étais beaucoup pour moi, ma pauvre amie, plus que tu ne croyais, et que je ne croyais moi-méme.

Tu es donc dans les Alpes? N'est-ce pas que c'est beau? II n'y a que cela au monde. Je pense avec plaisir que tues dansles Alpes.

Je voudrais qu'ellespussent te répondre, elles te raconteraient peut-étre ce que je leur ai dit. O mon enfant, c'est la cependant qu'il est triste d'être seul !

Planche, M. Sandeau et Regnault vomissent, a ce que m'a dit Buloz, tout ce qu'ils ont dans les entrailles contre moi, ce qui mest bien égal. M™* Hennequin (1) avait fait 4 mamére tous les cancans possibles sur ton comple. Je n'ai pas eu de peine a la désabuser, il a suffi de lui parler des nuits que tu as passées & me soigner; c'est tout pour une mére.

Du reste ? Europe littéraire (2) est morte, en sorte que les journaux n'ont pas donné signe d'attaque contre toi. Je n'ai trouvé qu'admiration, comme au temps d'Indiana.

(1) Mme Hennequin,propriétaire de la maison ou habitait George Sand et amie de Ja famille de Musset.

(2} Revue ou avait paru l'altaque contre Lélia, qui avait caused : due) de Gustave Planche avec Capo de Feuillide, |'auteur de l'article.

Adieu, ma sceur 'adorée. Va au Tyrol, 4 Venise, a Constantinople ; fais ce qui te plaft, ris et pleure 4 ta guise, mais le jour ot tu te retrouveras quelque part seule et triste, comme a ceLido, étends lamain avant de mourir et souviens-toi qu'il y a dans un coin du monde un étre dont tues le premier et le dernier amour. Adieu, mon amie, ma seule maftresse, écrismoi surtout, écrismoi.

— Tu as dd recevoir une lettre de Genéve.

A SAINTE-BEUVE

27 avril 1834.

J'ai 4 vous remerciér, mon cher Sainte-Beuve, de Pintérét que vous avez bien voulu prendre aux tristes circonstances qui m'ont forcé a quitter J'Italie. Buloz sort de chez moi maintenant, et j'apprends par lui que mon retour est interprété de plusieurs maniéres par certaines gens; tant qu'il ne s'agit que de moi-méme, je suis obligé d'avouer qu'un mépris naturel m'a toujours la-dessus tenu lieu de philosophie; mais je verrais avec le plus grand chagrin qu'on accusat M™ Sand du plus léger tort 4 mon occasion, et surtout que de pareilles accusations fussent venues jusqu'a vous; je sais que M™ Sand tient a votre estime, et je mettrais autant d'empressement a la défendre auprés d'un homme capable del'apprécier que je mets d'orgueil a laisser parler les sots anonymes ; un mot de vous a ce sujet me ferait plaisir, j'ai pour M Sand trop de respect et d'estime pour les renfer-

mer en moi seul, et vous étes un de ceux A qui je voudrais le plus possible les voir partager.

. Tout 4 vous de cceur.

_A GEORGE SAND

Timbre de départ de Paris : 4¢™ mai.

Timbre d'arrivée 4 Venise : 40 mai.

30 avril.

Ce n'est donc pas un réve, mon frére chéri. Cette amitié qui survit & l'amour, dont le monde se moque tant, dont je me suis tant moqué moi-méme, cette amitié-la existe. C'est donc vrai, tu me le dis et je le crois, jele sens, tu m'aimes. Quese passe-t-il en

moi, mon amie? Je vois la mainde la Providence comme je vois le soleil. Maintenant c'est fini pour toujours, j'ai renoncé, non pas 4 mes amis, mais a la vie que j'ai menée avec eux. Cela m'est impossible de recommencer, jen suis sir; que je me sais bon gré d'avoir essayé ! Sois fire, mon grand et brave George, tu as fait un homme d'un enfant. Sois heureuse, sois aimée, sois bénie, repose-toi, pardonne-moi! Qu'étais-je donc sans toi, mon amour? Rappelle-toi nos conversations dans ta cellule; regarde ot tu m'as pris et oi tu m'as laissé. Suis ton passage dans ma vie; regarde comme tout cela est palpable, évident; comme tu m'as dit clairement : ce n'est pasla ton chemin; comme tu m'as pris par la main pour me remettre dans ma route. — Assieds-toi sur le bord de cette route simple, 6 mon enfant, tu étais trop lasse pour y marcher longtemps avec moi. — Mais moi, j'y marcherai. I] faut que tu

m'écrives souvent, que tu me laisses ('écrire ma vie 4 mesure que jevivrai. Songea cela, je n'ai que toi, j'ai tout nié, tout blasphémé, je doute de tout, hormis de toi. Dis-moi, auras-tu ce courage-la? Toutes les fois que je reléverai la téte dansl'orage, comme un pilote effrayé, trouverai-je toujours monétoile, la seule étoile de ma nuit ? Consulte-toi. Ces trois lettres que j'al recues, est-ce le dernier serrement de main de la maitresse qui me quitte, ou le premier de lami qui me reste? Mais néglige-moi, oublie-moi, qu'importe. Ne al-je pas tenue? oui, je taitenue et embrasscée de 'ces bras que voila. Sais-tu pourquoi je n'aime que toi? Sais-tu pourquoi, quand je vais dans le monde a présent, je regarde de travers comme un cheyal ombrageux? je ne m'abuse sur aucun de tes défaults; tu ne mens pas, voila pourquoi je t'aime. Je me souviens bien de cette nuit de la lettre (1).Mais, dismoi, quand tous mes soupgons seraient vrais, en quoi me trom-

paistu? Me disais-tuquetu m'aimais? N'étais-je pas averti? Avais-je aucun droit? 6 mon enfant chéri, lorsque tu m'aimais, m'as-tu jamais trompé? Quel reproche ai-je jamais eu a te faire pendant sept mois que je Vai vue jour par jour? Et quel est donc le liche misérable qui appelle perfide la femme qui l'estime assez pour Pavertir que son heure est venue? Le mensonge, voila ce que j'abhorre, ce qui me rend le plus défiant des hommes, peut-étre le plus malheureux. Mais tu es noble et orgueilleuse.

Voila pourquoi je crois en toi et je te défendrai contre le monde entier jusqu'd ce que je créve. Main-

(1) Voir Ace sujetle chap, de George Sand, dans notre ouvrage sar Alfred de Mussel, p. 19. on

tenant qui voudra peut me tromper, me maltraiter et me déchirer, je puis souffrir, je sais que tu existes. S'il y a quelque chose de bon en moi, si je fais jamais quelque chose de grand de mes mains oude ma plume, dis-toi que tu sais d'ot cela vient; oui, George, il y a quelque choae en moi qui vaut micux queje ne pensais ; lorsque j'ai yu ce brave Pagello, j'y ai reconnu la bonne partie de moi-méme, mais pure et exempte des souillures irréparables qui l'ont empoisonnée en moi. C'est pourquoi j'ai compris qu'il fallait partir. Ne regrette pas, ma sceur bien.aimée, d'avoir étéma maitresse. I] le fallait pour que je te connusse (ici une ligne rayée), mais ne reviens jamais sur un mot sans raison que je t'ai dit, et que tu me rappelles dans ta derniére lettre. Les plaisirs que j'ai trouvés, dans tes bras étaient plus chastes, c'est vrai, mais ne me dis pas qu'ils étaient moins grands qu'ailleurs. II faut me connaftre comme je me connais moi-méme pour savoir ce qui en

est. Rappelle-toi une strophe de Namouna. — Il y avait dans tes bras un moment dont le souvenir m'a empéché jusqu'aujourd'hui et m'empéchera encore longtemps d'approcher d'une autre femme. J'aurai cependant d'autres maitresses; maintenant les arbres se couvrent de verdure et l'odeur des lilas entre ici par bouffées: tout renait et le ceeur me bonditmalgré moi. Je suis encore jeune, la premiére femme que j'aurai sera jeune aussi, je ne pourrais avoir aucune confiance dans une femme faite. De ceque je Vai trouvée,c'est une raison pour ne plus vouloir chercher. Je tai écrit tristement, la derniére fois; peut-étre lachement, je ne m'en souviens pas, je venais du quai Malaquais, et j'avoue que c'est la seule chose que je

ne puisse supporter encore. Je n'y ai été que trois fois et toujours je suis rentré comme abruti pour toute la journée, sans pouvoir dire un mot a personne. J'ai retrouvé des cigarettes que tu avais faites avant notre départ et qui étaient restées dans la soucoupe. Je les ai fumées avec une tristesse et un bonheur étranges. J'ai, de plus, volé un petit peigne 4 moiti¢ cass¢ dans la toilette, et je m'en vais partout avec cela dans ma poche. Tu vois que je te dis toutes mes bétises; mais pourquoi me ferai-je plus héroique que je ne suis? Tu aideras ton camarade a consoler ton amant. Sais-tu une chose qui m'a charmé dans ta lettre? C'est la maniére dont tu me parles de Pagello, de ses soins pour toi, de ton affection pour lui, et la franchise avec laquelle tu me laisses-lire dans ton cceur. Traite-moi toujours ainsi. Cela me rend fier. Mon amie, la femme qui parle ainsi de son nouvel amant a celui qu'elle quitte et qui l'aime encore lui donne la preuve d'estime la plus grande qu'un homme puisse recevoir d'une femme.

Je m’en vais faire un roman. J’ai bien envie d’écrire notre histoire (1) ; il me semble que cela me guérirait et m’éléverait Je coeur. Je voudrais te batir un autel, fit-ce avec mes os; mais j’attendrai ta permission formelle. Je te dirai qu’on parle de mon retour. Unechose incomprehensible, c’est que, quinze jours avant mon arrivée, tout le monde savait déji que nous étions séparés. On disait avoir vue a Paris, de toncété, t’avoir parlé méme au bal de I’Hétel de Ville. Peut-étre as-tu, dans un mauvais jour, écrit 4 Buloz quelque chose de cette triste séparation. Quoi qu’il en soit, j’ai

(1) Ce projet est devenu la Confession d'un enfant da siécle. (Note de I'éd. dela Corresp. de G. Sand et d’Alfred de Musset.)

D’ALFRED DE. MUSSET Or

peur qu’on croie que je n'ai voulu que me défendre du ridicule tout en te défendant du blame. Je voudrais cependant écrire, le public n’y comprendrait rien, mais ceux qui devineraient sauraient qu’au milieu de tant de calomnies stupides il y a une voix pour toi et que c’est celle d’un homme qui t’a connue pendant un un an, précisément peut-étre d’un homme que tu as quitté. Iim’est trés indifférent qu’on se moque de moi, mais il m’est odieux qu’on t’accuse avec ute celte histoire de maladie.

— Jairegu ta lettre de Trévise : quel bon, quel excellent coeur tu as, mon enfant. Oui, nous nous reverrons. Comme je m’ennuie a périr ici, je vais aller aux eaux d’Aix au mois de juillet. Si tu viens a Paris aux vacances tu m’écriras. Fussé-je a tous les Diables, il faudra que je revienne. Je ne sais trop pourquoi j’ai dans la téte que je mourrai sans t’avoir revue. Voila encore une bétise. Au fait, je serai ici avant toi. Je reviendrai a la fin d’aodt.

Ton histoire de sansonnet me charme. C'est de lui que je suis jaloux; il danse sur tes genoux, le coquin. Sais-tu ce que je ferai? J'en achéterai un aussi, et parbleu, il aura la bonté de manger de l'encre aussi qu'il aime ou non, et il criera : George, George, toute la journée; mais il ne dansera point sur mes genoux, par respect pour mes pantalons.

Dis A Pagello que je le remercie de t'aimer et de veiller sur toi comme il le fait. N'est-ce pas la chose la plus ridicule du monde que ce sentiment-la ? Je l'aime, ce gargon, presque autant que toi; arrange cela comme tu voudras. Il est cause que j'ai perdu

toute la richesse de ma vie, et je l'aime comme s'il me

Vavait donnée. Je ne youdrais pas vous voir ensemble,et je suis heureux de penser que vous étes ensemble. Oh! mon ange, mon ange, sois heureuse et je le serai.

Je n'ai pas besoin de te dire que tes commissions sont faites. Je n'ai pas encore pu me décider a aller voir Maurice. C'est encore une Jacheté dont je m'accise; mais il a une paire d'yeux noirs que jene verrais pas sans douleur, je l'avoue. Mon enfant, j'ai encore une permission 4 te demander. C'est de te faire quelquefois des rapsodies de sonnets, comme si tu étais encore ma maitresse. — Et ne |'es-tu donc plus, mon amour chéri ? Tu Ja seras toujours, quand tu serais au bout du monde. Je te défie de m'empécher de t'aimer. Franchement, il faut que je fasse ce roman. — Quel imbécile suis-je de m'inquicter des sots et de te parler d'eux! Il faut que je le fasse ou que j'¢touffe. Vois-tu, George, la veine est ouverte, il faut que le sang coule, — Je t'ai si mal aimée | il faut que je te dise ce que j'ai sur le cceur.

Adieu, mon frére, mon ange, mon oiseau, ma mignonne adorée, adieu tout ce que j'aime sous ce triste ciel, tout ce que j'ai trouvé sur cette pauvre terre. Chantes-tu encore quelquefois nos vieilles romances espagnoles ? Et penses-tu quelquefois & Roméo mourant? Adieu, ma Juliette. Ramenta il nostr' amor.

Sainte-Beuve me dit de te serrer la main pour lui.

Vers joints & la lettre, écrits avec la méme plume, sur le méme papier et portant le timbre de la méme poste. Adresse, Af=« Sand — San fantin — Cara Mersani, Corte Minelli. Venise, Re Lombardo-Veénttien.

Te voila revenu dans mes nuits étoilées,

Bel ange aux yeux d'azur, aux paupiéres voilées, Amour, mon bien supréme et que j'avais perdu.

J'ai cru pendant trois ans te vaincre et te maudire, Et toi, les yeux en pleurs, avec ton doux sourire,

Au chevet de mon lit te voila revenu.

Eh bien, deux mots de toi m'ont fait le roi du monde, Mets la main sur mon coeur, sa blessure est profonde, Elargis-la, bel ange, et qu'il en soit brisé.

Jamais amant aimé mouraot sur sa maitresse

N'a dans deux yeux plus noirs bu la céleste ivresse, Nul sur un plus beau front ne t'a jamais baisé.

[Fait au bain, jeudi soir, 2 aodt (4¢F aod) 4833.]

Sonnet

Puisque votre moulin tourne avec tous les vents, Allez, braves humains, ow le vent vous entraine ; Jouez en bons bouffons la comédie humaine — Je vous ai trop connus pour étre de vos gens.

Ne croyez pourtant pas qu'en quittant votre scéne,

Je garde contre vous ni colére ni haine,

Vous qui m'avez fait vieux, peut-étre avant le tems. Peu d'entre vous sont bons, moins encor sont méchans.

Et nous, vivons 4l'ombre, 6 ma belle maitresse ! Faisons-nous des amours qui u'aient pas de vieillesse, Que Il'on dise de nous, quand nous mourrons tous deux :

Ils n'ont jamais connu Ja crainte ni J'envie, Voila le sentier vert ott, durant cette vie, En se parlant tout bas, ils souriaient entre eux.

Sonnet

Telle de l'Angelus la cloche matinale

Fait dans les carrefours hurler les chiens errants, Tel ton luth chaste et pur,trempé dans l'eau lustrale, O George, a fait pousser de hideux aboiements.

— Mais quand les vents sifflaient sur ta muse au front pAle, Tu n'as pas renoué ses longs cheveux flottans.

CORREBPONDANCE

‘Tn savais que Phébé,l’étoile virgioale, (iui souléve les mers, fait baver les serpents.

~~ Tu n’as pas répondu, méme par un sourire, \ ceux qui s’épuisaient en tourmens inconnus, ‘our mettre un peu de fange autour de tes pieds nus.

~~ Comme Desdémona, t’inclinant sur ta lyre, ‘aand Vorage a passé tu n’as pas écouté, it tes grands yeux réveurs ne s’en sont pas douté.

Sonnet

'| faudra bien t’y faire a cette solitude,

auvre coeur insensé, tout prét & se rouvrir, (dui sait si mal aimer et sait si bien souffrir.

\! faudra bien t’y faire, et sois sir que !’étade,

l.a yeille et le travail ne pourront te guérir ;

Tu vas pendant longtems faire un métier bier rude, Toi, pauvre enfant gaté qui n’a pas l’habitnde \Pattendre vainement, et sans rien voir venir.

(t pourtant, 6 mon cceur, quand tu l’auras perdue, Si lu vas quelque part attendre sa venue, Sar la plage déserte en vain tu l’attendras.

Car c’est toi qu’elle fuit de contrée en contrée, Cherchant sur cette terre une tombe ignorée, Dans quelque triste lieu qu'on ne te dira pas.

(Venise.)

Sand, quand ta Vécrivais, od done Vavais-ta vue… »

(Vers envoyés le 24 juin 1833 et déja donnés ci-dessus.)

Toi qui me I’as appris, tu ne t’en souviens plus Ne tout ce que mon cceur renfermait de tendresse, ‘Juand dans la nuit profonde, 6 ma belle maitresse, Je venais en pleurant tomber dans tes bras nus!

{a mémoire en est morte — un jour te I’a ravie. Ei cet amour si doux, qui faisait sur la vie

Glisser dans un baiser nos deux cceurs confondus — Toi qui me I’a appris, tu ne t’en souviens plus.

A LA MEME

Portant le timbre de Paris, du 10 mai 1833, et celui de Venise, du 18.

J’ai regu ta lettre du Tyrol. Que puis-je te dire, ma bien-aimée? Elle paraitra le quinze dans la Revue, cest-a-dire dans six jours.O la meilleure,la plus aimée des femmes! Que de larmes j’ai versées! Quelle journée! Jesuis perdu, vois tu.— Que veux-tu que je fasse? Tu verses sur ma blessure les larmes d’une amie, le baume le plus doux et Je plus céleste qui coule de ton ceur. — Et tout tombecomme une huile brdlante sur un fer rouge. —Je voudrais étre calme et fort, quand je Vécris. — Je me raisonne, je

m’efforce, mais quand je prends la plume, et quand je vois ce petit papier qui va faire, pour t’aller trouver, ces trois cents lieues que je viens de faire, et il n’y a.au monde que toi a qui je puisse parler de toi, — pas un ami, pas un etre, — et qui d’ailleurs en serait digne? au milieu de mes chagrins, je sens bien que j’ai un trésor dans le ceur, je ne puis l’ouvrir a personne. Songes-tu a ce qui s'amasse pendant tant de nuits dans cette petite chambre, tant de jours solitaires? et dés que je veux Vécrire, tout se presse jusqu’A m’étouffer. Mais je souffre, amie, et qu’importe de quoi je souffre? Tu me plaindras, tune te dégodteras pas de moi. Figure-toi

que c’est une autre que j’aime, que c’est une maladie ue j’ai. — Dieu m’est témoin que je lutte. Tu me dis que tu es dans un singulier état moral, entre une vie (qui n’est pas finie et une autre qui n’est pas commencée. — Et moi, ot penses-tu que j’en sois? En vérité, on dit que le tems guérit tout. J’étais cent fois plus fort, le jour de mon arrivée qu’a présent. Tout croule autour de moi. Lorsque j’ai passé la matinée a pleurer, a baiser ton portrait, 4 adresser 4 ton fant6me des folies qui me font frémir, je prends mon chapeau, je vais et je viens , je me dis qu’il faut en finir d’une maniére quelconque. Je cherche du moins un peu de distraction. Ici je trouve (1)...

Si je vais voir un ami, il me propose d’aller au hordel. Si je vais dans le monde, on me présente a M° une telle qui est bien aise de compléter une petite collection — Dieu sait de quoi. — Et quand tout cela m’a bien bourdonné aux oreilles, quand je me sens hien venir la nausée, je me retourne vers la solitude et je la trouve si noire et si profonde que je n’ose aller ni d’un cété ni de l’autre.

I] faut que je parte; j'espére que Buloz va me donner de l'argent : j'irai je ne sais ot. Au mois de juillet, je serai & Aix. Jusque-la je n'écrirai qu'a toi 'et & ma mére. Au mois d'aofit, si tu viens a Paris, je t'attendrai 4 Genéve ou a Lyon. Si tu es seule, je reviendrai passer quelques jours avec toi. Si tu es avec Pagello, je vous serrerai la main et jirai a Naples

_() Le bas de la page, huit lignes environ, a été enlevé d'ua coup de ciseau :

« J'ai coupé ici des plaintes qui m'eussent bien vengée de certaines gens. Je les ai an¢anties, nevoulant pasétre tentée de punir,méme apres ma mort. » (Note de George Sand.)

— et de li A Constantinople, si je suis assez riche. J'ai peur de te voir y aller A présent, mon enfant. Un de mes amis vient d'y mourir de la fidvre. Un autre, et que j'aimais beaucoup, mort dans le méme climat. Royer y a attrapé une dysenterie affreuse et la fiévre. ll en a souffert longtemps.

Pourquoi me dis-tu, dans ta lettre, que tu ne voudrais pas qu'on me fft des reproches, A cause de toi, quand je te parle de mes inqui¢tudes pour ta santé? Crois-tu donc que ce soit 14 ma pensée? Mon amie, songe qu'une lettre de toi met dix jours A venir ici, qu'il faut que je vive dix autres jours de cette lettre. Ne doute pas de mon ceur, je ven supplie. Je t'ai bien méconnue, bien mal aimée, hien fait souffrir. — Mais vraiment, il y a une justice céleste. Tu me parles de gloire, d'avenir. Je ne puis rien faire de bon. Je vais publier ces deux volumes de prose de Lorenzaccio. Cela ne peut que me faire tort.

(/ct une large coupure.)

A qui dire ce que j'ai dans l'4me? J'étais muet, — quand je t'ai connue. A présent, je ne le suis plus, mais je n'ai personne pour m'entendre, et je n'ai rien dit. Tout est la, j'étends les bras dans le vide, et rien! En vérité, je jette sur les femmes de tristes regards. J'ai encore un reste de vie 4 donner au plaisir et un cceur tout entier A donner a l'amour. Peut-étre y .en a-t-il qui accepteraient, mais moi, accepterais-je ?

Ov me méne donc celte main invisible qui ne veut pas que je m'arréte? I] faut que je parle, oui, il faut que je cesse de pleurer tout seul et de me manger le cceur pour nourrir mon cceur. I] me faut un corps dans ces bras yides, il faut que j'aie une maitresse,

puisque je ne puis me faire moine. Tu me parles de santé, de ménagements, de confiance en |'avenir; tu me dis d'étre tranquille et c'est toi, toi qui viens de m'ouvrir les veines; tu me dis d'arréter mon sang! Qu'ai-je fait de ma jeunesse? Qu'ai-je fait méme de notre amour? Vraiment, j'ai pleuré une ou deux fois dans tes bras. Que sais-tu de moi, toi que j'ai possédée? Crest toi qui as parlé; c'est toi dont la pitié céleste m'a couvert de larmes; c'est toi qui as laissé descendre sur ma téte le ciel de ton amour. Et moi,je suis resté muet, il y avait en moi deux hommes, tu me I'as dit souvent, Octave et Celio. J'ai senti en te voyant que le premicr mourait en moi, mais I'autre, qui naissait, 'n'a pu que pleurer ou crier comme un enfant. J'ai cessé, avec toi, d'étre un libertin sans coeur; mais je n'ai commencé a étre autre chose que pendant trois matinées 4 Venise, et tu dormais pendant ce tems-la.

Ne me dis pas de raisonner ; plus je vois de choses crouler sous mes pieds, plus je sens une force cachée qui s'éléve, et se

tend comme la corde d'un arc. Ne me dis pas qu'avec une maitresse je n'ai peut-étre qu'un an ou deux a vivre. Eh bien un ou deux ans! mais avec qui? o&? Voila pourquoi j'ai des envies de mettre ma blouse de cotonnade bleue, de prendre une bouteille de rhum, avec un peu d'opium, autour de ma ceinture et d'aller m'étendre sur le dos, sur la roche de Fontainebleau. C'est le printems qui ne veut pas, ce sont les fleurs et toute cette verdure qui m'appellent a la vie; jeles sens qui m'attirent, et oul m'attirent-elles? Ah! il y a six mois (1), les cha-

(t) Non, il y avait un an.

leurs du printems me faisaient le méme effet que le vin de champagne; elles meconduisaient du sortir de la table & Ia premiére femme venue. Que je trouvasse la deux ou trois amis en train de chanter des couplets de cabaret, un cigare et un canapé, tout était dit, et si je pleurais une heure dans ma chambre,en rentrant, Jattribuais cela 4 l'excitation, 4 Pennui, que sais-je ? et je m'endormais. J'en étais encore 1a quand je t'ai connue. Mais aujourd'hui, si mes sens me conduisaient chez une fille, je ne sais ce que je ferais, il me semble qu'au moment de Ia crise je I'étranglerais en hurlant. Je n'ose pas me risquer, franchement, méme avec une fille; mes nerfs sont si ébranlés! J'ai un peu peur de moi. Et une femme du monde! Partager avec un mari, voir sa maftresse une heure par jour, et pas tous les jours! Donner le quart, la moitié, ou les deux tiers de son ceeur, selon qu'elle est plus ve ™oins canable de vous comprendre, selon son éducation, son tempérament, ou son habileté 4 mentir! pouah! Et ov trouver une demoiselle qui ne soit ni dépravée, ni bégueule, ni impudente, ni niaise et qui n'ait pas pour unique mobile de ses paroles, de ses bras et de ses jambes, le mariage, un et indivisible?

Et c'est 4 un homme qui fait du matin au soir de pareilles réflexions ou de pareils réves que tu adresses cette Lettre du Tyrol, cette lettre sublime! Mon George, jamais tu n'as rien écrit d'aussibeau, d'aussi divin, jamais ton génie ne s'est mieux trouvé dans ton coeur. C'est a moi,c'est de moi que tu parles ainsi! Etj'en | suis la letla femme qui a écrit ces pages-la, je |'ai tenue sur monsein. Elle y a glissé comme une ombre céleste, et je me suis réveillé 4 son dernier baiser. Elle est ma

sur et mon amie, elle le sait, elle me le dit. Toutes les fibres de mon corps voudraient s'en détacher pour aller a elle et la saisir. Toutes les nobles sympathies, toutes les harmonies du monde nous ont poussés l'un vers l'autre, et il y a entre nous un abfme éternel

'Eh bien! puisque cela est réglé ainsi, que cette providence si sage me sauve ou me perde & son gré. J'ai horreur de ma vic passée, mais je n'ai pas peur de ma vie a venir. Si, en m'ouvrant Ie coeur, Je ciel n'a voulu que me prépafer un nouveau moyen de souffrance, je subirai les conséquences de ma faiblesse et de ma vanité. Mais ce quej'ai dans |'Ame ne mourra pas sans en étre sorti. Dans ma jeunesse, lorsque j'étais encore pur et naif, le vice me paraissait un monde admirable, immense, je m'y suis précipité avec bonheur dés que j'ai pu. C'est aujourd'huilamémechose ; quelque faible et misérable qu'ait di te sembler mon amour, j'ai entrevu un nouveau monde, et cela suffit. Je lis Werther et la Nouvelle Heéloise. Je dévore toutes ces folies sublimes dont je me suis tant moqué. J'irai peutétre trop loin dans ce sens-la4, comme dans l'autre. Qu'est-ce que ¢a me fait! J'irai toujours.

Ne toffense pas de ma douleur, ange chéri. Si cette lettre te trouve dans un jour de bonheur et d'oubli, pardonne-moi, jette-la

dans la lagune, que ton cceur n'en soit pas plus troublé que son flot tranquille ; mais qu'une larme y tombe avec elle, une de ces belles larmes que j'ai bues autrefois sur tes yeux noirs.

Tu recevras ton argent comme tu le demandes.

Buloz donnera 500 fr. J'ai écrit 8 Boucoiran. Dis a Pagello que je voudrais lui écrire, maisje ne puis pas.

Je "aime sincérement et de tout mon cccur, mais je ne peux lui écrire. Il sait a présent pourquoi (1).

Doiine-moi ta nouvelle adresse. Je t'écrirai aprés mon départ, de l'endroit otjje m'arréterai, si je m'arréte. Adieu, dme de ma vie. — Quoi qu'il advienne de moi, n'oublie pas ton enfant.

Ecris-moi toujours 4 Paris, on me fera passer tes lettres.

A LA MEME

Portant le timbre de Venise du 18 juin.

Je suis faché, mon amie, de t'avoir parlé de choses que ni toi ni moi nedevrions savoir. Buloz m'en avait si bien rebattu les oreilles que cela est venu je ne sais

comment sous ma plume. Maisje suis plus bas que je

ne croyais dans son estime, puisque tu écris a cet homme pour lui dire de me ménager. J'ai bral¢ ta lettre, n'en parlons plus. Si j'ai jamais une explication avec lui, ellesera plus sérieuse. Quant a ce que tu as écrit 4 Boucoiran dans l'intention qu'on Je lui montrat, qu'il ysoit parlé de moiou non, tu congois que je n'ai ni Je droit ni le désir de le connattre : je ne suis plus ton amant. Je ne suis pas encore parti, faute d'argent. Jamais je n'ai été dans

une disposition si sinyuliére. — Heureux ou malheureux, je u'en sais rien.

(1) Toutes les lettres passaient par ses mains. Les derni¢res lui sont adressées directement. (Note de I'éd. de la Corresp. de George Sand et

d'Alfred de Musset.)

— Peut-étre vais-jem'enfermer dans un trou. ~—Peutétre les élégies dont mon cceur est plein vont se changer en hymne. I] me semble que la nature entiére Pentonnerait avec moi. Ma vie est dans la gueule d'un 'canon, et moi, laméche haute, j'hésite 4 mettre le feu. Je vais et viens, j'avance etje recule. Un instinct singulier me pousse etm'attire. Je ne sais si c'est de peur ou de plaisir que je frissonne. Je vais aimer.

I] ne me sera peut-étre pas trés difficile de trouver ce que je cherche, car je n'ai jamais moins tenu a Ia beauté dans une femme. Malgré ma santé qui n'a jamais été meilleure (je suis gras comme un moine), il me semble que je n'ai plus de sens, dans l'acception grossiére du mot. Je ne tiens qu'a rencontrer une intelligence élevée et un coeur vierge. Tu me dis que tu commences A t'habituer 4 vivre sans !'enthousiasme ; moi, mon amie chérie, je vaiscommencer a le connaitre. Deux étres qui s'aiment bien sur terre font un ange dans le ciel : voila ce que j'ai trouvé l'autre jour dans un ouvrage nouveau. Connais-tu uneparole plus belle et plus sublime que celle-1a ?

Peut-étre le monde ne saura-t-il jamais le changement qui s'est opéré en moi. Tant que je pourrai, je conserverai cette écorce molle et inerte qui m'est devenue une seconde peau. Je ne sais quel plaisir étrange j'ai toujours trouvé a sentir que je pou-

vais vouloir et que je ne voulais pas. L'autre soir, une femme que jestime beaucoup sous le rapport de lintelligence, dans un entretien de bonne amitié que j'avais avec elle, commengait a se livrer. Je m'approchais d'elle franchement et de bonne foi, lorsqu'elle a posé sa main sur la mienne en me disant : Soyez sur que, le

jour od vous étes né, il est né une femme pour vous. — J'ai reculé malgré moi. Cela est possible, me suisje dit, mais alors je vais chercher ailleurs, car assurément ce n'est pas vous.

Je me fais une féte de te revoir, monenfant, si ton retour n'est pas un réve ; avec quel plaisir je reviendrai m'asseoir quelquefois dans cette petite chambre sur tes coussins, a terre, et te raconter,au milieu des nuages de nos cigarettes, Ja nouvelle face de mon étre qui, décidément, a pris le dessus. Que je t'aime, Georgeot! Quel bonheur que cette amitié douce et élevée qui est restée entre nous deux commele parfum de nos amours! Ne crains pas que tes lettres me fassent du mal. J'aime mieux le mal qu'elles me font que le bien que me font les autres. Hélas! ma chére, si je tai jamais fait souffrir ce que je souffre, pardonne-moi. Je ne sayais pas ce que c'était.

Il n'en faut pas douter, George, il y a des révélations. Saint Augustin est, 4 mes yeux, l'homme le plus vrai qui ait existé. J'ai nié et je crois, « voila tout le mystére » : la foi en quelque chose, un but — un triangle Jumineux placé a la vodte de ce temple qu'on appelle le monde. — Marcher librement dans le temple, et avoir A son cété un étre capable de comprendre pourquoi une pensée, un livre, un mot, une fleur font que vous vous arrétez, et que vous relevez la téte vers le triangle céleste. Exercer Jes nobles facultés de Vhomme est un grand bien, voila pourquoi la poésie est une belle chose. Mais doubler ses facultés, avoir deux ailes pour mon-

ter au ciel, presser un coeur etune intelligence sur son intelligence et sur son cceur, c'est le bonheur supréme. Dieu n'en a pas fait plus

sniecocmansnireconanannzaaetrsy

pour l'homme ; voila pourquoi l'amour est plus beau que la poésie. .

Voila pourquoi aussi je tiens tant a l'intelligence dans la femme que j'aimerai; quant 4 son coeur, qu'il soit vierge, et que si je pleure dans son lit, ce ne soit pas de douleur de sentir mon cceur venira mes lévres et de ne pouvoir parler. O mon Georgeot, que Dieu me protége! Je m'agenouille quelquefois en criant : que Dieu me protége ! car je vais me livrer. Cela est beau, n'est-ce pas, et effrayant en méme temps d'aller et devenir avec cette pensée-la : je vais me perdre ou me sauver? Prie pour moi, mon enfant; quoi qu'il doive m'arriver, plains-moi. Je t'ai connue un an trop ist. J'at_ cru longtems a mon bonheur, a une espéce d'étoile qui me suivait. I] en est tombé une étincelle, de la foudre sur ma téte, de cet astre tremblant. Je suis lavé par ce feu céleste qui a failli me consumer. i tu vas chez Danieli, regarde dans ce lit od j'ai souftert; il doit y avoir un cadavre, car celui qui s'en est levé n'est pas celui quis'y était couché. Comme il s'ouvre, amie bien-aimée, ce cceur quis'éit desséché! Comme chaque mot, chaque chose, chai¢ homme que Je rencontre fait se détendre une fi- 'e! Comme tous les objcts que je retrouve ici m'eneyent a 'ame un rayon nouveau! Et comme tous ces

Payons se pressent, se condensent, jusqu'a ce qu'ils 'ment trouvé une issue pour s'élancer de leur centre

et retourner, teints du sang de mes veines, dans ja vature |

Je vais aux boulevards, au Bois, 4 POpéra, sur le quai, aux Champs-Elysées; cela est doux et étrange,

_aeest-ce pas,de se promener tout jeune dans une vieille

vie? Tattet est de retour; — le brave garcon trouve que je lut apparais sous un nouvel aspect, voila sun mot. Du reste je bois autant de vin de champagne que devant, ce qui le rassure.

Tu cuaiceiieih n'est-ce pas? Je retrouverai mon bon et loyal camarade, avecson grand cceur et ses grands yeux? 6 mon petit ange que tu es joli! que tu m'es cher, toi, mon seul ami! Avec quel plaisir je sens en Vécrivant que mon cceur s'épanche avec confiance, avec amour, que je puis pleurer dans tes bras; oh, Dieu merci! Jai un ami, on ne me le volera pas, u prie pour moi et moi pour lui.

Si je ne t'avais pas connue et perdue, George, je n'aurais jamais compris ce que je devais étre et pourquci ma mérea eu un fils. Quand nous étions ensemble, je laissai ma stupide jeunesse tomber lentement en poussiére, mais jene merendais compte de riende ce qui se passait en moi. Je me disais que cela valait mieux que le passé, je croyais qu'il serait toujours tems, je réfléchissais et je doutais. De plus, je suis d'une nature faible et oisive, la tranquillité de nos jours de plaisir me bergait doucement. Pendant ce temps-la, Azraél a passé, et j'ai vu luire entre nous deux l'éclair de l'épée flamboyante. Chose étrange, je n'ai compris qu'il fallait faire usage de mes forces que lorsque j'ai senti qu'elles pouvaient manquer. J'avais une telle confiance, une si misérable vanité! J'étais habitué depuis si longtems 4 porter autour de moi tant de voiles bizarres! 4 en 6ter une partie avec l'un, une partie avec

l'autre! Je n'ai compris que je pouvais aimer que lorsque j'ai vu que je pouvais mourir. (Cing lignes rayées a 'encre bleue.)

Adieu, ma bieh-aimée, dis 4 Pagello queje l'embrasse et qu'il a tort de ne pas m'écrire, cela me ferait plus de plaisir que je ne puis dire. Je ferai tes commissions ; mais il me semble qu'il est impossible qu'on laisse passer & la douane des gants frangais, des livres, et surtout des journaux. Je connais quelqu'un a qui on a pris un vieux Figaro dans lequel il avait enveloppé une brosse. Adieu, adieu.

J'ai encore nos petits oiseaux. Antonio me quittera quand je serai 4 Aix. Le pauvre gargon a le mal du pays pour sa chére Venise. Hélas! J'en connais un qui la aussi, et cependant sans y étre né.

Malgré tout ce que tu m'as dit sur les belles promesses que jet'ai faites durant ma fiévre, j'espére, au mois de septembre, pouvoir te donner de l'argent. En tous cas, au mois d'aodt, que Buloz t'en doive ou non, il Ven donnera pour revenir. Il me I'a dit (je crois qu'il est amoureux de toi). Je m'occupe du reste de tes affaires, mais je ne sais trop pourquoi Boucoiran ne vient pas me voir.

A LA MEME

" Adressée a Pagello, jpour remettre & Mme Sand. (Timbrée de Paris, 10 juin, de Venise... date effacée.)

Mardi, 40 juin.

Maurice se porte bien, je viens dele voir 4 l'instant et il doit sortir avec moi dimanche. J'ai été de 1A chez André Cotier, savoir

& quelle époque Boucoiran lui a remis pour toi l'argent qu'il devait te faire passer. Je

ne pourrai Je voir que demain, attendu que ces messieurs-l4 ne se dérangent que fort majestueusement, surtout lorsqu'il s'agit de pauvres gens comme nous autres.

Sidemain j'apprends que I'argent ne lui a été remis que tard, c'est une négligence bien maladroite de la part de Boucoiran, mais enfin ce n'est qu'une négligence et je pourrai penser qu'd l'heure qu'il est tu dois avoir regu ton argent. Si au contraire on me dit que Pargent a été remis a |'époque ov il a dd Pétre, il sera clair que la lettre qui contient le mandat se sera égarée et je ten enverrai un autre le jour méme.

Maurice m'a dit qu'il avait donné & M. Papet une lettre pour toi, il y aenviron quinze jours; je suppose queM. Papet l'aura mise a la poste. Dureste il y avait longtemps qu'il n'avait vu Boucoiran. Il était sorti chez sa grand'mére a son dernier jour de congé. °

Je te remercie, ma chére, d'avoir pensé 4 moi dans toutes tes inquiétudes. J'ai l'espoir que, lorsque cette lettre te parviendra, tu seras déja rassurée, d'autre part, sur tous ces sujets de tristesse. Cependant je ne veux pas méme attendre 4 demain pour te parler de Maurice. Je comprends que celadoit passer avant tout. Que je suis faché, mon enfant, que tu ne m'aies pas dit franchement ton désir a cet égard! Tu m'écrivais @étre tranquille sur ton compte, de ne pas chercher duaincre certaines tristesses, certaines répugnances. Je me figurais absolument que mes visites au collége he pouvaient étre que des hors-d'cuvre et que tu savais toujours par Boucoiran des nouvelles de ton fils. Pourquoi ne

m’as-tu pas parlé franchement? Voila maintenant une lettre qui va mettre dix jours A te

parvenir, ct moi, comme un sot bavard que je suis, je t’en ai écrit une ces jours-ci, dans laquelle tu chercheras 4 coup sir autre chose que mes stupides réveries et oX tu ne trouveras pas une HERE qui ne mérite d’étre jetée au feu.

Pauvre Georgeot! quelle peine fe fait ta lettre ! des’ économies sur ton estomac ! quelle horreur ! Mon enfant, je ten supplie, combats un peu ta fierté, emprunte 4 Rebizzo. N’es-tu pas sire que tu auras, quoi qu'il arrive, de quoi payer quand tu voudras? Ne sais-tu pas que quand Buloz refuserait de te donner un sou, je n’at qu’a vouloir pour que ma mére me donne la somme que je voudrai, mille francs ou deux mille! La pauvre femme me proposait de m’envoyer telle somme qu'il me faudrait, dans cette lettre que tu m’as renvoyée de Venise.

Kcris-moi, ma chére, si tu t’es déja adressée a Planche, comme tu me dis en avoir l’intention. Quelque mépris que j’aie pour... (coupure) il a pendant mon absence dit... (coupure, suite)... chose trop vile et trop .. (coupure)... parler Buloz, tu trouveras que | ai raison. Si tu n’as pas encore écrit, dis-le-moi, je rvsterai 4 Paris. En tout cas, songe que, dans quelque eirconstance que tu te trouves, ma vie t’appartient, ia chére, et que c’est me rendre service que de m’en demander un pour toi, Buloz crie comme un aigle, mais il paiera ce que tu veux.

D'ALPRED DE MPSSET 979

A LA MEME

Portant le timbre de Paris du 46 juin, celui de Venise du 24,

45 juin.

Ha fallu que ce fat Boucoiran qui allat chez André Cotier faire refaire un autre billet par la raison que le premier était a son ordre. I} a dit & Buloz qu'il t'avait envoyé le 19 un bon de onze cents franes. I} est clair d'aprés tes lettres que la sienne est perdue, a moins qu'elle ne soit restée plusieurs jours ala poste restante, comme cela nous est arrivé quelquefois, du tems que j'étais encore de ce monde. En tout cas, tu vas étre hors d'affaire.

Mon amie, je ten supplie au nom de Dieu, si tu te retrouves jamais dans de pareilles circonstances, et quelque sujet de chagrin qui puisse t'affliger, fais quelque effort sur toi-méme, ne t'abandonne pas ala douleur; songe qu'il n'y a que ta vie qui me prouve encore que je vive, et de quelque misérable secours que je puisse étre, ne crois pas la coupe épuisée tant qu'il se peut trouver encore une goutte au fond de la mienne. Bois-la, du moins, cette faible goutte, avant de casser ton verre. Dis-moi de prendre ton fils ou ta fille par la main, de faire trois cents lieues pour te les amener et de m'en revenir. Dis-moi de contracter pour toi une dette que je ferais de si bon cceur et que je paierais ensuite par mon travail. Je ne suis qu'une pauvre paille dans le fleuve terrible

gui t'entratne, mais avant de céder au torrent, accroche-toi un instant a cette paille, ne fdt-ce que pour qu'elle te suive dans !'océan. |

Buloz vient de m'apporterla lettre que tu lui as envoyée pour la Revue (1). I] me I'a lue en anonnant jusqu'a ce qu'impatienté des coups d'épingles que sa lourde déclamation me donnait dans le cceur, je lui aie arraché le papier des mains pour le finir 4 haute voix. Maintenant le voila parti et le coeur me bat si fort

qu'il faut que je t'écrive ce que j'éprouve. Mon enfant, il y a dans ta lettre un mot affreux, celui de suicide ; quel que soit le degré de foi qu'on ajoute 4 cette pensée chez les autres, elle ne prouve pas moins une trés grande souffrance; j'en airi souvent, mais depuis ces trois mois-ci, je ne ris plus de rien. Dis-moi, mon George, mon frére adoré, quand tu as écrit ce mot-la, quand tu m'as parlédans une autre lettre de ton envie d'en finir, était-ce seulement l'inquiétude que tu ressentais pour tonfils, jointe au désappointement de ne pasrecevoir ce que tu attendais? Ne sont-ce enfin bien réellement que des causes matérielles et réelles, qui Vinspiraient cette affreuse et poignante pensée? II m'a semblé qu'une tristesse étrangére a tout cela dominait les autres motifs. Buloz lui-méme s'est interrompu plusieurs fois en lisant, pour me dire : Qu'a-t-elle donc? Comme cela est triste! — Le pauvre homme, qui ne se doute de rien au monde, ne manquait pas, il est vrai, d'ajouter : Mais vous ne l'avez pas quittée? Vous ne Vavez pas abandonnée? Hélas! le pauvre garcon ne se doute pas du mal qu'il me fait avec ses balourdises. Mais iln'en est pas moins vrai que tu souffres; je Sais

(1) Seconde des Leltres d'un voyageur.

bien que toute ta vie tuas pensé a la mort, que toute ta vie t'y a poussée, que cette idée t'est familiére, presque chére, mais enfin elle ne se représente & toi avec force que lorsque tu souffres, et je ne puis croire qu'elle naisse d'elle-méme dans une organisation aussi belle, aussi complete, aussi harmonieuse quela tienne, comme celle d'un Anglais pulmonique? Je te parle franchement, mon enfant, mais ne suis-je pas un ami? Nem/'as-tu pas permis de l'étre? Lorsqu'en lisant cette lettre, je voyais cettegondole chargée d'étres aimés et heureux s'approcher de toi en chantant,

et t'inviter a y descendre, je me disais : Elle est heureuse, Dieu soit loud ! Elle est entourée de braves et honnétes gens qui veillent sur elle. Elle se repose, elle oublie, puis, quelques lignes plus bas, je trouve le mot de suicide.

O mon enfant, la plus aimée, la seule aimée des femmes, je te le jure sur mon pére: si le sacrifice de ma vie pouvait te donner une année de bonheur, je sauterais dans un précipice, avec une joie éternelle dans |'4me. Mais sais-tu ce que c'est que d'étre la, dans cette chambre, seul, sans un chien, sans un sou, sans une espérance, inondé de larmes depuis trois mois, et pour bien des années, d'avoir tout perdu, jusqu'a mes réves, de me repaftre d'un ennui sans fin, d'étre plus vide que la nuit; sais-tu ce que c'est que d'avoir pour toute consolation une seule pensée : qu'il faut que je souffre et que je m'ensevelisse en silence, mais que du moins tu es heureuse! Peut-étre heureuse par mes larmes, par mon absence, par le repos que je ne trouble plus. O mon amie, mon amie! si tu ne I'étais pas!...

Certes, /homme que tu as choisi ne peut avoir

changé ta vie qu'en bien, C'est une noble créature, bonne et sincére ; il Vest dévoué, j'en suis sir, et tu es trop noble toi-méme pour ne pas lui rendre le méme dévoucment. I] t'aime, et comme tu dois étre aimde! Je n'ai jamais doute de lui, et cette confiance, que rien ne détruira jamais, a été ma force pour quitter Venise, ma force pour venir ici, pour y rester. Mais, hélas! je n'en suis pas & apprendre aujourd'hui quel hiéroglyphe terrible c'est que ce mot si souvent répété, le bonheur! O mon Dieu, la création tout enticre frémit de crainte et d'espérance en l'entendant. Le bon-

heur! est-ce l'absence du désir? Est-ce de sentir tous les atOmes de son étre en contact avec d'autres? Est-ce dans la pensée, dans les sens, dans le cocur que se trouve le bonheur ? Qui sait pourquoi il souffre? George, je viens de retrouver, dans un coin du petit album que tu m'as donné A Venise, un mot que j'y ai écrit pendant mon retour: « II faudra bien « que nous reslions amis et que nous nous consolions « quelquefois, car nous avons souffert ce que les autres « ne souffrent pas. » — Réponds-moi, je t'en conjure, réponds-moi que les tristesses qui Vont prise venaient de ton fils, de ton argent, que sais-je ? d'une migraine ; mais réponds-moi que tu es heureuse, afin que je retourne au pied de mon lit, retrouver ma douleur courageuse et résignée, afin queVidée de ton bonheur éveille encore un faible écho lointain dans le vide ott je suis,et quelque chose comme un petit soupir de joie au milieu de tous ces affreux sanglots que personne ne voit, si Dieu n'existe pas, ou ne les entend pas. Surtout, pardonne-moi de te parler avec cette franchise, pardonne-moi de ne pouvoir imposer

silenced mon coeur. Je suis muet depuis si longtemps et pour si longtemps! parle-moi un peu de toi, faismoi vivre un quart d'heure, car la mort se repent de m'avoir manqué la-bas, quand tes soins et tes veilles lont écartée de moi! Adieu, je n'en puis plus.

Tu dois avoir regu un mot ot je te dis que ton fils se porte bien. é

En tout cas, que je puisse t'étre utile ou non, je reste 4 Paris. Il ne sera pas dit que j'irai sottement chercher ce qui me fuit si bien, lorsque tu peux avoir besoin de moi, ne fdt-ce que pour

commander chez tes marchands ce qu'il te faut la-bas. Adieu, je t'aime etne veux almer que toi jusqu'a Ia mort. Adieu, adieu.

A LA MEME Jeudi, 10 juillet.

Tu me demandes, mon amie, combien il te faut d'argent pour faire Je voyage de Paris par Gentve, Il ne faut pas |'entreprendre seul 4 moins de six cents francs et deux 4 moins de 1000. J'espére que le bon docteur se laissera persuader et que vous trouverez un moyen de lever les obstacles qui'le retiennent a Venise. II est fort important... (coupure). J'enrage de bon cceur de ne pas avoir un sou. Que ne puis-je vous étre bon a quelque chose, vous les meilleurs de mes amis! Mais jai beau regarder mes quatre murs, je n'en saurais lirer une goutte d'huile. Ainsi, je ne serai jamais bon a rien, tant que je n'assassinerai personne. Il s'est passé bien des choses, mon cher Georgeot,, . . .

« . º . . e e . . . . º e rF . . . .

si nous nous voyons a Paris; car je ne sais pas encore de quelle fagon M' le Tout-puissant en ordonnera & cet égard. Dans tous les cas, j'espére que nous nous donnerons une poignée de main.

Antonio est partices jours-ci. Je lui ai dit que vous alliez revenir ici. — « Vous devriez attendre le docteur, lui ai-je dit, il vous raménerait dans votre pays, dans quelque temps. »

riait de toutes ses forces et de si bon cceur que je me suis mis 4 en faire autant.

J'ai commencé le roman dont je t'ai parlé. A propos de cela si tu as, par hasard, conservé les lettres que je t'ai écrites depuis mon départ, fais-moi le plaisir de les rapporter, dans unis cece ees esses oe

Dites-moi, Monsieur, est-ce vrai que M™* Sand soit une femme adorable? Telle est 'honnéte question qu'une belle béte m'adressait l'autre jour. La chére créature ne l'a pas répété moins de trois fois pour voir apparemment si je varierais mes réponses. Chante, mon brave coq, me disais-je tout bas, tu ne feras pas renier saint Pierre... (coupure).

Paris, 11 Juillet 1854.

Timbre de Venise, 48 juillet.

AL MIO CARO P. PAGELLO

Mon cher, vous étes bien gentil de m'avoir un peu

écrit : je dis un peu, car ce n'est guére. Mais si petit que soit le morceau de papier qui me parle de votre amitié, en quel moment de ma vie ne sera-t-il pas bien recu? JI n'en est peut-étre pas de méme de vos recommandations sur le vin de champagne et je n'ose avouer au grand « Salvatico Pietro » combien était fondé le Juste remords qui m'a saisi A cet article de votre lettre. Mais je vous promets que jamais, jamais je ne boirai plus de cette maudite boisson, — sans me ve les plus grands reproches.

George me mande que vous hésitez a venir ici avec elle; il faut venir, mon ami, ou ne pas la laisser partir. Aes cents free sont trop longues, pour une femme seule. Je sais bien qu'elle vous co a cela qu'elle est forte comme un Turc. Mais je vous dirai moi, 4 l'oreille, et tout bas, que le plus petit Turc est plus fort que la plus forte femme d'Europe; croyezm'en, moi qui ne suis pas Turc, et

venez. Je vous promets de vous montrer, si vous étes curieux de le voir, un de vos meilleurs amis.

A BULOZ

Lundi, 18 [aodt 1834.]

Mon ami, ma mére me donne de quoi aller aux Pyrénées, et je vais partir. Dites-moi si vous croyez pouvoir, quand je serai ld-bas, m'envoyer quelqu'argent. J'y vais pour travailler ; je vous donnerai d'abord les vers que je vous ai promis, vous aurez ensuite

et bientét mon roman (1). Je m'engagerai, si vous voulez, 4 un dédit pour une époque que vous fixerez, et a laquelle vous recevrez le manuscrit entier, a moins de maladie grave, auquel cas tout vous sera fidélement rendu. Répondez-moi un mot ou venez me voir si vous avez le temps. Mais, tout de suite, car je ne seral pas ici vendredi.

T.a VY.

A GEORGE SAND

Sans date — (c'est en aodt 34). — De Paris — 4 Paris.

Georgette, hier, en te quittant, j'ai demandé & ma mére de quoi aller aux Pyrénées. Elle me le donne, et je pars dans quatre jours. Personne n'en saura la cause ; mais je n'éprouve ni crainte ni fausse honte en te la disant : j'ai trop compté sur moi en voulant te revoir, et j'ai regu le dernier coup.

J'ai A recommencer la triste tache de cinq mois de lutte et de souffrance ; je vais mettre une seconde fois la mer et les montagnes entre nous. Ce sera la derniére épreuve; je sais ce qu'elle me codtera, mais mon pére, de la-haut, ne m'appellera pas lache, quand je paraftrai devant lui. J'aurai tout fait pour tenter de vivre. J'attendrai de Vargent la-bas, et, si Dieu le

permet, je revcrrai ma mére, mais je ne reverrai jamais la France.

Je Vai vue heureuse, je 'ai entendu dire que tu I'é- () La Confession dan enfant du siecle,

tais. I] m'edt été doux de rester votre ami ct que la douce joie de vos dames eit été hospitaliére envers ma douleur ; mais le destin ne pardonne pas.

Le monde saura mon histoire; je I'écrirai. Elle ne servira peut-étre a personne, mais ceux qui suivent la méme route que moi verront ov elle méne ; ceux qui marchent sur le bord de l'abtme paliront peut-étre, en m'entendant tomber.

C'était 14 ma mission. Ne crains jamais que je t'accuse, toi par qui je l'ai accomplie! Tu devais étre ma mort ou ma vie; ton choix est juste; c'en est fait de moi.

Le jour ou j'ai quitté Venise, tu m'as donné une journée entitre. Je pars aujourd'hui pour toujours, je pars seul, sans un compagnon, sans un chien. Je te demande une heure et un dernier baiser. Si tu crains un moment de tristesse, si ma demande importune Pierre, n'hésite pas 4 me refuser. Ce sera dur, mais je ne m'en plaindrai pas. Mais si tu as du courage, regois-moi seule, chez toi ou ailleurs, 04 tu youdras. Pourquoi craindrais-tu d'en-

tendre hautement la voix solennelle de Ja Destinée? N'as-tu pas pleuré hicr, lorsqu'elle nous a murmuré, A cette fenétre entr'ouverte, ce triste air de ma pauvre Walse? Ne pense pas retrouver jamais en moi, ni orgueil offensé, ni douleur importune. Regois-moi sur ton cceur, ne parlons ni du passé, ni du présent, ni de l'avenir. Que ce ne soit pas adieu de M‘ un tel et de M™ une telle. Que ce soient deux 4mes qui ont souffert, deux intelligences souffrantes, deux aigles blessés qui sc rencontrent dans le ciel et qui échangent un cri de douleur avant de se séparer pour l'éternité, Que ce soit un embrassement

chaste comme I'amour céleste ,profond comme la douleur humaine. O ma fiancée! Pose-moi doucement la couronne d'épines, et adieu! Ce sera le dernier souvenir que conservera ta vieillesse, d'un enfant qui n'y sera plus.

A LA MEME

Madame Sand, n° 19, quai Malaqaais.

Je te remercie de m'accorder ma demande. Quant a ma résolution de partir, n'en parlons pas, elle est irrévocable. Je }'ai prise hier soir en me couchant; ce matin j'ai ouvert ma fenétre, et j'ai regardé le soleil. Lui-méme, du haut des sphéres célestes, il n'avait rien vu qui pit la changer. Quoique tu m/'aies connu enfant, crois aujourd'hui que je suis homme. Je ne :m'abuse sur rien; je ne crains ni espére rien. Que je sois au désespoir, cela est possible; mais ce n'est pas le désespoir qui agit en moi, c'est moi qui le sens, qui le calcule, et qui agis sur lui. Je t'en prie, pas un mot l\-dessus, et ne crains pas qu'il m'échappe rien. Tu me dis que je me trompe sur ce que j'éprouve. Non, je ne me trompe pas. J'éprouve le seul amour que j'aurai de ma vie. Je te le dis fran-

chement et hauteraent, parce que j'ai raisonné avec cet amour-la, jour par jour, minute par minute, dans la solitude et dans la foule, depuis cing mois; parce que je sais qu'il est invincible, mais que, tout invincible qu'il est, ma volonté le sera aussi. Ils ne peuvent se détruire l'un I'au-

tre ; mais il dépend de moi de faire agir l'un plutét que autre. Ne te donne pas la peine de penser a tout cela; il y a longtemps que j'y pense. Lorsque j'ai risqué de te voir, j'avais: calculé toutes les chances; celle-lA est sortie. Ne t'en afflige pas surtout, et sois stre qu'il n'y a pas dans mon ceur une goutte d'amertume. J'ai écrit & Buloz et je dine avec lui aujourd'hui pour causer d'affaires, afin d'avoir de l'argent la-bas. Il est probable quej'irai d'abord a Toulouse, chez mon oncle (dont je t'ai souvent parlé), de 14 aux Pyrénées; et, de 1a, dans un mois ou deux, a Cadix, par eau.

Ecris-moi quand tu veux que je te voie. Je par8 mercredi, ou jeudi au plus tard. Adieu, ma_ bienaimée Georgette.

Ton enfant, Alfd.

A LA MEME

C'est trop ou trop peu. Manques-tu de courage? Revoyons-nous, je t'en donnerai. Parle ou ne parle pas; les lévres des hommes n'ont pas de paroles que je ne puisse entendre sans crainte. Tu me dis que tu ne crains pas de blesser Pierre en me voyant. Quoi donc alors? Ta position n'est pas changée? Mon amour-propre, dis-tu? Ecoute, écoute, George, si tu as du. ceur, rencontrons-nous quelque part, chez moi, chez toi, au Jardin des Plantes, au cimetiére, au tombeau de mon pére (c'est 14 que je

voulais te dire adieu). Ouvre ton cceur, sans arriére-pensée. Ecoutemoi te jurer de mourir avec ton amour dans le ceeur;

un dernier baiser et adieu! Que crains-tu? O mon enfant, souviens-toi de ce triste soir 4 Venise, ou tu m'as dit que tu avais un secret. C'était a un jaloux stupide que tu croyais parler. Non, mon George, c'est 4 un ami; c'est la Providence qui changea tout 4 coup Yhomme a qui tu parlais. Rappelle-toi cela. Au milieu de cette vie de miséres et de souffrances, Dieu m/'accordé peut-étre la consolation de t'étre bon 4 quelque chose. Sois-en sire, oui, je le sens la, je ne suis pas ton mauvais génie. Qui sait ce que le ciel veut de nous? Peut-étre suis-je encore destiné 4 te rendre encore une fois le repos. Songe que je pars, mon enfant. Ne fermons pas l¢gérement des portes éternelles.

Et puis! Avoir tant souffert, pendant ces cing mois partir pour souffrir plus encore, partir pour toujours, te savoir malheureuse quand j'ai tout perdu pour te voir tranquille, et pas un adieu! Ah! c'est trop,c'est trop. Je suis bien jeune, mon Dieu. Qu'ai-je donc fait ?

XLVIVT

A LA MEME

Je Venvoie un dernier adieu, ma bien-aimée, et je l'envoie avec confiance, non sans douleur, mais sans désespoir. Les atigoisses cruelles, les luttes poignantes les larmes améres ont fait place en moi a une compagne bien chére, la pale et douce mélancolie, Ce matin, uprés une nuit tranquille, je l'ai trouvée auchevet

de mon lit,avec un doux sourire sur les lévres. C'est l'amie qui part avec moi. Elle porte au front ton dernier

D'ALFRED DE MUSSET gi

baiser. Pourquoi craindrais-je de te le dire ? N'a-t-il pas été aussi chaste, aussi pur que ta belle Ame, 6 ma bien-aimée? Tu ne te reprocheras jamais ces deux heures si tristes que nous avons pass¢es. Tu en garderas la mémoire. Elles ont versé sur ma plaie un baume salutaire.Tu ne te repentiras pas d'avoir laissé a ton pauvre ami un souvenir qu'il emportera et que toutes les peines et toutes les joies futures trouveront comme un talisman sur son cceur, entre le monde et lui. Notre amitié est consacrée, mon enfant; elle a regu hier, devant Dieu, le saint baptéme de nos larmes. Elle est immortelle comme lui. Je ne crains plus rien, ni n'espére plus rien. J'ai fini sur la terre. II ne m'était pas réservé d'avoir un plus grand bonheur. Eh bien, ma sceur chérie, je vais quitter ma patrie, ma mére, mes amis, le monde de ma jeunesse; je vais partir seul, pour toujours, et je remercie Dieu. Celui qui est almé de toi ne peut plus maudire, George ; je puis souffrir encore maintenant, mais je ne peux plus maudire.

Quant a nos rapports a venir, tu décideras seule; sur quoi que ce svit qui regarde ma vie, parle, dis un mot, monenfant, ma vie est 4 toi. Ecris-moi d'aller mourir en silence dans un coin de la terre, Aa trois cents lieues de toi, j'irai. Consulte ton cceur, si tu crois que Dieu te le dit, tache de défendre notre pauvre amitié; réserve-toi de pouvoir encore m'envoyer de temps en temps une poignée de main, un mot, une larme ; hélas! ce sont 1a tous mes biens. Mais si tu crois devoir sacrifier notre amitié,si mes lettres, méme hors de France, troublent ton bonheur, mon enfant, ou seulement ton repos, n'hésite pas, oublic- moi. Je

te le dis, je puis souffrir beaucoup, sans me ‘plaindre, 4 présent.

Sois heureuse a4 tout prix. Oh! sois heureuse, bienaimée de mon Ame ! Le temps est inexorable, la mort avare, les derniéres années de Ja jeunesse s’envolent plus rapidement que les premiéres. Sois heureuse, ou, si tu ne l’es pas, tache d’oublier qu’on peut l’étre. Hier, tu me disais qu’on ne I’était jamais. Que t’ai-je répondu? Je n’en sais rien, hélas ! Ce n’est pas & moi d’en parler. Les condamnés 4 mort ne renient pas leur Dieu.

Sois heureuse, aie du courage, de la patience, de la pitié. Tache de vaincre un juste orgueil. Rétrécis ton cceur, mon grand George ; tu en as trop pour une poitrine humaine. Mais si tu renonces 3 la vie, si tu te retrouves jamais seule en face du malheur, rappelle-toi le serment qye tu m/as fait, « ne meurs pas sans moi ». Souviens-t’en, souviens-t’en, tu me l’as promis devant Dieu.

Mais je ne mourrai pas, moi, sans avoir fait mon livre, sur moi et sur toi (sur toi surtout); non, ma belle, ma sainte fiancée, tu ne te coucheras pas dans cette froide terre sans qu’elle sache qui elle a porté. Non, non, j’en jure par ma jeunesse et par mon génie, il ne poussera sur ta tombe que des lis sans tache. J’y poserai, de ces mains que voila, ton épitaphe en marbre plus pur que les statues de nos gloires d’un jour. La postérité répétera nos noms comme ceux de ces amants immortels qui n’en ont plus qu’un a eux deux, comme Roméo et Juliette, comme Héloise et Abélard. On ne parlera jamais de I’un sans parler de l’autre. Ce sera 14 un mariage plus sacré que ceux que font les

prétres, le mariage impérissable et chaste de |'Intelligence. Les peuples futurs y reconnattront le symbole du seul Dieu qu'ils adoreront. Quelqu'un n'a-t-il pas dit que les révolutions de Pesprit humain avaient toujours des avant-coureurs qui les annongaient a leur siécle ? Eh bien, le siécle de I'Intelligence est venu. Elle sort des ruines du monde, cette souveraine de Pavenir; elle gravera ton portrait et le mien sur une des pierres de son collier. Elle sera le prétre qui nous bénira, qui nous couchera dans la tombe comme une mére y couche sa fille le soir de ses noces. Elle écrira nos deux chiffres sur la nouvelle écorce de l'arbre de la vie. Je termmerai ton histoire par mon hymne d'amour. Je ferai un appel, du fond d'un coeur de vingt ans, 4 tous les enfants de la terre; je sonnerai aux oreilles de ce siécle blazé (sic) et corrompu, athée et crapuleux, la trompette des résurrections humaines, que le Christ a laissée aux pieds de sa croix. Jésus ! Jésus! et moi aussi, je suis fils de ton pére ! Je te ' rendrai les baisers de ma fiancée. C'est toi qui me l'as envoyée, 4 travers tant de dangers, tant de courses Jointaines qu'elle a courus pour venir 4 moi. Je nous ferai, 4 elle et 4 moi, une tombe qui sera toujours verte, et peuttre les générations futures répéterontelles quelques-unes de mes paroles, peut-ttre bénirontelles un jour ceux qui auront frappé avec le myrthe de l'amour aux portes de la liberté !

A LA MEME

Baden, 4¢* septembre.

Voila huit jours que je suis parti, et je ne Vai 'pas encore écrit. J'attendais un moment de calme; il n'y ena plus. Je voulais t'écrire doucement, tranquillement, par une belle matinée; te remercier de l'adieu que tu m'as envoyé, il est si bon, si triste,si doux : ma chére Ame, tu as un cceur d'ange. Je voulais te parler

seulement de mon amour; ah! George, quel amour! Jamais homme: n'a aimé comme je t'aime. Je suis perdu, vois-tu; je suis noyé, inondé d'amour ; je ne sais plus si je vis, si Je mange, si je marche, si Je respire, si je parle ; je sais que j'aime. Ah! si tu as eu toute ta vie une soif de bonheur inextinguible, si c'est un bonheur d'étre aimée, si tu 'l'as jamais demandé au ciel, oh! toi, ma vie, mon bien, ma bien-aimée, regarde le soleil, les fleurs, la verdure, le monde! Tu es aimée, dis-toi cela, autant que Dieu peut étre aimé par ses lévites, par ses amants, par ses martyrs ! Je t'aime, 6 ina chair et mon sang! Je meurs d'amour, d'un amour sans fin, sans nom, insensé¢, désespéré, perdu | Tu es aimée, adorée, idolatrée jusqu'a mourir! Et non! je ne guérirai pas. Et non, je n'essayerai pas de vivre; et jaime mieux cela, et mouriren t'aimant vaut mieux que de vivre. Je me soucie bien de ce qu'iJs en diront. lls disent que tu as un autre amant. Je le sais bien, jen meurs, mais j'aime, j'aime, j'aime. Qu'ils m'empéchent d'aimer !

D'ALFRED DK MUSSET go

Vois-tu, lorsque je suis parti, je n'ai pas pu souffrir; il n'y avait pas de place dans mon cceur. Jet'avais tenue dans mes bras, 6 mon ceeur adoré ! Je t'avais pressée sur cette blessure chérie! Je suis parti sans savoir ce que je faisais. Je ne sais si ma mére était inste, je crois que non ; je l'ai embrassée, je suis parti, jen'ai rien dit ; j'avais le souffle de tes lévres sur les miennes, je te respirais encore. Ah! George, tu as été tranquille et heureuse 1a-bas. Tu n'avais rien perdu. Mais sais-tu ce que c'est qued'attendre un baiser cing mois | Sais-tu ce que c'est pour un pauvre ceeur, qui asenli pendant cing mois, jour par jour, heure par heure, la vie l'abandonner, le froid de la tombe descendre lentement dans la solitude, la mort et l'oubli 'omber goutte a goutte comme la neige

; sais-tuce que cest pour um coeur serré jusqu'a cesser de battre, de sedilater un moment, de se rouvrir comme une pauvre fleur mourante, et de boire encore une goutte de rosée vivifiante? Oh mon Dien, je le sentais bien, je le savais: il ne fallait pas nous revoir. Maintenant, Cest fini ;je m'étais dit qu'il fallait revivre, qu'il fallait prendre un autre amour, oublier le tien, avoir du coutage. J'essayais, je tentais du moins. Mais maintenant, écoute, j'aime mieux ma souffrance que la vie; 'a m'as permis de t'aimer, vois-tu; ta te rétracterais que cela me servirait 4 rien ;tu veux bien que je t'aime; 'on cceur le veut, tu ne diras pas Je contraire, et moi je suis perdu. Vois-tu, je ne réponds plus de rien.

Qu'est-ce que je viens faire, dis-moi, la ou 1a? Qu'est-ce que cela me fait tous ces arbres, toutes ces Montagnes, fous ces Allemands qui passent sans me Comprendre, avec leur galimathias (sic) ? Qu'est-ce que

c'est que cette chambre d'auberge ? Ils disent que cela est beau, que Ja vue est charmante, la promenade agréable, que les femmes dansent, que les hommes fument, boivent, chantent, et les chevaux s'en vont en galopant. Ce n'est pas la vie, tout cela, c'est le bruit de la vie. Ecoute, George, plus rien, je ten prie, pas un mot pour me dissuader, pas de consolation, pas de jeunesse, de gloire, d'avenir, d'espérance, pas de conseils, pas de reproches. Tout cela me fait penser que je suis jeune, que j'ai cru au bonheur, que j'ai une mére; tout cela me donne envie de pleurer, et Je n'ai plus de Jarmes. Je ne suis pas un fou, tu le sais ; je lutterai tant que je pourrai. J'ai de la force encore : mais de la force, mon Dieu! a quoi sert d'en avoir, quand elle se tourne elle-eméme contre Vhomme? Rien, rien. Je ten supplie, ne me fais pas souffrir, ne me rappelle pas a Ja vie. Je te promets, je te jure

de lutter, si je puis. Ne me dis pas que je écris dans un moment de fiévre ou de délire, que je me calmerai : voila huit jours que j'attends un quart d'heure de calme, un seul moment pour t'écrire. Je le sais bien que je suis jeune, que j'ai fait naftre des espérances dans quelques cceurs aimants, je sais bien qu'ils ont tous raison. N'ai-je pas fait ce que je devais? Je suis parti, j'ai tout quitté. Qu'ont-ils 4 dire? Le reste me regarde. I] serait trop cruel de venir dire 4 un rnalheureux. qui meurt d'amour qu'il a tort de mourir. Les taureaux blessés dans le cirque ont la permission d'aller se coucher dans un coin avec l'épée du matador dans Pépaule, et de finir en paix. Ainsi, je Ven supplie, pas un mot, écoute : tout cela ne fera pas que tu prennes ta robe de voyage, un cheval ou une

petite voiture, et que tu viennes. J'aurai beau regarder; me voila assis devant cette petite table au milieu de tes lettres, avec ton portrait que j'ai emporté! Tu me dis que nous nous reverrons : que tu ne mourras pas sans m'embrasser. Tu vois que je souffre, tu pleures avec moi, tu me laisses emporter de douces illusions, tu me parles de nous retrouver; tout cela est bon, mon ange, tout cela est doux ; Dieu te le rendra. Mais j'ai beau regarder ma porte, tu ne viendras pas y frapper, n'est-ce pas ? Tu ne prendras pas un mor ceau de papier grand comme la main, et tu n'écriras pas dessus: viens ! — Il y a donc entre nous je ne sais quelles phrases, je ne sais quels devoirs, je ne sais quels événements ; i] y a entre nous cent cinquante lieues. Eh bien, tout cela est parfait, il n'y en a pas si long 4 dire: je ne peux pas vivre sans toi, voila tout.

Combien tout cela durera encore, je n'en sais rien. J'aurais voulu faire ce livre, mais il aurait fallu que je connusse en détail,

et par époque, l'histoire de ta vie ; je connais ton caractére, mais je ne connais ta vie que confusément ; je ne sais pas tout, et ce que je sais, je le sais mal. I] aurait fallu que je te visse, que tu me racontasses tout cela. Si tu avais voulu, j'aurais loué, aux environs de Moulins et de Chateauroux, un grenier, une table et un lit ; je m'y serais enfermé; tu serais venue m'y voir une ou deux fois, seule, a cheval ; moi, je n'aurais vu Ame qui vive, j'aurais écrit, pleuré ; on m'aurait cru en Allemagne. I] y aurait eu 1a quelques beaux moments. Tu n'aurais cru trahir personne, j'espére ; tu m'as vu mourant d'amour dans tes bras, la derniére fois; as-tu rien a te reprocher? Mais tous les réves que je peux faire sont des chimé-

res ; il n'y a de vrai que les phrases, les devoirs, et les choses ; tout est bien, tout est mieux ainsi.

O ma fiancée, je te demande encore pourtant quelque chose. Sors un beau soir, au soleil couchant, seule, va dans la campagne, assieds-toi sur l'herbe, sous quelque saule vert; regarde loccident, et pense a ton enfant qui va mourir. Tache d'oublier le reste ; relis mes lettres, si tu les as, ou mon petitlivre; pense, laisse aller ton bon cceur, donne-moi une larme; et puis rentre chez toi, doucement, allume ta lampe, prends ta plume, donne une heure a ton pauvre ami. Donne-moi tout ce qu'il y a pour moi dans ton coeur. Efforce-toi plutét un peu; ce n'est pas un crime, mon

enfant. Tu peux m'en dire méme plus que tu n'en sentiras, je n'en saurai rien, ce ne peut pas étre un crime ; je suis perdu. Mais qu'il n'y aitrien autre dans ta lettre que ton amitié pour moi, que ton amour, George, ne l'appelles-tu pas de l'amour ? Ecris 4 Ba-

den (Grand-Duché), poste restante. Affranchis jusqu'a la frontiére et mets: prés Strasbourg. C'est & 1a lieues de Strasbourg; je n'irai ni plus prés ni plus loin. Mais que j'aie une lettre, ow il n'y ait rien que ton amour; et dis-moi que tume donnes tes lévres, tes dents, tes cheveux, tout cela, cette téte que j'aieue, et que tu m'embrasses, toi, moi! O Dieu, 6 Dieu, quand j'y pense, ma gorge se serre, mes yeux se troublent, mes genoux chancellent; ah! il est horrible de mourir, il est horrible d'aimer ainsi. Quelle soif, mon George, 6 quelle soif j'ai de toi! je t'en prie, que j'aie cette lettre. Je me meurs, adieu!

A Baden (Grand-Duché) prés Strasbourg, poste restante.

Oma vie, ma vie, je te serre sur mon cceur; 6 mon

George, ma belle maitresse! mon premier, mon dernier amour
|

ALA MEME

Baden, 45 septembre.

Je te renvoie ta lettre comme tu le veux. Jamais je n'ai vu si clairement combien j'étais peu de chose dans ta vie. Non pas parce que tu me refuses le peu de mots d'amitié que je t'avais demandés a genoux : je congois 4 merveille que, dans ce moment-ci, ils te cotiteraient beaucoup trop, et, loin de t'en vouloir de ce que tu me dis que tu n'as pas la force de me les envoyer, je ne vois (1)..... la franchise, et je t'en sais bon gré. Mais ta lettre a....., j'y trouve ala derniére ces propres mots : Je te renouvelle ma promesse et, de l'autre cété, tu me dis que je t'aime encore trop, et que tu n'auras pas la force de me revoir. — II faut, ma pauvre amie, que ton cceur soit bien malade, — et ne crois pas

que je sois moi-méme de force a t'adresser un reproche, — il faut que tu souffres beaucoup, pour que tu n'aies méme plus une larme pour moi, et pour qu'en face de Dieu tu manques a ta parole, qui depuis trente ans, disais-tu, n'a pas encore été faussée. Elle le sera donc une fois, et jaurai perdu le seul jour de bonheur qui me restait

(1) La lettre est troude par une brdlure aux endroits marqués ici par

des points. (Note de !'éd. de la Corresp. de George Sand et d'Alfred de Musset,)

encore. Qu'il en soit ce qui platt 4 Dieu, ou a l'esprit de mort. Car, 4 vingt-deux ans, sans avoir jamais fait de mal a personne, en étre ov je suis, et recevoir ainsi constamment, jour par jour, un nouveau coup de pierre sur la téte, c'est trop. Qu'il y ait une Providence ou non, je n'en veux rien savoir. S'il y en a une» je le Jui dis en face : elle est injuste etcruelle. Elleest la plus forte, je le sais; qu'elle me tue. Je ferai mieux que de la maudire,je la renie. Ne va pascroire surtout queje te fasse unreproche, 6mon brave Georgeot, mon grand cceur;je ne t'en veux pas de manquer a la parole que tu m'avais donnée de ne pas mourir sans étendre la main, et sans te souvenir de moi quand tu serais seule en face de la douleur. Non, je ne ten veux pas, car tu souffres. Je n'en veux qu'a cette destinge de mort qui sait le secret de trouver toujoursun endroit 4 frapper dans un cceur plein de ses coups. Ce n'est pas ta faute si je ne suis plus rien pour toi.

Tu /*mesdis de 'lire <0...) 4s3a. ae | ee (endroit brilé). . . . .de frémir. Que crois-tu donc m'apprendre, mon enfant, en me disant qu'un soupgon jaloux tue amour dans ton cceur ? Qui crois-

tu donc que j'aime? Toi, ou une autre? Tu t'appelles insensible, un étre stérile et maudit. Tu te demandes si tu n'es pas un monstre d'avoir le coeur fait comme tu las, et tu me dis de frémir en songeant de quels abimes je suis sorti. Et, mon amie, me voila ici, 3 Baden, & deux pas de la maison de conversation ; je n'ai qu'a mettre mes souliers et mon habit, pour aller faire autant de déclarations d'amour que jen voudrai, 4 autant de jolies petites poupées qui ne me recevront peut-€tre pas toutes mal, qui, 4 coup sir, sont fort

jolies, et qui, plus certainement encore, ne quittent pas leur amant parce qu'elles ne veulent pas se faire méconnaitre. Quoi que tu fasses ou que tu dises, morte ou vive, sache que je t'aime, entends-tu, toi et non une autre. « Aime-moi dans le passé, me dis-tu, mais non telle que je suis dans le présent. » George, George, tu sauras que la femme que j'aime est celle des roches de Franchart, mais que c'est aussi celle de Venise, et celle-la, certes, ne m'apprend rien quand elle me dit qu'on ne Voffense pas impunément.

Je Vavoue qu'il y a un mot qui m'a choqué dans le peu de lignes que tu me transcris de la lettre dePierre : non volli leger (sic) di piu e lo poteva. — Si tu n'avais pas rompu avec lui, je ne t'aurais jamais parlé de cela. Mais c'est faux. Madame la Couture était venue deux fois dans la journée, trés inquiéte et toute essouffiée, me dire qu'elle avait mis le soir en se couchant ta lettre pour moi, avec ma canne, sur le canapé, qu'en se réveillant la lettre avait disparu, et qu'elle n'avait trouvé que la canne. Cela m'a semblé étrange, et la vérité est que lorsque j'ai ouvert ta lettre, Pagello n'en pouvait rien voir. Le cachet était défait, et refermé avec le pouce.

Je ne sais pourquoi je te dis cela, ni pourquoi je te dis quelque chose. Je n'ai plus rien dans le cceur ni dans la téte. Je crois que je vais revenir 4 Paris pour peu de temps. Ecris-y, si tu m'écris. Mais pourquoi? A quoi bon, dis-moi, tout cela? Je souffre, et & quoi bon? Ta lettre m'a fait un mal cruel, George; ah mon enfant, pourquoi? Mais que sert de gémir? Tu me dis que tu m'écris, afin que je ne prenne aucune idée de rapprochement entre nous. Eh bien, écoute, adieu, n'é-

crivons plus. Tout cela, vois-tu, est horrible au bout du compte. Tu souffres, toi aussi, je te plains, mon enfant. Mais puisqu'il est vrai que je ne peux rien pour toi, eh bien alors, si notre amitié s'envole au moment ou tu souffres et ot tu es seule, qu'est-ce tout cela ? Je ne t'en veux pas, je te le répéte. Adieu, je ne sais ou je serai, n'écris pas, je ne puis savoir.

Jerelis cette lettre, et je vois que c'est un adieu. O mon Dieu, toujours des adieux ! Quelle vie est-ce donc? Mourir sans cesse? Ah! mon ceeur, mon amour, je ne ten veux pas de cette lettre-ci; mais pourquoi m'astu écrit Yautre? cette fatale promesse. Maudit soit Dieu! J'espérais encore. Ah malheur et malheur, c'est trop. J'avais encore un jour dans ma vie; un, un, sur tant d'années, a vingt ans; un jour, un seul jusqu'a la mort. Qu'ai-je donc fait, sacredieu! Mais a quoi bon tout cela? Il n'y a plus rien, n'est-ce pas, rien dans ton cur? Tu n'es point aimee, tu n'aimes pas, hideuse parole ; puissé-je ne l'écrire jamais!

Que je revienne a Paris, cela te choquera peut-étre et dui aussi. J'avoue que je n'en suis plus 4 ménager personne. S'il souffre, lui, eh bien! qu'il souffre, ce Vénitien qui m'a appris a souffrir! Je lui rends sa legon; il me l'avait donnée en maftre. Quant a toi, te voila prévenue, et je te rends tes propres paroles : Je écris cela

afin que si tu vinsses d@ apprendre mon retour, tun'enprisses aucune idée de rapprochement avec mot. Cela est-il dur? Peut-étre. Il y a une région dans l'4me, vois-tu, lorsque la douleur y entre, la pitié en sort. Qu'il souffre! il te posséde. Puisque ta parole m'est retirée, puisqu'il est bien clair que toute cette amitié, toutes ces promesses, au lieu d'amener une

consolation sainte et douce au jour de fa douleur, tombent net devant elle, eh bien! puisque je perds tout, adieu les larmes, adieu; non pas adieu l'amour, je mourrai en t'aimant, mais adieu la vie, adieu l'amitié, la pitié. O mon Dieu! est-ce ainsi? J'en aurai profité. Par le ciel, en fermant cette lettre, il me semble que cest mon cceur que je ferme. Je le sens qui se resserre et s'ossifie. Adieu.

A LA MEME

Lundi,

Mon amour, me voila ici. Tu m'as écrit une lettre bien triste, mon pauvre ange. Et j'arrive bien triste aussi. Tu veux bien que nous nous voyions; et moi, si je le veux | Mais ne crains pas de moi, mon enfant, la moindre parole, la moindre chose qui puisse te faire souffrir un instant. Voyons-nous, chére Ame, et tu auras toute confiance, et tu sauras jusqu'a quel point je suis a toi, corps et 4me; tu verras qu'il n'y a plus pour moi ni douleur ni dé¢sir, du moment qu'il s'agit de toi. Fie-toi a moi, George; Dieu sait que je ne te ferai jamais de mal. Recois-moi, pleurons ou rions ensemble, parlons du passé ou de l'avenir, de la mort ou de la vie, de l'espérance ou de la douleur ; je ne suis plus rien, que ce que

tu me feras. Sais-tu les paroles de Ruth 4 Noémi dans la Bible ? Je ne puis te dire autre chose :

« Laissez-moi vivre de votre vie; le pays ou vous irez sera ma patric, vos parents seront mes parents ;

IA of: vous mourrez, je mourrai, et dans la terre qui yous recevra, lA je serai ensevelie. »

Ainsi, un mot; dis-moi ton heure. Sera-ce ce soir? demain ? Quand tu voudras; quand tu auras une heure, un instant & perdre. Réponds-moi une ligne. Si c'est ce soir, tant mieux. Si c'est dans un mois, j'y serai. Ce sera quand tu n'auras rien & faire ; moi, je nai a faire que de Caimer.

A MADAME LEVRAULT A STRASBOURG

Baden, 18 septembre 1834,

Madame,

Vous avez peut-étre déja recu du Directeur de la Revue des Deux Mondes un mot d'avis pour la petite aflaire qui me regarde. J'ai un traité avec lui par lequel il doit me faire passer cing cents francs a la fin de ce mois, et il m'a dit A mon départ que c'était par Pentremise de votre maison que je les recevrais. Je suppose qu il a eu le soin de vous en prévenir par la lettre que

_jiai eu lhonneur de vous remettre 4 mon passage a Strasbourg. Je suis 4 Baden en ce moment, et, par suite de l'ctourderie et du manque de cervelle avec lesquels je suis né, je me trouve depuis une semaine dans un embarras si facheux que j'ai pris le

parti d'éerire dla Revue et de prier M. Buloz de m'avancer de quelques jours l'envoi qu'il doit me faire.

_ Comme ilest fort obligeant pour moi et que je lui ai onfessé franchement ma faute, je ne doute pas qu'il

ne vienne & mon secours dés qu'il le pourra, et je. vous demande, madame, de vouloir bien m'envoyer ici la petite somme qui m'est due, aussitét que vous en aurez regu Vavis. Je prends cette précaution parce que je ne sais pas positivement si M. Buloz vous a prévenue, et que, dans le cas ov vous ne le seriez pas, yous me rendriez service de me le dire, attendu qu'il faudrait que j'écrivisse de nouveau a Paris, et que, dans les circonstances présentes, un jour ou deux de retard sont beaucoup pour moi. J'espére que vous aurez la bonté de me pardonner toute cette explication, etde me dire si vous avez regu quelque avis. L'obligeance avec laquelle vous avez agi envers moi A Strasbourg m'enhardit 4 vous demander de ne pas négliger cette petite affaire, sit6t que la conclusion en sera possible. Je vous serai bien reconnaissant de me répondre un mot et le plutét (sic) que vous voudrez bien le faire m'épargnera ici quelques jours d'un embarras auquel j'avoue que je ne suis pas accoutumé et dont il me sera agréable de sortir pour retourner 4 Paris dés que je le pourrai.

Excusez-moi encore, et croyez moi, madame, votre wt obéissant serviteur. ;

ALF. DE MUSSET Chez le conseiller Meismer (Baden.)

LUI

A LA MEME Baden, septembre 1834,

Madame, Jai écrit 4 Paris pour qu'on me fasse passer quel- '+

que argent, en outre de ce que me doit M. Buloz. Ne connaissant personne dans cette ville, et la poste ne Ronan pas a l'étranger, j'al pris nt liberté de dire qu'on vous adressat cet argent. Auriez-vous l'extréme bonté d'envoyer a la poste le toucher pour moi, et de me le faire passer 4 Baden? Vous recevriez (sic) de Paris un petit mot d'avis pour le jour ou l'envoi sera fait. J'ai pensé que vous voudriez bien me rendre ce service par Vintermédiaire d'un de vos employés ; il n'y aura qu'une adresse a mettre.

Agréez, madame, l'assurance de mon respect.

A LA MEME

Strasbourg, vers le 4 octobre 1834.

Madame,

Je pars a l'instant et ne puis vous remercier moiméme de votre complaisance.

Mon séjour 4 Strasbourg, ne peut, madame, que mavoir été agréable, puisqu'il m'a fourni l'occasion de faire la connaissance d'une personne aussi obliweante que vous voulez bien l'étre envers moi.

Agrez, Madame, l'assurance de mon respect.

; A SAINTE*BEUVE

Octobre 1834.

Je ne vais plus vous voir, mon ami, c'est que je ne

D'ALFRED DE NUSSET 107

le puis ; ah! mon ami, si vous avez jamais souffert de ce misérable mal d'amour, plaignez-moi, en vérité. J'aimerais mieux avoir les deux jambes cassées.

Voila deux jours que je ne l'ai vue, et qui sait quand ce sera ? Elle est gardée — adieu — j'ai le cerveau en capilotade, soyez-moi discret, j'en suis honteux.

A vous de ceeur.

Mercredi matin.

A GEORGE SAND S. d. (Octobre 1834.)

Je te quitte, et une affreuse idée s'est emparée de moi. Tu as écrit 4 tes amis du Berry. Mon enfant, mon enfant, que je suis coupable envers toi! Que de mal je t'ai fait cette nuit! Oh, je le sais! Et toi, toi, voudrais-tu m'en punir?O ma vie, ma bien-aimée, que suis malheureux, que je suis fou, que je suis stupide, ingrat, brutal! Tu es triste, chére ange, et je ne sais pas respecter ta tristesse! Tu me dis un mot qui m/afflige, et je ne sais pas me taire, je ne sais pas sourire, je ne sais pas te dire que mille larmes, que mille affreux tourments, que les plus horribles malheurs peuvent tomber sur moi, que je peux les souffrir, et qu'ils n'ont qu'a attendre un sourire, un baiser de toipour disparaftre comme un songe! O mon enfant, mon 4me! Je t'ai pressée, je t'ai fatiguée,quand Je devrais passer les journées et les nuits a tes picds, a attendre qu'il tombe une larme de tes beaux yeux

ne

pour la boire, 4 te regarder en silence, 4 respecter tout ce qu'il y a de douleur dans ton cour; quand ta douleur devrait étre pour moi un enfant chéri que je bercerais doucement. O George! George! écoute : ne pense pas au passé; non, non! au nom du ciel, ne compare pas, ne réfléchis pas. Je Vaime comme on n'a jamais aimé. O ma vie, attends, attends, je ten supplie, ne me condamne pas. Laisse faire le temps ; écris-moi plutét de ne pas te revoir pendant un mois, que sais-je? O Dieu, si je te perdais! Ma pauvre raison n'y tient pas. Mon enfant, punis-moi, je t'en prie : je suis un fou misérable, je mérite ta colére, bannis-moi de ta présence pendant un temps ; tu n'es pas assez forte toi-méme pour m'aimer encore, et moi, et moi je t'aime tant! Oh! que je souffre, amie! Quelle nuit je vais passer! Oh, dis-toi cela, au nom du ciel, au nom de ta grand'mére, de ton fils, dis-toi que je t'aime : crois-le, mon enfant. Punis-moi, ne me condamne pas. Tiens, je ne sais ce que je dis : je suis au désespoir. Je t'ai offensée, affligée, je t'ai fatiguée. Comme je t'ai quittée! Oh! insensé! et quand j'ai eu fait trois pas, j'ai cru que j'allais tomber. Ma vie, mon bien supréme, pardon, oh, pardon agenoux! Ah, pense a ces beaux jours que j'ai la dans le cceur, qui viennent, qui se lévent, que je sens la. Pense au bonheur, hélas ! hélas! si 'amour I'a jamais donné. George, je n'ai jamais souffert ainsi. Un mot, non pas un pardon, je ne le mérite pas ; mais dis seulement :)'attendrat; et moi, Dieu du ciel, il y a sept mois que j'attends, je puis en attendre encore bien d'autres. Ma vie, doutes-tu de mon pauvre amour? O mon enfant, crois-y ou j'en mourrai.

A LA MEME

S. d. (Octobre 1834.)

J’aiune fiévre de cheval. Impossible de tenirsur mes jambes : j’espérais que cela se calmerait. Comment donc faire pour te voir? Viens donc avec Papet ou Rollinat ; il entrerait le premier tout seul, et quand il: ny aurait personne il touvrirait. Aprés diner cela se peut bien. Je me meurs de te voir une minute, si tu veux. Aime-moi. Vers huit heures, tu peux venir, veux-tu ?

A LA MEME

S. d. (Octobre 1834.)

Le bonheur, le bonheur, et la mort aprés, la mort avec! Qui, tu me pardonnes, tu m’aimes! tu vis, 6 mon Ame, tu seras heureuse ! Oui, par Dieu, heureuse par moi. Et oui, j’ai 23 ans, et pourquoi les ai-je, pourquoi suis-je dans la force de l’dge, sinon pour te verser ma vie pour que tu la boives sur mes lévres ! Ce soir, 4 dix heures, et compte que j’y serai plutét (sic). Viens dés que tu pactrass viens pour que je me mette 4 genoux, pour. que je te demande de vivre, d’aimer, de.pardonner |

Ce soir, ce soir.

A LA MEME S. d. (Octobre 1834.)

Quitte-moi, toi, si tu veux. Tant que tu m’aimeras, c’est de la folie, je n’en aurai jamais la force. Ecrismoi un mot. Je donnerais je ne sais quoi pour t/avoir la. Si je peux me lever, j’irai te voir.

A LA MEME

S. d. (Octobre 1834.)

Mon ange adoré, je te renvoie ton argent. Buloz m’en a envoyé. Je t’aime, je t’aime, je t'aime. Adieu, 6 mon George, c’est

donc vrai? Je t'aime pourtant. Adieu, adieu, ma vie, mon bien. Adieu, mes lévres, mon coeur, mon amour. Je t'aime tant, 6 Dieu! Adieu. Toi, toi, toi, ne te moque pas d'un pauvre homme.

A LA MEME

S. d. (Octobre 1834.)

x -. Mon cher Georgeot, je vais partir. Je suis tellement : misérable que je n'ai méme pas le courage d'attendre ".jusqu'd ton départ. J'ai fait mes petits paquets et ma

D'ALFABD DE NUSSET 111

place est retenue pour ce soir. Malgré que nous soyons aujourd'hui dans cette tristease des jours gras, voudras-tu me donner un quart d'heure d'adieu? Ce ne sera qu'autant que tu ne t'en effraieras pas. Si tu ne peux pas, écris-moi un mot que je ne parte pas sans une poignée de main, un dernier souvenir.

Ton pauvre vieux liévre.

LNII

A LA MEME

S. d. (Octobre 1834.)

Mon enfant, viens me voir ce soir, je t'en prie. J'ai écrit sans réfléchir, et si je t'ai parlé durement c'est sans le vouloir. Viens, si tu me crois.

A LA MEME

S. d. (Octobre 1834.)

Je m/’apergois, mon enfant, que ce que je t’avais demandé n’est pas chez toi; je ne sais pourquoi tu me renvoies ces oripeaux des anciens jours de joie; si tu n’en voulais pas, il fallait les jeter par la fenétre.

I] me semble comprendre 4 ta lettre que nous ne nous verrons plus avant ton départ et le mien. Je pars lundi; ma place est retenue dans la malle-poste de Strasbourg. Les derniers mots de ton billet ont Yair d’un adieu, et un mot de notre derniére conver-

sation m’a presque oté le courage de t’en dire un autre. Je suis étonné qu’il reste dans mon cceur de la place pour une souffrance nouvelle. Qu’il en soit ce qui plaft 4 Dieu.

A LA MEME

S. d. (Octobre 1834.)

C’est chez toi, mon enfant, que j’irai te dire adieu. Je t’avais écrit non pour te demander de venir ailleurs, mais simplement pour étre sar de te voir un instant. Ne t’effraye pas ; je ne suis de force a tuer personne ce matin.

BX

A GUSTAVE PLANCHE

8 novembre 1834.

Monsieur,

{| m'est revenu, par plusieurs personnes, que vous aviez tenu sur mon compte des propos d'une nature telle que je ne peux ni ne veux les laisser passer.

Je désire savoir par vous-méme si cela est vrai, afin de tui donner la suite qui me conviendra.

Je vous salue.

Vicomte ALFRED DE MUSSET.

Quai Malaquais, n° rg.

A ALFRED TATTET

42 novembre 1834.

Mon cher ami,

Tout est fini. — Si par hasard on vous faisait quelques questions (comme il est possible qu'on vous soupgonne de m'avoir parlé) ; si enfin, peut-étre, on allait vous voir pour vous demander a vous-méme si vous ne m'avez pas vu, répondez purement que non, que vous ne m'avez pas vu et soyez sir que notre secret commun est bien gardé de ma part. — J'irai vous voir bientét.

A vous de ceeur.

A SAINTE-BEUVE

(Novembre 1834.)

Je vous suis bien reconnaissant, mon cher ari, de l'intérét que vous avez bien youlu prendre, dans ces tristes circonstances, 4 moi et 4 la personne dunt vous me parlez aujourd'hui. I] ne m'est plus possible maintenant de conserver, sous quelque prétexte

que ce soit, des relations avec elle, ni par écrit ni autrement. J'espére que ses amis ne croiront pas voir dans cette résolution aucune intention offensante pour elle, ni aucun dessein de l'accuser en quoi que ce soit. S'il y a quelqu'un a accuser la-dedans, c'est moi, qui, par

une faiblesse bien mal raisonnée, ai pu consentir a des visites fort dangereuses sans doute, comme vous me le dites vous-méme. M™ Sand sait parfaitement mes intentions présentes, et si c'est elle qui vous a prié de me dire de ne plus la voir, j'avoue que je ne comprends pas bien par quel motif elle l'a fait, lorsqw-hier au soir méme j'ai refusé positivement de la recevoir 4 la maison.

Je vous répéte encore, mon ami, qu'il me serait bien pénible qu'on interprétét défavorablement pour elle mes résolutions. Je n'en fais part d'ailleurs qu'é vous, et je pense que cela ne peut avoir aucun inconvénient. — Maintenant, mon ami, je vous remercie encore; il y a: a bientét, au bas de votre carte; ne me faites pas croire, je vous en prie, que c'était tout a fait pour le quai Malaquais que vous vous étes souvenu de la rue de Grenelle (1). Vous feriez de moi un cruel, si vous me laissiez croire que, pour vous voir, il faut que je sois brouillé avec ma maitresse,

A vous de coeur.

i') Musset habitait au ne 59 de cette rue.

A MADAME DE GIRARDIN

7 janvier 1833 (4).

... Je suis en ce moment barricadé dans ma chambre, grognon, héte et vexé, fort en train d'abhorrer tout ce qui fait partie de ce sexe qu'on a surnommé beau, Voila ce qui fait que, pour rien au monde, je ne vais voir une jolie femme, pas méme sous prétexte quelle est aussi aimable et spirituelle qu'une laide..,

A MONSIEUR BOUCOIRAN, passage Choiseul, 28.

Monsieur, Je sors de chez M™ Sand et on m/'apprend qu'elle est 4 Nohant. Ayez la bonté de me dire si cette

(1) Musset avait recu d'elle une lettre anonyme, il s'excuse de ne pas lui avoir écrit pour le jour de l'an.

nouvelle est vraie. Comme vous avez vu M™ Sand ce matin, vous avez pu savoir quelles étaient ses intentions, et sielle ne devait partir que demain, vous pourriez peut-¢tre me dire si vous croyez qu'elle ait quelques raisons pour désirer de ne point me voir avant son départ. Je n'ai pas besoin d'ajouter que, dans le cas ov cela serait, je respecterais ses volontés.

A GEORGE SAND

4835 — Paris.

(Lettre écrite au crayon.)

J'aifaitdes réves horribles, et toi aussi, mais ta Lélia n'est point un réve (1), tu ne t'es trompée qu'a la fin. Il ne dort pas sous les roseaux du lac, ton Sténio : il est 4 tes cétés, il assiste A toutes tes douleurs, ses yeux trempés de larmes veillent sur tes nuits silen- ~ cieuses. Regarde autour de toi, son ombre triste et souffrante ne t'apparatt-elle pas dans le dernier réve de ta vie? Ah oui, c'est moi, moi, tu m'as pressenti. Quand sa pale figure s'est présentée

a toi dans le calme des nuits, quand tu as écrit pour la premiére fois son nomsur la premiére page, c'est moi qui m'approchais. Une main invisible m'amenait A toi : lange de tes douleurs m'avait mis dans les mains unecouronne d'épines et un linceul blanc, et m'avait dit: « Va lui por ter cela ; tu lui diras que c'est moi qui les lui envoie. » Moi, je croyais tenir une couronne defleurs, et le voile

(1) Ici, trois ou quatre mots biffés au crayon.

de ma fiancée; ainsi je suis venu, et je te les ai donnés."

Peut-étre Pas-tu cru aussi, car tu les as mis sur ta téte, et tu m'as attiré sur ton cceur; tuas parlé a la fois de bonheur et de mort ; tu m'as dit que je t'apprenais lavie et amour, et tu t'es dit en toi-méme: il faut que je meure, voila mon jour arrivé!

Alors tu m'as mis a cété de toi, et tu as arrangétes papiers ; tu me disais toujours : « Voila toute ma vie revenue, il faut me traiter en convalescente, je vais renaitre », et, en disant cela, tu écrivais ton testament. ;

Moi, je me disais :-« Voila ce que ferai : je la prendrai avec moi, pour aller dans une prairie ; je lui montrerai tes feuilles qui poussent, les fleurs qui s'aiment, le soleil qui échauffe tout dans horizon plein de vie; je lassoierai sur du jeune chaume, elle écoutera, et elle cemprendra bien ce que disent tous ces oiseaux, toutes ces riviéres avec les harmonies du monde. Elle reconnaitra tous ces milliers de fréres, et moi pour l'und'entr'eux ; elle nous pressera sur son cceur; elle deviendra blanche comme un lys, et elle prendra racine dans la séve-du monde tout puissant. »

Je t’ai donc prise et je t’aiemportée; mais je me suis senti trop faible. Je croyais que j’étais tout jeune, parce que j’avais vécu sans mon cceur et que je me disais toujours : je m’en servirai en temps et lieu ; mais javais traversé un si triste pays, que mon cur ne pouvait plus se desserrer sans souffrir, tant il a souffert pour se serrer autant; ce qui fait que mes bras étaient tout allongés et tout maigres, et je t’ai laissé

tomber.

Tune m’enas pas voulu. Tu m’asdit que ¢’était parce que tu étais trop lourde, et tu t’es retournée la facé contre terre, mais tu me faisais signe de la main pour me dire de continuer sans toi, et que la montagne était proche; mais tu es devenue pale comme une hyacinthe et le tertre vert s’estroulé sur toi, et jene t’ai plus vue qu’une petite éminence ou poussait de Vherbe. Je me suis mis a pleurer sur ta tombe, et alors je me suis senti la force d’un millier d’hommes pour t’emporter. Mais les cloches sonnaient dans le lointain, et il y avait des gens qui traversaient la vallée en disant : « Voila comme elle était : elle faisait ceci, elle faisait cela; elle a fini par Ja. » Alors, il est venu des hommes quim’ont dit; « La voila donc? Nous l’avons tuée. » Mais je me suis éloigné avec horreur, en disant : « Je ne l’ai pas tuée. Si j’ai de son sang aprés les mains c'est que je]’ai ensevelie, et vous, vous |’avez tuée, ct vous avez lavé vos mains. Prenez garde que je n’écrive sursa tombe qu'elle était bonne, sincére et grande, et si on vous demande qui je suis, répondez que yous n’en savez rien, attendu que je sais qui vous étes. Le jour ot elle sortira de cette tombe, son visage portera les marques de vos coups, mais ses larmes les cacheront, et il y en auraune pour moi. »

Mais toi, tu ne vois pas Jes miennes! Ma fatale jeunesse m'a peint sur le visage un rire convulsif, Tu m'as aimé, mais ton amour était solitaire comme le désespoir. Tu avais tant pleuré et moisi peu! Tu meurs muette sur mon coeur, mais je ne retournerai point a la vie, quand tu n'y seras plus. J'aimerai les fleurs de ta tombe comme je t'ai aimée; elles me laisseront boire comme toi leur doux parfum et leur triste rosée. Elle se fane-

'D'ALFRED. DR MUSSET 11g ront comme toi sans me répondre et sans savoir pour qui elles meurent.

A LA MEME

Sans date.

Senza veder, e senza parlar, toccar la mano d'un pazzo chi parte domani (1).

A ALFRED TATTET a Baden, paste restante.

21 juillet 1835.

Votre lettre, mon cher Alfred, est arrivée comme je n'étais pas a Paris, ce qui fait que ma réponse est en retard de quelques jours, Pour répondre d'abard a yotre question sur ce quiregarde Madame X*** (2)... je crois que ce que je peux vous dire de mieux, c'est qu'il y a tantdt huit ou neuf mois, j'étais ov vous étes, passant la journée a maudire le plus beau, le plus bleu ciel du monde et toutes les vertus possibles. Je dessinais de mémoire le portrait de mon infidéle; je vivais d'ennuis, de cigare et de perte a la roulette. Je croyais que c'en était fait de moi pour toujours, que je

(1) Sane voir, ¢t sans parler, toucher Ja main d'un fou qui part de- Main, (2) Affaire pergonnelle a Alfred Taltet.

n'en reviendrais jamais. Hélas! Hélas! Comme j'en suis revenu! Comme les cheveux m'ont repoussé sur la téte, le courage dans le ventre, lindifférence dans le coeur, par-dessus le marché! A mon retour, je me portais on ne peut mieux; et si je vous disais que le bon temps, c'est peut-étre celui ot l'on est chauve, désolé et pleurant! Vous en viendrez la, mon ami. Je vous plains aujourd'-hui bien sincérement, parce que vous souffrez. Quand vous serez guéri, vous n'en serez pas faché, soyez-en stir. Tout ce qui fait vivre est bon et sain. Je vous promets de vous tenir au courant de tout ce que je pourrai savoir...

Je travaille 4 force. Combien de temps comptez-vous rester 4 Bade? Adieu. Je suis 4 vous.

AU MEME

3 aout 1835.

Si vous voyez Mad. Sand, dites-lui que je l'aime de tout mon coeur, que ¢ "est encore la femme la plus femme que j'aie jamais connue.

A M. MAXIME JAUBERT

S. d. (1833.) Monsieur,

J'ai essayé ce matin de changer quelque chose a la

(1) M, Jaubert était le mari de la « marraine » du poete.

strophe que vous m'avez donnée et dont vous n'étes pas content. Aprés l'avoir retournée de toutes les fagous, je trouve que je n'y saurais rien faire de mieux et qu'il faudrait simplement la conserver. Cependant, je vous soumets ce que j'ai pu faire et dont, a votre tour, vous ferez ce que vous voudrez.

Sil est nécessaire, pour le sens général, de conserver le premier vers, comme liaison avec la strophe précédente, on pourrait mettre:

Que l'égoisme seul au chagrin soit en proie,

Quand le sage au banquet s'abandonne a la joie,

Que sur le flot qui passe il répande son pain,

Il la retrouvera dans un jour de misére.

Le malheur porte un voile et nul homme sur terre N'est sdr du Iendemain.

Cette strophe serait peut-étre une imitation plus exacte du passage de |'Ecclésiaste. L'expression qu' tl épande son pain est celle du texte francais. I] ne faut pourtant pas trop s'y fier; car, au verset suivant, qui fournit l'idée des deux derniers vers, il y a, dans Lemaitre de Sacy, un contre-sens positif. Le texte dit : quia ignoras quid futurum sit mali super terram; et le frangais dit : « parce que vousignorez le mal qui doit venir sur la terre. » C'est tout autre chose; il aurait fallu,-jecrois : « quel mal peut venir. »

Si une autre paraphrase de ces deux versets pouvait entrer dans le morceau sans le premier vers, on pourrait mettre encore:

Nul ne sait de quels maux son destin le menace, Jette un morceau de pain dans le fleuve qui passe ; Les flots qui sont 4 Dieu

ne l'engloutiront pas. Laisse-les l’emporter sur la rive étrangére,

Et, dans longtemps peut-étre, oa un jour de misére, Tu l'y retrouveras (1).

Si vous ne voulez prendre que le sens philosophique du passage de l’Ecriture, et le développer sous ce rapport, peut-étre alors pourrait-on dire encore :

Qui peut prévoir les maux suspendus sur sa téte ? Quand vous serez assis au banquet d'une féte, Jetez dans l'eau qui passe un peu de votre pain. Que le pauvre ait sa part de ce que Dieu vous donne, Afio que, quelque jour, celui qui fait l''auméne

Vous ouvre aussi sa main.

Mais a force de retourner le texte, il finirait par n’en rien rester. Ainsi voila qui prouve que le mieux est l’ennemi du mal, comme vous me le disiez |’autre jour; ajoutez a cela que le bien est l’ennemi du mal, comme je vous le disais aussi, et vous en serez auméme point que moi, c’est-d-dire dans Je méme cas que ces courtisans, qui, aprés avoir délibéré pendant trois jours a quel endroit ils couperaient le nez du roi, déciderent qu’il fallait le couper au premier endroit venu,

Coupez donc, monsieur, et biffez ce que bon vous semblera dans ce que je vous envoie. Vous finirez par prendre dans ces strophes la meilleure qui est la votre ; et c'est mon avis que vous Ja choisissiez. Ne voyez,je vous prie, dans ce griffonnage,que le désir de vous étre agréable ; je m’en tirerai peut-étre mjeux une autre fois,si vous vqulez bienme mettre a contribution

(1) Voici le texte latin des deux versets qui composaient cette strophe :

« Mitte panem tuum super transeuntes aquas ; quia post tempora multa invenies illum.

« Da partem septem, nec non et octo: quia ignoras quid futurum sit

mali super terram, »

3 (Zooldgiasie, oh. xi.)

D'ALFARD DE MUGSET 123

quand je pourrai vous étre bon 4 quelque chose. Votre bien dévoué.

Mercredi.

A SA MARRAINE (1

14 aout 1835,

Dieu soit béni! vous m'écrivez une lettre absurde! vous avez donc aussi, madame, vos bous moments comme nous autres; oul, j'en atteste le ciel ! quand vous avez écrit, votre fenttre était ouverte, vos rosiers se dandinaient au vent, — vous ¢tiez décoiffée, — ou mal coiffée, — vous é¢tiez sous quelque impression joyeuse de la chauve-souris qui, quoi qu'en dise M. Serres, est le chef-d'ceuvre de la création. Et il y avait infailliblement a cété de vous des cirons qui dansaient dans un rayon de solcil. (Par parenthése, les cirons sont Jes plus heureux étres de Ia terre : ils ne vivent qu'un jour et ils le passent 4 valser.)

Votre lettre est absurde et, par conséquent, charmante. Plus souvent que j'irai délayer mes benéts de vers sur vos petites idées frafches comme des roses ! n'en déplaise 4 ma Muse, il ne sera point rimaillé sur votre charmante pensée du soir et du matin.

Mais!!! d'aprés ce que vous me dites, comptez bien que dorénavant je n'irai vous voir que le matin.

Il faut que je vous compare 4 quelque chose, pour vous dire une fois pour toutes que personne n'a le

({t) J'ai publié pour la premiére fois cette lettre dans mon livre sur Alfred de Musset, chap. de « la Marraine ».

quart autant d'esprit que vous, sans compter que vous étes jolie comme un ange. Voyons. Je vous compare & une perle fine (quel vent il fait ! c'est insupportable, ma lampe est toute exaspérée). Il y a bien de vous dans une perle : — d'abord elles vivent dans l'ean ; — ensuite Heine n'a-t-il pas dit quelque part que la poésie est la maladie de l'homme, comme la perle est]a maladie du pauvre animal appelé huitre? Oui, les perles sont des larmes devenues joyaux, vrais symboles de la poésie. Mais, bon! je yous insulte de vous comparer 4 la poésie. Vous valez bien mieux que nos muses, (A propos de Muse, Delphine Gay vient de mettre dans les Débats, 4 propos des vingt-cing fusils, une complainte a la Fualdés) (1).

M'y voila. Je vous compare A Titania, reine des fées (Midsummer night's dream):

So, good night, with lallaby / . Lulla, lalla, lullaby (decrescendo} |

Vous amusez-vous déja? Je viens de Montmorency (2), j'ai perdu mes gants dans le lac d'Enghien et mon mouchoir a Andilly. (Quel tapage les chats font dans la cour!) Adieu, madame. Je vous écris sans trop savoir si ma lettre arrivera: je ne sais pas bien l'adresse. La premiére fois que vous sentirez sous votre bonnet lilas une petite divagation préte d'éclore, écriyez-le-moi, Je vous en supplie.

Votre dévoué sery' (3).

(1) Cette complainte en l'honneur de Louise-Jos¢phine Rémy, Agée de

quatorze ans, qui fut une des victimes de l'attentat Fieschi, parut, ea

effet, dans les Débats du 11 aot 1835, sous le titre: la Jeane Jille enterrée aux Invalides ,

(2) Probablement de Bury.

(3) Cette lettre, illustrée du dessin ci-contre, éteit adressée da M@* Jau-

A BULOZ Aout 1838.

Mon cher Buloz

Ayez la bonté de prier M™* Dudevant, lorsque vous la verrez, de vouloir bien brdler les deux pages de _ vers que j'ai laissées chez elle il ya quelque temps. Soyez persuadé, mon ami, qu'iln'y a dans cette réponse de ma part aucune envie de vous désobliger. Je n'ai point relu ces ébauches écrites dans quelque nuit d'exaltation maladive, qui probablement, ne valent rien. Ce n'est pas non plus, certainement, que je ne sois trés disposé 4 rendre a de Vi-

gny, ou publiquement ou en particulier, la pleine justice qui lui est due, sur un des plus beaux drames de cette époque; dites-lui, je vous enprie, si vous le voyez, combien j'admire Chaiterton et que je le remercie de tout cceur de nous avoir prouvé que, malgré les turpitudes qui nous ont blessés, dégradeés et abrutis, nous sommes encore capables de pleurer et de sentir ce qui vient du ceeur. Dites-lui que j'ai fait un ou deux méchants sonnets 1a-dessus, lesquels sont brilés (1), mais que je n'en professe pas moins haut mon admiration.

an chez madame la princesse de Belgiojoso, & 1s Jonchére, prés ueil, » ;

(1) Il s'agit des deux sonnets que fit Alfred de Musset a la suite de la représentation du drame de Chatterton, et que Paul de Musset attribuait i tort & Alfred.de Vigny.

Les voici, tels qu'il les dicta un soir George Sand, en réponse aux critiques qui avaient censuré la pitce. Le premier disait :

Quand vous aurez prouvé, messicurs du journalisme,

Que M™ Dudevant ne trouve rien de mal de ma part, si je lui demande de jeter ces vers au feu. C'est affaire de pure vanité littéraire. Que voulez-vous ! mon cher ami, ce sont des vers faits a la hate; je suis faiseur de vers; c'est mon meétier; j'agis par intérét pécuniaire.

Bien a vous.

Que Chatterton eut tort de mourir ignoré, Qu'au Théatre-Francais on !'a défiguré, ' Quand vous aurez crié sept fois a l'athéisme,

Sépt fois au contre-sens et sept fois au sophisme, Vous n'aurez pas prouvé que je n'ai pas pleuré. Et si mes pleurs ont tort devant le pédantisme, Savez-vous, moucherons, ce que j¢ vous dirai ?

de vous dirai, sachez que les Jarmes humaines Ressemblent en grandeur aux flots de]'Océan ; On n'en fait riende bon en Jes analysant ;

Quand vous en puiseriez deux tonnes toutes pleines, Ea les faisant sécher, vous n'en aurez demain Qu'un méchant grain de sel dans le creux de !a main,

Dans Ie second, Musset visait directement Gustave Planche, qui, n'écoutant que ses rancunes, s'était montré trés dur pour Vigny ou plutét, comme il disait, en guise d'excuse, « pour Ja maniére dont la tentative spiritualiste du dramatarge avait été réalisde ».

O eritique du jour, chére mouche bovine, Que te voila pédante au troisitme degré!

Quel plaisir ce doit tre, A ce qua j'imagine, D'aiguiser sur un livre un museau de fouine,

Et deronger a J'ombre pn squelette ignoré } Jaime & te voir surtout, en style de cuisine,

Te comparer sans honte au poéte inspiré

Et gonfler ta grenguille aux pieds du beuf sacré.

De que] robuste orgueil l'autre jour fe t'ai vue Te faire un beau pavois au fond d'une Revue ! Oh! que je t'aime ainsi, dépecant tout d'abord

Quiconque autour de toi donne signe de vie, Et puis, d'un Jaurier-rose, amer comme l'envic, Couronnant un chacal sur le ventre d'un mort.

ll est aisé de comprendre pourquoi Musset ne voulait pas que ces vers

A M™€ OLYMPE CIODSKO

Février 1836,

Mon ami Alf, Tattet dine aujourd'hui avec Ja marquise. Seriez-vous femme a venir avec eux et moi! Voila une vraie proposition de carnaval, ou, pis encore, de lendemain de carnaval. Des vins discrets et des sonnets bavards. — Si vous avez du courage, venez. Il faut que j'en aie beaucoup moi-méme pour vous écrire ainsi 4 brdle-pourpoint. Un mot, et si c'est oui,

fussent publiés, Les raisons tirées de sa vanité littéraire ou de l'intérél pécaniaire n'étaient pas les vraies; en toutcas ce n'étaient pas les seules. La vérité clest que, aprés avoir été, quelques mois anparavant, sur le point de croiser le fer avec Gustave Planche, il ne pouvail pas decemment lui décocher cette fléche dans le'dos, car évidemment la mouche bowine c'était lui. De tous les « moucherons » du journalisme 'qui étaient partis en guerre contre la pitce de Chatlerton, aucua n'y avait tis plus d'acharnement que Gustave Planche. Son article avait méme fait seandale, venant aprés Is note plutét sympathique que Buloz avail publi¢e sur Je drame de Vigny dans le numéro précédent de la Kevae des Deux Mondes, Je ne crois pas, d'ailleurs, que Buloz eit consenti a publier ces vers. Pria-t-il George Sand de les briler ? Je ne saurais le dire. Ge qu'il y ade sir c'est qu'elle se garda bien de les jeter au

feu, Aussi bien, avait-elle le droit de les conserver, puisque le manuscrit était de sa main,

je vole & vos pieds, c'est-d-dire je prends un fiacre et vais vous chercher.

Mille compliments, excuses et amiti¢s.

A LA MEME

Février 4836.

Pichrocholine, avez-vous bien dormi? Le souper at-il bien passé? — Ah! que vous étiez charmante sous le masque! Sous le masque vous étes divine; vous étes une hostie qu'il faut manger, et 'on vous mangera.

A SA MARRAINE

' fer avril 4836.

Belle madame, style Musset, je suis enfermé de nouveau et coiffé d'un bonnet de nuit tant soit peu moins gai que vos camélias, je devais diner ce soir avec Jocelyn (1) chez la princesse Uranie (a), et je m'en suis excusé, n'en ayant pas le courage. Je vous avouerai que je commence a étre parfaitement dégodté de voir que des veilles forcées, que ma téte et ma poitrine me refusent, ne peuvent me tirer d'un passé qui m'écrase matériellement et moralement : ainsi soit-il.

(1) Jocelyn parut au mois de février 1836, (3) Surnom de la princesse Belgiojoso.

Le jouroul'on est sir de n'étre jamais forcat libéré, on a peut-étre le droit de se faire forgat évadé! Mais comme dit joyeuse-

ment Henri Monnier, on hésite a cause des parents!

Admirable plaisanterie, pleine de sel et de bon goat!

Adieu, madame ; vous voyez que je ne sauraisjouer aux échecs pour le moment.

Serez-vous assez bonne pour faire exception, en faveur de cette lettre de mauvaise humeur, a votre habitude de laisser trainer?

Je vous souhaite une douce migraine et un soleil de printemps pour vous accueillir au réveil.

Compliments respectueux.

Jeudi soir.

A LA MEME

Mai 1836 (1).

Vous avez eu grand tort, madame, de n'être pas venue ce soir au Théatre-Frangais. Rosine n'a pas été espiégle, mais elle a été spirituelle et assez coquette, fort coquette méme. Il y a eu une sortie charmante. Voici comment : elle vient de lire le billet de Lindor; Vacte finit; elle est seule en scéne. Le billet lu, et le dernier mot dit, l'actrice n'a plus qu'd s'en aller; elle s'en va donc. L'orchestre se met &jouer une valse. Or au lieu de sortir comme on sort, c'est-d-dire de lais-

(1) Cette lettre, qui n'est pas datée, est certainement de 1836, puisqa'il

ser le thédtre vide. pour l'entr'acte, voici ce qu'a fait Rosine ce soir :

Elle s'en est allée 4 pas lents, tenant a la main le billet de Lindor, le relisant, tournant sur la scéne, seule,sans mot dire: cela a duré prés de cing minutes. Le parterre n'a pas bougé; il a suivi des yeux la demoiselle, qui n'en a pas été plus vite, tournant et relisant toujours, en dépit de l'entr'acte et de l'orchestre. Enfin elle est sortie et on a applaudi. Que dites-vous de cela?Comme c'est hardi, calculé, affecté et parfaitement vrai! et comme c'est féminin!

— Mais, direz-vous, c'est une tradition; cela se fait peut-étre tous les jours.

— Non, madame; j'ai vu, Dieu aidant, une centaine de fois le Barbier de Séville, et je n'ai jamais vu cette sortie. .

— Eh bien, direz-vous encore, c'est une idée de Mlle Mars.

Eh ! que m'importe? c'est charmant. Et songez que d'oser le faire, d'oser tenir ainsi le spectateur en haleine, au moment ot l'entr'acte commence, d'oser rester quand tout le monde va se lever, quand on n'a plus rien a dire, quand les garcons de café brdlent de crier leur limonade, ma foi, oser cela, le faire ct réussir, c'est quelque chose.

y est question de M'!* Plessy, qui joua pour la premiére fois Je rdle de Rosine 4 la Comédie-Frangaise, le 20 mai de cette méme année. (Note de Paul de Musset.) M. Clouard prétend qu'en publiant cette lettre dans les Gavres posthumes de son frére, Paul de Musset en aurait retranché 10 lignes et uo dessin représentant M!% Plessy dans /e Barbier dé Seville. Je n'ai pu verifier cette as-

sertion, M™* Jaubert s’¢tant dessaisie de Voriginal de cette lettre en fayeur d'un admirateur du potte.

A FRANZ LISZT

20 juin 1836.

Votre leitre, mon ami, m’a fait double plaisir, d’a- -

bord littérairement parlant, et ensuite et surtout parce que votre bon souvenir me fait espérer que cette courte

poignée de main que nous nous sommes donnée en

passant ne sera pas la derniére.

Le livre dont vous me parlez (1) n’est qu’a moiti¢ une fiction et assurément, comme vous dites, il pourrait et devrait étre plus long. Je ne crois pas pourtant donner jamais de fréres 4 ces 2 volumes, par la méme

raison que je ne les corrigerai pas, comme j’en avais ;

d’abord eu la tentation. Ces sortes d’ouvrages, intéressants ou non, sont en dehors de l’art,il me semble; pas assez vrais pour des mémoires 4 beaucoup prés et

pas assez-faux pourdes romans; le lecteur doit cher- , cher en vain Pattrait d’une réalité qui lui échappe a |

chaque instant, tandis que le pauvre auteur, tout nu derriére un manteau troué en mille endroits, sent la

critique au vif et -recoit les estocades précisément 1a: |

ou il se découvre.

Aborder, d'ailleurs, le monde tel qu'il est, dire des choses, est impossible. Je n'ai jamais pu lire les Con-

fessions de Rousseau sans dégodt. Pour des mémoires, _

(1) La Confession d'an enfant du siécle, qui parut le 5 février 1836 en a vol. in-8, chez Bonnaire, imprimeur de la Revaedes Deux Mondes.

cest différent; la mort absout et les hommes n'y sont plus, mais en revanche, le mensonge a beau jeu. Que la partie que yous me proposez, d'aller vous voir un instant 4 Genéve, aurait de charmes pour moi, mon ami, et que je me sens triste et parisien, en pensant que probablement, ce ne sera pour moi qu'un deces réves heureux que jene fais jamais qu'a demi! Si vous me demandiez ce qui meretient, je ne saurais que vous répondre, et tant de raisons m'atlireraient au contraire !

Je me demande si mon cceur est trop jeune ou si ma téte est trop vieille. Je mesauve du boulevard Italien et je vais pousser des ouf! & Montmorency (1) : demi-verdure, demi-nature, demi-plaisir, demi-ennui, et tout 4 l'avenant, de fractions en fractions, jusqu'd la dose infinitésimale, voila tout —époi— autre chose qui est la méme chose, un quart d'heure 1a et autant ici — beaucoup defumée de cigarettes — beaucoup de grandes et d'éternelles, d'irrévocables déterminations d'un jour — un tant soit peu de vrai et de bon, par moment volé au hasard — voila ce qui m'empéche de partir. Si j'y vais, ce sera avant le 15 juillet, sinon moquez-vous de moiet rions ensemble. Mais a Paris, a Naples ou 4

Genéve, tendez-moi toujours la main, mon cher Franz, et gardez-moi un peu d'affection vraie, la seule sauvegarde dans les sentiers perdus.

A vous de ceeur.

(1) ABary ou a Margency, chez son ami Tattet.

AU MEME

Novembre (4836).

Je voulais vous aller yoir aujourd'hui, mon cher Liszt, et je n'ai pas pu. J'avais chargé Vautre jour a Vopéra votre petit archidiacre d'une commission pour yous, et je ne sais s'il s'en sera souvenu. Je voudrais que vous fussiez assez aimable pour me prévenir quand vous compterez voir Belgiojoso. Le récitqu'il m'a fait de votre matinée chez lui m'a donné bien des regrets de ne pas m'y étre trouvé. Mais je ne manque que les bonnes choses. Si doncvous aviez le dessein de revoir bientét i nostro principe, ' souvenez-vous en méme temps d'un autre ami, je vous prie.

Vous trouverez peut-étre dans la prochaine revue une lettre de Cotonet sur les. humanitaires. J'espére que vous en rirez, vous et vos amis, et que nous ne nous brouillerons pas pour les boutades d'un provincial. Tout Frangais que je suis, je ne voudrais pas vous perdre pour un bon mot, et si cette lettre vous fache, je me charge de r¢pondre, en signant, au mauvais plaisant anonyme.

A vous de cceur.

LXXXItI A LA PRINCESSE BELGIOJOSO

Lundi, février 1837.

Je ne crois pas, Princesse, toute fausse modestie 4 part, que des vers de moi puissent avoir un prix quelconque dans une vente. Mais du moment que cela peut vous faire plaisir, je vous remercie de me les demander, et vous en ferez ce que vous voudrez.,

Vous me parlez des moyens de déguiser les personnages. Ily en aun bien simple, c'est de changer les sexes. S'il s'agit, je suppose, d'une femme qui a un mari qui l'ennuie et un cousin qui I'adore, ce sera un mari que sa femme excéde et que sa cousine idolatre. Cela vous paraiise peut-étre bizarre, mais songez que le ridicule n'a pas de sexe, sinon dans quelques nuances qu'on sacrifie ou qu 'on retourne. Je l'ai essayé deja et plus aisément que je ne croyais. Avezyous assez confiance en moi pour me montrer le concours tel quel, sauf a jeter arrangement au feu, s'il vous déplait? Les détails comiques, s'ils sont secrets, ne sont comnus que de leurs pére et mére, c'est-a-dire

des personnages mémes, ct on ne sait pas par coeur ce qu'on a dit ou fait dans une circonstance donnée, surtout dans des moments de passion. Vous m'avez park tout haut samedi d'une comédie, dites-moi tout haut samedi prochain qu'il n'est plus question de cela, et donnez-moi tout bas le sujet dont nous ferons une nouvelle.

Compliments respectueux.

A SA MARRAINE 27 février 1837.

Madame,

Voici le fait. La princesse (1) m'écrit qu'elle ne peut me batir un sujet avec Phistoire dont je vous ai parlé, et, dit-elle, voici

pourquoi : « Le fond de histoire nest ni extraordinaire ni gai. Les détails sont, en revanche, du meilleur comique; mais comment donner les détails sans démasquer les personnages ? ?— TI faut y renoncer, conclut-elle, @ moins gue Me Jaubert ne trouve un moyen. »

Vous étes déja,madame, conseillére par droit de conquéte (2), soyez-le encore, je vous en prie, par amour des be/les-lettres. Pour ma part, je ne vois qu'un moyen, et je l'ai proposé: c'est de garder les faits, autant que possible, les caractéres idem, et de changer les hommes en femmes, et réciproquement. Qu'en pensez-vous ? Je l'ai déja fait, et m'en suis bien

(1) La princesse Belgiojoso.

(a) M. Jaubert était conseiller A la Cour d'appel de Paris.

trouvé. Les vrais ridicules comme les vrais sentiments — ont peu ou point de sexe. Mais vous trouverez mieux, si yous voulez ; et si, grace 4 vous, l'affaire peut s'arranger, vous rendrez un yvéritable service a votre trés taussant et enchifrené serviteur.

Jeudi, 28 juin 1837.

Madame,

Comme votre départ m'avait un peu vexé, je ne suis pas faché que mon silence vous ait un peu inquiétée, mais quand donc me connaitrez-vous? ce jour-la, vous laisserez de cété a tout jamais vos modesties ; et en méme temps vous excuserez mes fautes. Souvenezvous donc, je yous en prie, d'une chose que vous me disiez un jour en revenant d'Augerville (1). « Il peut y avoir paresse

ou négligence, mais jamais froideur ni oubli. » Voila, madame, mon éternelle excuse, et mon éternelle raison. Trouvez-y, si vous voulez, un reproche a me faire, mais comment y verriez-vous un motif de méfiance !

Sans doute, et cent mille fois sans doute, mille détails pourraient venir ct étre appréciés, et sans doute ils ne sauraient, sous aucun prétexte, venir hors de propos. Essayez donc; la modestie est un vilain dé-

(1) Augerville, propriété de Berryer, sise non loin de Fontainebleau, ou Musset allait souvent passer ses vacances. Lire a ce sujet les Souvenirs de M™ Jaubert, et le chapitre de « la Marraine »,au tome II de notre ouvrage sur Alfred de Mussel.

faut qui ne devrait jamais étre celui des gens d'esprit. Je vais yous prouy er tout de suile que ce n'est pas toujours le mien, car, lorsque j jai appris votre depart, ma premiére idée fut de me dire « que je voudrais bien étre en tiers au fond de la voiture, entre la bouche de VAltesse (1) et V'oreille de M. le conseiller », et ma seconde idée fut immédiatement « que M. le conseiller pourrait bien, malgré Ja distance, me mettre en tiers avec ses causeries, et m'envoyer quelques petils cancans par écrit ».Et j'entendais rouler le carrosse au clair de la lune, je voyais la petite sur Valentine (2) endormie sur la banquette de devant ; les deux voyageuses étendues Pune a cété de l'autre dans le fond, jasant & voix basse, riant, révant, et je me disais: il m'en reviendra quelque chose. Vous voyez que, pendant que vous doutiez de moi, j'osais compter sur vous. Imitez-moi donc en cela, et quand vous aurez envie de prendre la plume a mon intention, je vous adjure de le faire avec une entiére confiance. . Ceci dit, merci 4 votre amusante lettre, qui m'a fail passer une demi-hcure charmante. Merci en-

core d'autre chose, c'est d'avoir sauté a pieds joints par-dessus Vaxiome invariable : « Une femme n'écrit pas la premiére. » Ceci est, de votre part, madame, un vrai trail de bravoure, un vrai acte de steeple-chase. J'y reconnais Veffet du voyage, et savez-vous, 4 ce propos, qu'on est encore étonné, a Paris, de votre brusque départure. Quitter son monde sans dire gare, parents, amis, etc, etc., c'est un peu violent. Mon intention

(1) La princesse Belgiojoso.

(2) Sosur de la princesse Belgiojoso.

avait d'abord été de vous adresser la-dessus un speech

ainsi concu, A peu prés : .

« Voyez, madame, comme vous étes : Vous partez de Paris le jeudi, et ma tnére le samedi. Si vous ¢liez partie le samedi, ma mére seralt sans doute partie le dimanche ; voil4 comme sont ies femines.:. et voild ce qui fait que notre fille est muette. »

« Et avant de partir, dites-vous, vous demandiez s'il i'y avait pas de lettres pour vous. C'est que ma mére partait le samedi, voila pourquoi il n'y avait pas de lettres, et pourquoi-il y en aurait eti le dimanchi ; mais la-dessus vous partez le Jeudi !

« Et je suis sOr que non seulement vous avez été ravie de partir ce jeudi, mais qu'a l'heure qu'il est vous étes enchantée d'étre partie.

, «Vous vous figurez que.vous allez voir couronner la reine d'Angleterre. Eh, mon Dieu, non! vous ne verrez rien; je suis bien aise de vous dire vos vérités, :

« Ayez la bonté de répéter ala princesse que, si elle se meta son 4ge sur le pied des enlévements, on en jasera infailliblement.Mais je suppose et j'aime a croire qWe vous vous marierez incognito chez le forgeron afin de légitimer votre escapade.

« Et qu'aurait-elle 4 dire, la princesse, si, pendant quelle vous eftléve, vous, en tobe de chambre et en pantoufles, on prenait un bidet de poste, et si on arrivait au gdlop V'enlever, elle, au milieu des bains de mer, en camisole de flanelle ? Elle aurait ce qu'elle mérite. Voyez ot méne une imprudence.

« Mais on vous pardonnera a toutes deux, mesdames, a une seule condition, c'est que yous paraftrez au

couronnementavec deux queues plus longues que celle de la reine. Mais n'y manquez pas ! »

Tel était, madame, le speech éloquent que j'avais dessein de vous faire pour vous éclairer sur votre coup de téte. Il edt été bien plus sévére encore si votre lettre ne m'avait désarmé. Adieu, madame, et écrivez surtout. Nous avons iciune pluie battante, vous avez la-bas pis encore, ainsi vous devez avoir le temps d'écrire.

Présentez mes civilités 4 votre belle compagne de voyage. Je désirerais en outre savoir trois choses :

Si vous avez eu le mal de mer;

Si miss Talbot (l'actrice) est jolie;

Et quand vous compter revenir.

M'e Plessis est toujours grande et mince, et fort bien portante.

Elle aime toujours, ce qui parait, 1a galette chaude.

Si nous étions voisins, je ne sais pas trop si j'ose* rais vous marcher sur le pied.

Il est plus que probable que je pousserais tout doucement le pied de ma marraine, afin que ma marraine elle-méme edt l'idée de me marcher sur Ie pied. Je serais alors en droit de lui adresser la question :

« M'aimez-vous, madame? » Et que répondrait-elle a cela (1)?

(1) « Un souvenir, dit Mme Jaubert, amenait cette plaisanterie M, Michaud, de la Quotidienne, auteur des Croisades, racontait que, pendant un grand dfner, sa voisine loi ayant marché maladroitement sur le pied, il lui avait adressé cette question en fagon d'avertissement: « Madame, m'aimez-vous? » et sur une réponse négative pleine de surprise, il avait ajouté.: « Alors, madame, veuillez poser votre pied a terre. » Or, M. Michaud était alors 4géet cacochyme , le physique, cette fois, ajoutait encore au sel qu'il mettait dans ses moindres propos. » (Souvenirs de M™* Jaubert, p. 168.

D'ALFRED DE MUSSET 14t

A SA MARRAINE

Mardi, 47 octobre 1837 (1).

Le bruit court que M™ Jaubert revient 4 Paris au mois de novembre, Jespére quielle me dira peut-étre a son retour porn Je ne lui ai pas écrit pendant son absence. Si j'en cherchais la raison moi-méme, je me tromperais certainement, et M™ la conseillére, malgré son esprit, s'y tromperait peut-étre aussi.

Elle me dira que je suis paresseux, distrait, amoureux et perdeur de temps, c'est-a-dire badaud et parisien, et c'est vrai, mais ce ne sont pas la des raisons valables, car, avec cela, madame sait micux que personne dombien j joublierai d'hommes et de choses avant que l'oubli puisse parvenir 4 elle dans mon ceeur.

Je cherche donc en vain le motif de ce silence, et je me vois obligé de dire, avec M. Royer-Collard: « Un fait ne prouve rien. »

Non, madame, pour ma part du moins, mon silence ne prouve pas qu'il soit poussé le plus petit brin d'herbe sur le chemin de notre amiti¢, mais de votre cété en est-il ainsi? C'est une question que je n'ose pas me faire de peur d'avoir tort, car j'ai tort, cela est certain, c'était 4 moide merappeler a vous, et une jolie femme, par cela seul qu'elle est femme, n'écrit pas plus la premiére, méme a un ami, qu'elle n'invite des danseurs au bal. Dites-moi si j'ai perdu et ce que j'ai perdu. J'ai peur que ce soit d'abord un ee de confiance ; ai-je encore des as dans mon jeu ?

(t) M. Clouard a daté cette lettre & tort de 1840-1842.

Convenez que si celte vie est une partie de cartes, je triche quelquefois assez bien, mais que je joue bien mal !

Pour un diplomate en espérance, je n'ai guére de dispositions, et je n'en suis pas seulement, en fait de science du monde,a la carte de visite. « Un élégant qui n'est pas Ponda » me disait un jour M™* de Girardin. Elle aurait mieux dit: « Un élégant quia des redingotes décousues et un mondain qui ne va pas oa le monde ! »,

J'ai pourtant été voir, il y a deux ou trois jours, la trds belle marquise, votre niéce, que j'ai trouvée sur sa chaise longue, gaie

et belle comme une houri. Je ne sais comment elle sy prend pour rester si jolie; au milicu de ses peines, elle est comme une perle fine dans une coquille d'huttre ; elle ne bouge pas, mais on emporterait bien si on pouvait. Quant 4 Me de Vaufreland, je suis tellement honteux quand j'y pense que je wose en parler.

J'ai été A' Compiégne, j'ai fait une nouvelle, et quelques vers — c'est tout — et vous ?... et vous 22... et vous ??? |

J'ai eu de seconde main les histoires les plus. divertissantes sur le Romanesco, etc. J'ai pensé que, si Jcusse été moins sot, j'aurais pu avoir de vous sur ces sujets divers quelques-unes de ces adorables lettres que je garderai toute ma vie comme souverain reméde a tous les ennuis.

A propos d'ennui, j'ai découvert une chose. L'ennui m'ennuie, et je n'en veux plus entendre parler, ce qui fait que je me porte mieux.

Adieu, madame. Etes-vous grandie ?

A SA MARRAINB

- Voulez-vous, Prac étre assez bonne pour me renvoyer les romances de M. Cervini? Je voulais aller,ce matin, voir M. Jaubert; mais j'ai un acted'une comédie a Vimprimerie (1), un acte qui court et un autre qui se fait, le tout Pour demain ; jamaisje n'aurai fini. Je suis sur le gril; je me voue a tous les saints et & toutes Tes saintes,et 4 vous! madame, en particulier.

Veuillez prier pour ma délivrance, Compliments de la part de ma mére.

A FELIX BONNAIRE

Mon cher ami, voila mes épreuves; je ne me dépéchais pas de les corriger, parce que je ne suppose pas que yous puissiez vous en servir maintenant, ayant une nouvelle en train dans votre Revue. Je serais bien aise d'avoir une seconde épreuve ; je ne vousla garderais qu'un moment pour vérifier mes corrections. Les vers qui se trouvent dans la Nouvelle (2) sont notamment estropiés.

A vous.

(1) Le Caprice, sans doute.

(2) Il s'agit probablement d'Emmeline qui parut dans la Revae des

ASA MARRAINE

27 octobre 1837 (4).

Madame,

Vous avez trouvé le vrai nom du sentiment qui nous unit, en l'appelant un sentiment sans nom. Ce n'est pas une antithése que je fais, votre expression est vraie et pleine de charme. Elle m'en rappelle une assez bouffonne (vous savez que nous avons encore cela de commun de méler Je bouffon aux choses les plus sérieuses), c'étail, je crois,un de mes amis qui disait 4 une femme : « Nous sommes sur le chemin vicinal del'amour et l'amitié. » Que dites-vous de la comparaison ?

— J'ai grand intérét, dit M. le conseiller de la Verdrillette (2), 8 ce que vous ne deveaiez pas trop mauvais sujet.

— Mais sérieuscment, ajouta-t-il.

— Mais sérieusement, dis-je 4 mon tour, est-ce que Je le deviens puisque je vous dis que je me retiens a deux mains? Est-ce que c'est étre mauvais sujet que de trouver blanche une rangée de perles, et d'avoir enyie d'y mettre le hout du doigt? « Je l'aime vraiment », dites-vous! Eh bien, la belle raison! si on aime ce que vous aimez, madame, c'est preuve de bon

Deux Mondes du 1° aodt 1837 et ou se trouvent les stances a Ninon: « Sije vous le disais pourtant que je vous aime! » (1) M. Clouard a daté cette lettre a tort de 1840. (2) Un des surnoms de M™* Jaubert.

gout d'abord, c'est preuve ensuite que, méme auprés Y une autre, ona besoin d'un peu de vous.

Malheureusement M. le conseiller sait trés bien que, toutes blanches qu'elles soient, les perles en question sont beaucoup trop vertes pour son trés humble serviteur. i

— Vous ne m'avez pas demandé comment j'ai passé Pété. — Non, et pourquoi? — Parce que. — Je ne vous en remercie pas moins de votre récit, c'est-a-dire que je vous en remercie davantage. « La trompctte dans la prestance » est excellent. Mais pourquoi ces injures aux hommes?

Notre puissance, dites-vous, ne se voit que par votre im puissance.

— Laissez donc! nous ne sonnons, plus haut que vous, ni la charge, ni la victoire. — Régle générale, les femmes sont plus fats, sont plus indiscrétes que les hommes, fats avant, indiscrétes aprés.

Si ce que je vous dis 14 vous ébouriffe, soyez sire, madame, que je ne le dis qu'a vous. — Me voila porté et arrivé aux accusations de fatuité et d'impertinence. Causons-en un petit.

Je ne vous dirai pas platement. que je vous remercie de me répéter le mal qu'on a dit sur mon compte. Mais je vous dirai que j'aime par-dessus tout votre mani¢re douce, bienveillante, et pourtant sincére, d'adresser un reproche qui condamne sans blesser. Vous possédez la, mon amie, la plus précieuse des sciences ; elle vous est naturelle, et tant que vous saurez vous en servir, ne yous étonnez pas qu'on yous aime.

Parlons raison.

to

146 CORRESPON DANCE

Tout le monde est d'accord du désagrément de mon abord dans un salon. Non seulement j'en suis ('accord avec tout le monde, mais ce désagrément west plus désagréable qu'a personne. D'od vient-il 7 de deux causes premieres : orgueil, timidité. Voila les aimables principes sur lesquels j'ai 4 me prononcer ici-bas: On ne change pas sa nature, il faut donc composer avec elle. J'y tache depuis quelque temps, vous me rendez cette justice.

il faut ajouter aces deux causes premiéres un effet ililficile vaincre. Il y ade certains jours ob je me Jéve (le mot a beau étre ridicule, il est vrai) dans un état nerveux. J'ai beau aller, vouloir, essayer... une comparaison vous expliquera ces choses.

Vous vous souvenez d'un soir ot une belle malade, irés bien portante ct 4 demi pdmée, attendait de moi (quelques secours in-

dispensables & sa santé dans une voiture fort douce, mais trés froide, vu la température dit moment; vous vous souvenez que j'ai compris, senti, et méme raisonné la nécessité urgente od je me trouvais de passer le pont des Arts, et vous vous souvenez que je n'ai purien trouver dans ma poche, dans celle poche de cété, qui fut le sujet d'une de vos plus charmantes plaisanteries.

Eh bien, madame, je suis souvent au moral, en fait de politesses, de saluts et de poignées de main, exactement dans l'état od j'étais ce soir-la au physique. C'est la méme bonne volonté, la méme nécessité, la méme impossibilité.

Vest assez leste, n'est-il pas vrai ? Que faire?

Prendre sur soi... trés juste. Que prendre quand %n n'a rien?

Vous me parlez de gens qui m'exprimeraient parfois volontiers le plaisir que j'ai pu leur faire. Je vous donne ma parole que, sur dix compliments, il y en a neuf qui me sont insupportables; je ne dis pas qu'ils me blessent ni que je les crois faux, ils me donnent envie de me sauver. Analysez cela si vous pouvez.

Sachez du moins, et croyez, je vous prie, que je me déteste dans ces moments-la. Ce n'est pas moi; ce n'est pas ma nature. Enfant, j'étais tout le contraire. Je récitais des fables au milieu du salon, aprés quoi jembrassais tout le monde.

Plat 4 Dieu que je fusse encore ainsi !

Il y a dans votre lettre un mot bien vrai, bien juste, et il est triste : « Vous éloignez des hommes d'esprit et de coeur qui se sentiraient poussd¢s vers vous... » Qui, c'est vrai; et croyez-vous que je ne le sens pas? que je ne le regrette pas quelquefois ?

Mais pourquoi alors ? Je ne voudrais pas creuser cette idée. Les hommes me sont indifférents; je ne veux pas me demander si je Ies hais, de peur que ce ne soit 14 le fond. Quoi qu'il en soit, ils ne me font point souffrir en aucune fagon, et il est assez juste que, par conséquent, ils ne me donnent pas de jouissances.

La, mon amie, et sur ce point seul est le cété sérieux de la question. Pour le chapitre de l'abord, des saluts et poignées de main, plus j'irai, et, j'espére, plus je me formerai, c'est affaire de pure politesse, de pur devoir. Je prendrai sur mot le plus possible, et je vous en devrai la meilleure part.

Poor ce quiregarde les sympathies, méme passagéres et légérement exprimées d'homme a homme, c'est

autre chose. Permettez 4 ma' vieille expérience 'de ne pas décider hardiment une telle question. Votre lettre m'a fait réfléchir longtemps, en conscience, la-dessus ; vous ne vouliez me précher que la politesse, vous m'avez fait penser 4 Pamitié. Je me suis regardéd, et je me suis demandeé si, sous cet extérieur raide, grognon, et impertinent, peu sympathique, quoi qu'en dise la belle petite Milanaise, si la-~dessous, dis-je, il n'y avait pas primitivement quelque chose de passionné et d'exalté d la maniére de Rousseau. C'est possible; jai tenté une seule fois de me livrer a l'amitié, c'est un sentiment étrange, inoui pour moi, une excitation peut-€tre plus forte que le désir dans amour, car ce transport ne se satisfait pas.

D'aprés ce que j'en sais, ce doit étre un sentiment terrible, trés dangereux, trés doux, qui doit faire le bonheur ou le malheur de toute la vie, et je comprends que TKousseau soit devenu 4 moitié fou des secousses ue cette passion lui a données.

Or, bien décidément, je n'en veux pas : c'est assez de Vamour, c'est assez de vous, mesdames, et puis je n'ai pas le temps.

Voila bien du sérieux pour une légére remontrance ; mais auprés de vous mon ceeur se dilate, comme il se resserre auprés des autres. Pardonnez-moi donc cette dissertation, et si vous y pensez un peu, vous me comprendrez mieux, je ne suis pas tendre, mais je suis excess tf.

Voila mon défaut dont jenrage.

Soyez sire que beaucoup de forme use toujours beaucoup de fond. Je ne dis pas cela pour me Justifier.

Votre lettre était une vraie causerie, disiez-vous,

vous voyez que la mienne n'est pas autre chose. Je vous envoie cette main de papier (plus remplie que la votre), j'ai mieux fait que de passer la soirée avec vous, jy ai passé une heure dans mon lit, yous ne vous en douticz guére, n'est-ce pas, madame?

A bientdt donc, et il est bien convenu, Jespére, que la dissertation sur l'amitié n'a rien de commun avec le sentiment sans nom.

A ALFRED TATTET

Paris, 17 aodt 1838.

... Soyez sir que, si je disposais de moi, 4 ma guise, je passerais la moitié de ma vie auprés de vous, — mais vous savez ce que dit le proverbe : « A une chose pense le mulet, a une autre celui qui le selle. » Je ne sais doncsi je pourrai aller vous voir et, si je n'y vais pas, j'en serai plus faché que vous.

Et vous aussi, vous me faites des compliments! Tu quoque, Brute! Mais je les recois de bon cceur, venant de vous. Ne m'appelez jamais illustre, vous me feriez regretter de ne pas l'étre. Quand yous voudrez me faire un compliment, appelez-moi votre ami...

Ondit que, sur le chemin de l'amitié, il ne faut pas laisser pousser l'herbe. Cela peut étre vrai pour ceux qui la broutent,mais non pour ceux qui la fauchent...

Entre tous les pays que j'ai visités, la Champagne partout m'a ravi, ou du moins la moitié de la Champagne. Je ne sais pas qui l'a nommée poutlleuse, mais c'était un grand géographe.

La langue n'a pas d'autres mots lorsqu'on regarde avec délices ces belles plaines de sable et de craie, cette végétation duxuriante d'échalas, ces oriflammes de toiles de blanchisseuse et ces habitations charmantes qui saluent le passant en attendant qu'elles tombent, ces clochers pleins d'urbanité qui semblent toujours préts a dter leurs toits pour vous faire accucil. Napoléonest inexcusable d'avoir piétiné sur ce beau pays avec ses escadrons crottés. Ce devrait étre le théAtre choisi par un romancier d'outremer pour une pastorale a la créme.

Deux amants persécutés, par exemple, se donnent un rendez-vous clandestin au milieu de cette contrée pittoresque. Ou trouver un endroit propice, pour se dérober aux yeux des jaloux? Point d'arbres. Pas un -huisson a six lieues 4 la ronde. Les toiles de blanchisseuses sont 4 jour. Que faire? Ils se couchent a plat ventre dans un sillon parfaitement chauve, et se ricitent ainsi un chapitre de Balzac. Voila, je crois, ma situation.

--. SI peu que je voie, je vois du nouveau. Ce ne son! pas‘du moins les mémes bottiers, les mémes tailleurs. Cesont d’autres Buloz, des protes qui ne m’imprimen! pas, des créanciers 4 qui je ne dois pas. Ce spectacle: innocent me rafraichit beaucoup. Mon argent se réjouit de m’appartenir. Du reste, je suis d’une sagesse exemplaire. Pour la dixitme fois, j’ai renoncé a tout ce qui m’a nui, au vir, café, etc., etc. Il se trouve des gens qui doutent de moi pour l’avenir, je ne dis rien la-dessus, carrien n’estplus béte que promettre...

AU DUC D’ORLEANS

Octobre 1838.

Monseigncur, les journaux annoncentqueM. Vatout, bibliothécaire de Sa Majesté, estchargé de la réorganisation des bibliothéques de Ja maison du Roi. J’ose recourir A Ja bonté de Votre Altesse et la supplier de me recommander a M. Vatout. J’espére, en cette occasion, que Votre Altesse Royale me pardonnera de ’importuner et qu’elle ne voudra voir, dans les demandes que je lui adresse, qu’un désir de cultiver, grace aux bontés de Votre Altesse, des godts qui ont dirigé toutes mes études et auxquels ma position ne ine permet pas de me livrer enti¢rement.

AU COMTE DE MONTALIVET

Paris, 23 octobre 1838.

Monsieur le Comte,

Permettez-moi de vous témoigner la vive reconnaissance dont me remplit la lettre pleine de grace et de bonté par Jaquelle vous vouléz bien me prévenir de la décision que vous vencz de prendre 4 mon égard. Je = me puis répondre a la faveur dont vous m'honorez

r. qu'en vous suppliant de croire que je m'estimerai see sly heureux simes services peuvent é¢tre de quelqu'utilité.

D'ALFRED DE MUSSET uo

Veuillez aussi étre persuadé, monsicur le Comte, que si mon travail et mes efforts peuvent jamais me ' conduire 4 quelque succés, je n'oublierai en aucune circonstance que c'est a vous que je le devrai.

Je suis, avec le plus profond respect, monsieur le . Comte, votre trés humble et trés dévoué serviteur.

A EDOUARD BLANC

4 novembre 1838.

Monsieur le Secrétaire général, |

Lorsque vous m/'avez fait 'honneur de me recevoir, vous avez eu la bonté de me dire que je recevrais de votre part quelques indications relatives a la bibliothéque du ministére. C'est a partir du 1° novembre que mes fonctions devaient commencer.La crainte que vos nombreuses occupations ne me fassent oublier, et

Pignorance ov je suis du lieu méme ou je dois me présenter me font prendre la liberté de vous rappe~ ler la promesse que vous avez bien voulu me faire.

J'ai 'honneur d'étre, monsieur, avec la plus haute considération, '

Votre trés humble et trés dévoué serviteur.

A JULES JANIN

Samedi, 8 décembre 1838.

Monsieur, Je vous ai cherché hier soir au Théatre-Frangais et

4 l'Opéra, espérant vous y rencontrer, au foyer, afin de vous dire en public ce que je pense de votre article — de lundi dernier. Ne vous ayant pas trouvé, je suis obligé de vous écrire.

Il est recu, je le sais, que, du moment qu'on écrit, on appartient a la critique ; je n'ignore pas non plus le ridicule qui s'attache 4 la vanité blessée. Mais si vous avez, comme journaliste, Je droit de me juger, j'ai celui de vous dire, de vous 4 moi, ma fagon de penser. J'avais écrit, dans la Revue des Deux Mondes, poliment et sincérement mon opinion sur M'* Rachel. Je ne vous désignais point. Vous m'avez fait une réponse qui n'a ni mesure ni convenance. Votre article est grossier. Littérairement, vous étes un enfant a qui il faudrait mettre un bourrelet et, personnellement, vous étes un drole 4 qui on devrait interdire Pentrée du Thédtre-Frangais.

Voila, monsicur, ce que je vous aurais dit hier, si je vous avais rencontré et ce qué je vous répéterai la premiére fois que je vous-verrai. Vengez-vous de cette lettre, si vous voulez, par quelques nouvelles injures, je m'y attends et je ne m'en soucie pas le moins du monde,

A SA MARRAINE

Samedi, 15 décembre 1838.

Madame,

Mon arrangement de loge a manqué ce soir. Il n'ya rien de tel que de compter sur les autres. Au lieu d'¢-

tre au concert (1), me voild en face de ma cheminée. Donnez-moi, je yous en prie, des nouvelles, afin que jen puisse en parler sans mentir. Je suis trés réellement faché de n'y pas étre, pour deux raisons. La premitre c'est que, tant bien que mal, vers ou prose, j'en aurais dit quelque chose. On l'aurait lu comme un ricochet de mon article sur Rachel. Ii m'aurait beaucoup plu de parleren méme temps de toutes les deux : Pune sachant cing ou six langues, s'accompagnant elle-méme avec cette aisance admirable, cette grande maniére, ce génie facile, etc.; — l'autre, toute d'instinct, ignorance, vraie princesse bohémienne, — une pincée de cendre ov il y aune étincelle sacrée, etc. — Entre elles deux une parenté évidente, le méme point de départ et deux routes si diverses, le méme but et deux résultats si différents! Tout cela edt été curieux a sentir, & exprimer de mon mieux. La loge a manqué et je n'avais pas pris de stalle, comptant a moitié sur cette loge. A moitié !!! Voila bienle motle plus béte! et pourtant la grande raison de bien des choses. Compliments littéraires.

A LA MEME

Lundi, 17 décembre 1838.

Vous vous trompez, ma chére marraine, en croyant

quec'étaitsur vous que je comptais. Jen'avais vu, non a : :

plus que vous, dans la proposition du conseiller qu'une

(1)Le premier concert public de M"* Garcia.

bonne volonté sans résultat possible. C'était mon ami Tattet qui devaitretenir uneloge,et iln'en a pu trouver. J'avais présumé ce que vous me dites du concert, d'aprésle récit de mon frére. — J'en aime encore moins Bériot, que je n'aimais pas, d'avoir sacrifi¢ la jeune fille. Mais c'était 4 parier qu'ilen arriverait ainsi. Puisque mon idée de comparaison vous plait, tachez de réaliser votre bonne intention de me faire voir encore une fois Paulette (je tiens a l'appelerainsi et non Pauline). Vous comprenez que, pour que ces choses-la signifient quelque chose, il faut que ce soit senti 4 fond. Vous savez, d'ailleurs, que j'aurai toujours la bétise d'étre consciencieux la-dessus. — J'aime micux une page simple, mars honnéte, qu'un poéme en fausse monnaie dorée.

Pour la petite, comme on l'appelle au Théatre-Francais, je la connais passablement. Je voudrais croiser le fer avec Paulette pendant un quart d'heure, aprés quoi je révasserais 4 mon aise. — Trés réellement je crois qu'il y a, dans ce moment-ci, un coup de vent dans le monde artiste. La tradition classique était une adorable convention, le débordement romantique a été un déluge au milieu duquel il y avait de bons cétés. Nous voila aujourd'hui a

la vérité pure, et dégagée de tout. Je donnerais bien cent écus, comme dit Vernet, pour n'avoir que vingt ans, 4 'heure qu'il est et pouvoir m'envoler, dans cette bourrasque, en compagnie de Paulette et de Rachel, quitte 4 me perdre dans tes

- nues avec elles. Je suis bien vieux pour un tel voyage, etl'on m'a passablement bralé les ailes en tempset lieu. Mais n'importe : sije ne les suispas,je puis, du moins, les regarder partir, et'boire & leur santé le coup de

l'étrier. Nous trinqucrons ensemble, n'est-cc pas, ma chére marraine ?

Je finis ma nouvelle (1); c'est ce qui m'empéche d'aller vous voir. Mille remerciements comme toujours, et mille amitiés 4 toujours.

(1) Croisilles. ‘

A ALFRED TATTET S. d. (4839.)

J'apprends, mon cher Alfred, que vous avez manqué plusieurs fois 4 la parole que vous m'aviez donnée de garder le silence sur tout ce qui s'est passé en Italie. Cela m'a fait beaucoup de peine, d'abord pour vous, qui manquez a votre promesse, ct ensuite pour moi, qui ai cru, pendant plus de quatre ans, avoir un véri-

table ami.

XCVIIE

A SA MARRAINE (1

Lundi, nuit.

Ma chére Marraine, Je suis allé deux fois chez vous aujourd'-hui et n'ai

(1) M. Glouard a daté a tort cette lettre de 1840-1842.

trouvé que votre femme de chambre. Aprés cing parties d'échecs perdues, je m'étais couché de désespoir. La plus aimable et la plus imprévue des rages de dents (grace 4 Dieu et au vent qu'il fait) me réveille en sursaut a cing heures du matin. Je me relève et vous écris, d'abord pour cesser de sourire, et ensuite pour vous raconter ce que je vous aurais dit si j'avais pu vous rencontrer. Voici cette lamentable chose qui m'étouffera infailliblement.

Le ciel m'a inspiré 'heureuse idée de sortirce matin par un temps ane pas mettre un parapluie dehors. Je me suis d'abord et avant tout transporté chez vous ou je vous ai dit ce que j'ai trouvé. Sur quoi, je suis allé rue dela Michodiére, ou j'ai trouvé Desdemona(r) en robe de chambre. Je me hate de vous dire qu'elle a été tout aimable, que la chose s'est trés bien passée, en un mot tn tutti fiochi. Mais voici :

J'avais eu la fitvre, la nuit passée. Je ne vous dis pas cecil, madame, pour que vous le répétiez 4 ma mére. Ayant donc eu la fiévre, je m'étais revétu d'une certaine fourrure que vous connaissez peut-étre,et comme il faisait trés chaud chez Desdemona, j'avais naturellement encore plus chaud. Cela me faisait du bien, il n'y a rien adire, mais cela se voyait sans doute sur mon visage. Or, il y avait la un M, Osborn, lequelest, je crois, pianiste; mais certainement Anglais. Au milieu des compliments les plus complimentateurs du monde, quelques mots de ce devilish language ont été échangés entre Desdemona et l'insulaire. On supposait

que jen'y entendais rien, etje causais d'ailleurs avec la maman. Imaginez maintenant que je crois,

(1) Pauline Garcia.

mais archicrots, avoir saisi au vol deux mots atroces que je ne vous répéterai jamais, en maniére de plaisanterie sur la fourrure ct lachaleur, Je n'ai pas cu l'air de comprendre,et personne n'a pu me dire comme 4 Mithridate : « Seigneur, vous changez de visage. »

Mais, dites-moi un peu ! concevez-vous tout le revers de cette médaille ! Que j'aie bien ou mal compris, sentez-vous tout le sel de cette plaisanterie, que mon vieil ennemi le hasard m'a jouée !

Si je ne me suis pas trompé (et je ne crois pas m'étre trompé), sentez-vous le bien que m'ont fait ces deux mots sans bienséance ni pitié (pour ma fiévre) et presque grossiérement féroces ?

Si je me suis trompé, quel moyen de le savoir ? Aucun, et vous me connaissez, me voilé convaincu. Pour la peine qu'ila pu me faire, je n'y pensais plus ce soir aprés diner, mais jamais je ne me trouverai visd-vis de la demoiselle sans... Que le diable emporte les langues étrangéres ! |

Voila mon histoire. Ouf !

Je finis de plus en plus ma nouvelle, qui n'en finit pas ct qui m'ennuie. Il n'y a pas de mots, ni anglais ni frangais, qui puissent l'exprimer.

Compliments désappointés.

A LA MEME (1) Mardi (4839), Je vous avais écrit une lettre qui commengait ainsi:

(1) Lettre datée & tort de 1840-1842 par M, Clonard.

Madame,

« Je n'ai absolument rien A vous dire de neuf,mais « je vous écris parce qu'il ne peut pas étre que vous « m'ayez donné votre adresse et que je n'en aie pas « profité, » lorsque j'ai appris par le canal de ma famille que vous deviez revenir dimanche. J'ai donc vu qu'll était trop tard, car c'était un samedi. Cent et un remerciements d'abord pour votre bon envoi, je ne trouverai jamais le moyen de vous dire le plaisir que j'ai 4 voir arriver une lettre de vous, 4 Ja décacheter, a la lire, avec la certitude d'y toujours trouver un mot de vraie amitié, et une bonne nouvelle. Au milieu de ma sotte vie, quand je lis une lettre de vous, je dois avoir un peu I'air d'un homme empoisonné par la fumée de l'asphalte ou du tabac, quientrerait tout d'un coup dans un jardin, et qui recevrait dans Ie nez un coup de vent plein de l'odeur des roses.

Ainsi donc Fille (1) revient et vous aussi,on va donc pouvoir un peu vivre.

Je voudrais pouvoir répondre quelque chose 4 votre gentil mot sur les apparitions, mais les petites tapes de votre petite main sont si douces a recevoir que je vous avoue qu'elles ne corrigeront jamais guére personne. Quoi qu'il en soit, sachez que votre filleul travaille.

Qu'elle était jolie l'autre soir, courant dans son jardin avec mes pantoufles et un petit bonnet noir et rouge en laine tricotée

(2)! Je l'ai pourtant senti et c'est vrai. Je ne veux plus rien, je ne suis plus fou en amour.

Et vous???

(1) C'était la princesse Belgiojoso.

(2) Allusion a Rachel, qui l'avait invité 4 passer quelaues jours chez elle, A Montmorency.

Et si on ne lest plus, qu'est-ce que le reste? Déraisonner en conscience, voila la grande affaire de la vie. Quand on n'ose plus déraisonner, il faut se brdler la cervelle ou se marier.

Que pensez-vous des trois vers suivants :

Lorsque ma bien-aimée entr'ouvre sa paupiére, Sombre comme la nuit, pur comme la lumiére, Sur l'émail de ses yeux brille un diamant noir (4).

Je veux beaucoup savoir si vous aimez cela. Je lai éerit avec deux bonnes choses, un petit mot de vous et le souvenir de Paolita (2). Je vous préviens qu'on I'a trouvé hardi, mais est-il bien sdr quecesoitun défaut que la hardiesse ?

Question. Pourquoi les souvenirs de Paolita me reviennent-ils sans cesse en présence de X... ? Parlez donc du droit de présence !

Autre question. Si Paolita,en chantant le Saule, avait Vidée de se retourner un peu de coté (je suis au balcon) et de rendre votre trés montmorencique filleul amoureux fou, que significrait le proverbe des deux liévres? Ceci est une question philosophique et providentielle.

Troisiéme question. Ne pourrait-il pas se faire que je me ¢rouvasse entre deux selles... Fi donc !

Derniére question. Pourquoi l'odeur du patchouli me rend-elle mélancolique, et celle de iris joyeux ? cela est un rébus.

Je donne a votre pied gauche, madame, une poignée de main.

Ces trois vers sont dans l'idylle Rodolphe.

(1) Dans l'original ces vers sont suivis de cette parenthése : 'Je viens de laisser tomber ma plume et de faire un paté.) Le mot endommagé

est « comme ».

(2) Pauline Garcia.

A SA MARRAINE

Samedi, fin mars 4840.

Comment allez-vous, ma chére marraine, et que faites-vous? J'ai besoin d'avoir de vos nouvelles d'une maniére quelconque et de savoir ce que font ceux qui vivent. Je suis dans le moment le plus ennuyeux d'une maladie. J'ai le tort d'étre guéri, ce qui fait qu'on ne me traite plus en malade, et en méme temps, je ne suis pas encore de force 4 agir comme ceux qui se portent bien. Ma rcligieuse est partie, en sorte que je suis en téte a téte avec Ja vertu et le lait d'amande. Je ne m'ennuie pas, parce que je travaille ; mais j'ai un petit fonds de tristesse.

Sans compter cette bonne filled laquelle je m'étais habitué, vous m'avez vu tant et si bien gaté, tous et toutes, pendant ma maladie, qu'ilme prend desenvies de me recoucher pour vous re-

voir. J'ai pourtant, du reste, de grands sujets de tranquillité; mes affaires qui me tracassaient s'arrangent lentement, mais elles s'arrangent. Mes projets de sagesse sont plus fermes

que jamais. Iine me manque qu'un peu de force et un rayon de soleil qui dégourdisse ce vilain temps.

En attendant, vous qui vous souvenez de vos amis dans les mauvais jours, ne m'oubliez pas trop, je vous en pric, dans ma prospérité.

Compliments au sirop de gomme.

A M. MARETTE AU MINISTERE DE L'INTERIEUR

31 mars 1840.

Je scrai obligé 4 M. Marcite s'il veut avoir la complaisance de remettre au porteur de cette lettre mes appointements du mois de mars.

Son trés humble serviteur.

A SON FRERE

Au chdteau de Lorey, prés Pacy-sur-Eure.

Juin 1840.

Homme plus rusé que Gribouille, est-ce que tu crois que je ne vois pas ou tu veux en venir avec ton délicieux paysage que tu regardes par ta croisée ? Sous tes fleurs de rhétorique, il y a un ser-

mon pour m/attirer & la campagne. Eh bien, je ai quitté, cet ennuyeux Paris que j'adore. J'ai été 4 Bury; j'ai revu les bois qite 'aimais tant il y a deux ans. Je me suis abreuvé de verdure. Nous avons pris le café en plein air et joué

au loto; qu'est-ce que tu veux de plus innocent? Parce que mes dettes vont étre payées, tu en conclus que je dois éprouver le besoin de faire ma malle. Le raisonnement est trop fort pour moi. Je connais beaucoup de gens qui ont payé leurs dettes ct qui n'iront jamais de leur vie 4 Pacy.

Je finirai mes vers 4 la sur Marceline un de ces jours, Pannée prochaine, dans dix ans, quand il me plaira et siccla me plait; mais je ne les publierai jamais et je ne veux pas méme les écrire. C'est déja trop de telesavoir récités. J'ai dit tant de choses aux badauds et je leur en dirai encore tant d'autres, que j'ai bien le droit, une fois en ma vie, de faire quelques strophes pour mon usage particulier. Mon admiration et ma reconnaisance pour cette sainte fille ne seront jamais barbouillés d'encre par le tampon de l'imprimeur. C'est décidé, ainsi ne m'en parle plus. M™ de Castries m'approuve ; elle dit qu'il est bon d'avoir dans l'4me un tiroir secret ; pourvu qu'on n'y mette que des choses saines (1).

Dis 4 nos cousins que j'irai peut-étre les voir a l'automne. Mamére a dd t'envoyer deux lettres hier. Il y en a une de Barre, qui est venu encore passer quelques soirées avec nous a dessiner. Adieu, mon cher ami; ne reste pas trop longtemps a Lorey.

Ton frére qui t'aime.

(1) J'ai publié ces vers 4 la seur Marceline dans le chap. qui la concerne, aut. { de mon livre sur Alfred de Musset.

A SA MARRAINE

J'ai besoin d'un renseignement musical, que ma sceur me dit ne pas pouvoir me donner. Auricz-vous par hasard souvenir, madame et trés petite marraine, qu'il y ait un recueil de valses de Strauss intilulé les Soupirs? Veuillez poser une seconde votre front titanique dans votre imperceptible main, et si vous ne vous en souvenez pas, n'en parlons plus. Je ne sais pas pourquoi je crois m'en souvenir, et je crois en outre que cette valse, — vous savez :

Ti ti ta, ti, ti, ti, ta, Ta, di, da, e ta, a di, da, Li, da, dou..

en fa, est tirée de 1a.

Vous ne savez pas jusqu'A quel point j'ai béni le ciel de la visite que j'aieu l'honneur de vous faire hier au soir. Pour vous |'expliquer, il faudrait vous dire énormément de choses.

D'abord, il y avait longtemps que je ne.vous avais vue.

Secondement, vous seriez peut-étre allée 4 votre soirée si personne n'était venu ; or, il est venu peu de monde, etj'étais de ce peu; en troisiéme lieu, je me sentais mal a l'aise, par suite de quelques soupers; vous m'avez dit que le thé me ferait du bien, sur quoi j'en al pris avec un morceau de brioche de votre menotte,

et je suis rentré chez moi bien portant, doux et tendre comme un agneau !

Quatritmement, j'avais in petto un sujet de petit souci, lequel s'est envolé a la vue de votre robe de pourpre et de votre petite

guirlande de roses. Et j'ai appris, le lendemain, c'est-d-dire ce matin, qu'en effet le souci était sans raison.

Enfin, que vous dirai-je? je me suis senti de tout celacomme un ceuf cuit au bain-marie.

Il est certain qu'il y a un soleil, ct méme plusieurs, dit-on, qui font quelqucfois mal aux yeux. Il'y a aussi de belles pleines lunes toutes rondes, trés blanches. I] est sdr qu'il y a aussi des ¢étoiles, une surtout, blonde, mignonne, scintillante, un peu pale; elle parait grosse comme une téte d'épingle, et cependant, quand on la tegarde, il semble qu'on sent la chaleur du doux rayon _ quelle vous lance. Quand vous serez 4 la fenétre cet é, cherchez-la si vous n'avez rien a faire : elle est A peu prés a cette distance du fromage nommé lune (1).

Bonsoir, madame, and shake hands.

A LA MEME

Mon grand-pére avait fait un jour acquisition de deux petits beeufs d'airain, gros comme des moineaux mais véritablement antiques. Un ami amateur vient le Voir; il Jes lui montre, l'amateur Jes admire, les prend,

(1) ei un petit croquis représentant une fenétre ouverte et, dans le cadre de ee ielateee lune avec une petite étoile non loin d'elle,

les retourne,.et délicatement en glisse un dans sa poche de cdté. « Eh bien, dit mon grand-pére, vous ne m'en rendez qu'un? » L'autre cherche, se baisse, regarde sous les meubles. « Ou

diable peut étre l'autre? Je ne concois pas... » — « Ne cherchez pas, lui répond mon grand-pére, en lui montrant sa poche, il est 1a. » ' Geci, madame, est pour vous dire qu'ilest cruel d'étre deviné, mais qu'il est atroce qu'on vous mette le nez sur un puff. Vous en étes bien sare qu'elles n'existent pasces valses appelées /es Soupirs ? Eh bien, madame, apprenez que s'il n'ya pas de valses appelées /es Soupirs, ily a du moins des valses, et qu'il y a aussi des soupirs, car j'en pousse de furieux en ce moment, attendu que je suis rentré 4 pied, n'ayant pas trouvé de fiacre.

Savez-vous une chose? je m'entiche, voila un beau mot, que vous comprendrez, j'en suis sar. Je suis en train de m'enticher, c'est-d-dire que je m'encoqueluche, — et de quoi? —Ah! ah!... dufaubourg Saial- Germain, mon faubourg, madame; je l'habite. Décidé-

'ment on y est cent fois mieux, meilleur, plus libre, plus romanesque, plus hypocrite, plus vertueux, plus roué, plus usagé, plus indulgent, plus vrai, et de meilleure compagnie qu'en aucun lieu du monde. Je n'ai plus qu'une chose A ajouter a cet ¢loge de mon quartier, c'est que vous en étes, bien que vous habitiez la chaussée d'Antin (cet absurde cloaque de la finance) (1). Oui, madame, vous en étes par l'esprit; par les fagons d'étre et de dire, depuis les pieds jusqu'a la téte; vous en étes par le sang, d'ailleurs, et

(1) Dans loriginal, il y a « cet sbsurde cloaque de banquiers malappris ». :

Pon sait assez que le conseiller de la Verdrillette est de race. ©

Et donc, il faut en convenir, s'encoquelucher est divin, et votre petite lettre aussi. Voila ce que j'ai a vous dire, et cela retardera-t-il ou avancera-t-il la

députation?

C'est'A mon étoile 4 le dire, cela ne me regarde pas (1).

Si on voulait faire des actes héroiques dans notre tems, trouverait-on qui vous comprenne et qui vous aide? J'en doute, et le voudrais possible.

Compliments respectueux.

A LA MEME

Jcudi soir, juillet 1840.

Voila comme vous étes, vous autres femmes : vous vous imaginez, parce qu'on n'écrit pas, qu'on est amoureux, c'est-a-dire heureux; il me semble qu'on pourrait en conclure le contraire.

(1).Dans l'original les mots « cela ne me regarde pas » étaient suivis de ce passage : :

« Quant aux départements, vous savez qa'il y en a, je crois, 80 et quelques, C'est beaucoup dire, Pour Ja capitale C. C. Il y a bien des choses @ dire la-dessus.Napvléon fut un grand homme; je me dis surtout : que ne le suis-je? ll a pris deux fois Vienne, ou du moios il I'a occupée deux fois, le tout poliment, dans les formes, sans auire & |'Allemagne, sans faire de degals. Il a eu soin, pendant le second sitge, de ne pas laisser diriger le canon sur le quartier de le ville qu'habitait l'archiduchesse, future impératrice; aprés uo jour de bataille il a rendu la capitale & son souverain légitime, avec tous les égards et protocoles possibles. Voila, il me semble, une belle action qui ne dérange rien, mais comme je yous dis, c'était un grand homme, Si on voulait faire,

elc, » .

ur

i, eee

Si je m'appuyais sur moncoudegauche, et si je vous disais : « Je suis allé mardi dernier chez M™ de C. Il y avait la M™* G. d'abord, et ensuite M™'° S. — Ona assez caqucté, et le poéte fut reconduit en caléche découverte. »

Mais ce n'est rien. L'autre jour, il y a eu, vers Vheure du clair de lune, une promenade a Ia Lamartine avec lac, ombrage, marronniers, travestissements, etc.

— Bah! avec les mémes initiales?

— Non, madame, avec d'autres initiales.

Mais ce n'est rien du tout. Si je vous disais quelle taille ronde, quelles manches plates, quelle pudeur, quelle mélancolie, quelles dentelles, quel singulier hasard ! Douteriez-vous du chapitre de roman que je

_ pourrais vous faire? et tout cela dans un escalier, la

sonnette ala main!

Mais ce n'est rien de rien. Si je vous disais que cette fitre jeune fille a braqué ses yeux sur le filleul, et, de peur qu'il n'en ignorat, le lui a fait savoir!

Mais c'est moins querien. Si je me penchais sur l'autre coude, et sij'ajoutais : « Ma foi, elle était bien gentille sur le sopha bleu, avec ses cheveux blonds et ses yeux noirs. »

— Eh! qui donc?

— Qu'est-ce que cela vous fait ? Et la preuve que c'est que le mari m'aime. Oui, il m'a pris en affection, et il m'a arrété sur le boulevard, moi étant trés pressé, lui m'ayant parlé trois fois au plus auparavant, et le bon Dieu nous envoyant de la pluie sur la téte pendant ce temps-la. Et poignées de mains, et invitations tombant des nues, ctc. Ne yous seriez-vous pas dit comme moi, en pareil cas : « Voild un homme que je

ne connais pas beaucoup, mais qui m'aime véritablement, et dont la femme est fort aimable? »

Mais ne vous figurez pas que tout cela soit quelque chose.

Eh bien, qui sait si toutes ces folies, ces fatuités, ces cancans ne vous amuscraient pas, et si vous ne me trouveriez pas excusable d'avoir laissé mon encre sécher pendant que tout ces vents soufflaient?

Et si je vous disais tout bonnement, ou pour mieux dire, fort bétement : « Je suis seul, et triste, les réves ne sont rien que des réves, et, aprés tout, je ne vis que quand un cceur bat sur le mien? »

Je vous envoie une dréle de lettre. Il me souvient, en la relisant, d'un éléve du collége Henri lV qui, pour se moquer du professeur, avail fait une amplificatién de rhétorique dont tous les paragraphes commencaient ainsi: « Je ne vous dirai pas que, etc. — Je pourrais vous dire que, » etc. L'éléve s'appelait Evrard ; il fut chassé de la classe. Je puis vous dire pourtant que je suis votre trés honoré filleul.

Yours for ever and something more.

A LA MBME

34 juillet 1840.

Si vous savez pourquoi vous répondez vite et bien, vous comprendrez aisément pourquoi je réponds tard et mal. Prenez d'abord votre bon sens, puis votre tranquillité, puis votre gaieté naturelle, votre petit farniente toujours occupé 4 propos, puis, que dirai-je?

tout ce qu'il y a en vous de bon et de toujours prét. Retournez tout cela, comme on retourne son bas pour le mettre. Voila ma position, comme dit un de mes amis. Soyez sir que, quand je ne vous dis rien, cc n'est. ni oubli, ni paresse, ni distraction ; mais c'est que je ne puis rien dire.

Merci d'abord de histoire musicale et dentifrice. Hélas ! marraine, ces riens charmants qui viennent de vous me sont bien chers. Ilsme rappellent le temps ou Je savais jouir de toutes ces petites perles qui vous tombent des lévres quand vous riez ou qui pendent au bout de votre plume A chaque goutte d'encre que vous prenez. Je perds tous les jours l'esprit qu'il faut pour étre au monde.

Vous demandez un commentaire, ce que vous appelez « un titre de chapitre ». J'admire le flair qu'ont les femmes comme vous. De toutes les folies que je vous ai écrites, l'histoire de l'escalier serait la moins folle ou la plus sérieuse, si c'était quelque chose; mais malheureusement ce n'est et ne sera rien. Quant A histoire sainte, elle passe un peu a Iétat d'ancien testament. Je ne peux pas vous faire 'histoire de l'escalter, parce que c'cst si peu de chose, si rien qu'il faudrait quinze pages pour la raconter.

Elle est revenue! cet affreux capitaine l'a rencontrée. Et ce qui est triste, c'est la pice nouvelle de l'Opéra- Comique (1). Et j'y ¢tais presque encore quand j'ai rencontré Clavaroche par une pluie battante, car j'en sortais.

Figurez-vous : Se il padre m'abbandona, chanté en

{t) L'Opéra @ la Cour, espece de pot-pourri dramatique.

frangais, en costume de fantaisie écossais, avec des guétres, des jupes qui viennent 4 mi-jambe, et chanté trés vite, probablement pour ne ressembler ni a la Pasta, nia la Malibran, ni a etc.

Oui, madame, elle est revenue, cette brune dont Je portrait 4 la mine de plomb me pend au-dessus de la téte en ce moment méme. Est-ce que vous croyez que je l'aime 1a, vraiment ? Est-ce que vous supposez qu'il reste quelque chose de cette fantaisie que j'aicru avoir? Bah ! je suis parfaitement gucri; et quand Ie filleul de ma marraine sera 4 son tour dessiné a la mine d2 plomb sur son propre tombeau, on écrira au-dessous :

Epitaphe d'un inconnu.

« Ci-git un homme quia été 4 FOpéra-Comique le 30 juillet 1840. ILavait Pidée d'y aller le 28; mais le thédtre étant fermé A cause des fétes, c'est pourquoi il s'y est rendu le surlendemain. II s'est mis dans une avant-scéne fort sombre, ot il était tout seul. Et ila apergu en face de lui, — 4 peu prés, — une jeune femme brune. C'était la seconde fois de sa vie quil allait 4 'Opéra-Comique; et il lui est impossible d'cxpliquer pourquoi, ayant ce thédtre en horreur, il lui avait pris, dés le 28, une telle envie d'y aller que, le 30, ila emprunté 4 monsicur son frére de quoi s'y rendre, ne devant avoir d'argent que le lendemain. Et dans cette

avant-scéne qui est énorme, s'cnnuyant fort tout seul, il a regardé dans la salle, et il a cru reconnaitre dans une loge cette méme jeune fille brune ; mais il lui a été impossible de croire que ce fat elle, vu qu'il la croyait engagée 4 Milan pour l'automnino, c'est-a-dire la fin d'aodt. Sortant de 1d, et fort ému, il

Ve.

a rencontré par la pluie un capitaine avec lequel il était fort lié ! Ce capitaine lui a affirmé qu'il avait, peu de jours auparavant, rencontré cette méme brune a Paris et qu'ainsi donc c'était bien elle, et non une hallucination produite par la musique. Et alors— Tinfortuné est

+ alow = 0! n forfunr or Lert' hn ota fone am grand roubre oh

je vom Vane Cal on noel on Des oar oe,

" rentré chez lui; eta fumé un grand nombre de cigarettes.

Priez pour lui !

Je vous serre la main en désespéré.

A ALFRED TATTET

Jeudi soir, 10 septembre 1840.

Je pars, mon cher ami, demain matin pour Augerville avec mon frére. Nous y passerons probablement huit ou dix jours; aprés quoi, si.vous ne vous envolez pas de votre odté, nous 'nous retrouverons, j'espére, sur cet ennuyeux et adoré pavé de la meilleure et de la plus exécrable des villes.

A vous de ceur.

A M™® LA DUCHESSE DE CASTRIES

Jeudi, septembre 1840.

Ce n'est ni par manque d'amitié, madame, ni par manque de courage que je ne suis point allé vous voir aDieppe. Je ne le pouyais réellement pas. La partie d'Augerville était arrangée et convenue depuis longlemps, et je ne pouvais y manquer sans impolitesse. Vous m'avez vu hésitant, mais c'est que j'hésite toujours, ou que je fais semblant par acquit de conscience, parce que je ne fais jamais ce que je voudrais, nice que je devrais. Je regrette de ne m'étre pas rendu, comme on dit, d votre aimable invitation, car j'ai fait des sotlises & Paris. J'en aurais peut-étre fait 4 Dieppe; mais cen auraient été d'autres, probablement moins sottes.

Ne vous plaignez pas d'une fin de saison la-bas, je

(1) Sur les rapports du poéte avec la duchesse de Castries, voir le

chap. des « Idées religieuses d'Alfred de Musset », au tome I de notre ouvrage.

ne sais si ce que nous avonsici est une fin ou un commencement, mais si l'ennui était un brouillard, on ne se verrail pas a deux pas, i Paris, dans ce moment.

Vous me demandez Jl'opinion de Berryer sur M*¢ Lafarge. Tant que le procés aduré, il n'a trop rien dit, en sa qualité de jurisconsulte probablement, mais je le crois de votre avis que je partage entiérement ; je ne comprends méme pas qu'on ait tant hésité : le témoignage de M"* Brun me semble concluant.

Je ne suis point allé 4 la Chambre des pairs, pour entendre la défense du prince Louis. C'est encore un de mes regrets ; mais, a vous dire vrai, je ne peux pas me faire 4 cette mode d'écouter un plaidoyer comme un opéra. Berryer dit 4 une chambre qui devrait étre le premier corps de l'Etat qu'ils ont tout trahi, tout abandonné, tout trompé, et tout cela, comme vous le dites, pour de l'or et des places, et messieurs les pairs crient bravo! comme s'ils entendaient chanter Rubini. — Crest admirable!

Oui, madaine, vous avez bien raison de vous feéliciter d'étre femme. Je tombe d'accord de tout ce que vous dites ld-dessus, et méme des dix années indevinables. Permettez-moi, pourtant, une observation : il vous sied de parler ainsi, parce que vous étes femme, réellement femme, que vous avez fait un noble usage de votre vie et de vos facultés ; mais accordez-moi aussi qu'il y a peu, bien peu de pareils courages ; et certes, parmi les hommes, ceux qui ont vécu hardiment ont aussi des souvenirs moins doux, c'est vrai, moins calmes, mais aussi profonds. En somme, il me semble que la différence du sexe n'est pas l'important, mais plutét la différence des

étres. La vie vulgaire, petite et étroite que ménent les trois quarts et demi des gens qui croient vivre, détruit le peu que chacun aurait pu valoir. Geux qui rompent cette glace doivent étre mis 4 part,et,en géné~ ral, les hommes ont le grand avantage de la liberté qui les dispense de l'hypocrisie. S'il y a peu d'hommes qui sachent étre heureux, il y a peu de femmes qui osent étre' heureuses. A partie égale, entre amants, il y ena toujours un qui est le propriétaire ; autre n'est que Pusufruitier, et en cela, je vous reconnais la supériorité ; nous godtons le bonheur, mais vous en avez le secret. :

Vous me parlez d'un méchant sujet, qui est moiméme. Je crois avoir le droit de dire que je m'ennuie, parce que je sais trés bien pourquoi. Vous me dites que ce qui me manque c'estla foi. — Non, madame ; yai eu, ou cru avoir cette vilaine maladie du doute, qui n'est, au fond, qu'unenfantillage. Quand ce n'est pas un parti-pris et une parade ; non seulement au jourd'hui j'ai foi en beaucoup de choses, mais je ne crois pas méme que, si on me trompait, ou si je me trompais, je perdisse cette foi pour cela.

Pour ce qui regarde les choses d'un peu plus haut et la foi de la sceur Marceline, je ne peux rien dire 1idessus. La croyance en Dieu est innée en moi ; le dogme et la pratique me sont impossibles, mais je ne veux me défendre de rien ; cerlainement je ne suis pas mdr sous ce rapport. Ce qui me manque maintenant, je vous Iai dit : c'est une chose beaucoup plus terrestre. Je vous ai raconté comme quoi une passion absurde, fort inutile et un peu ridicule, m'a fait rompre, depuis 4 pev prés un an, avec toutes mes habi-

tudes. J'ai quitté tout ce qui m'entourait, mes amis, mes amies, le courant d'eau ou je vivais, et une des plus jolies femmes de Paris. Je n'ai pas réussi, bien entendu, dans ma sotte vision, et aujourd'hui, je me retrouve guéri, il est vrai, mais 4 sec, comme un poisson au milicu d'un champ de bié; or, je n'ai jamais pu, je ne puis ni ne pourrai vivre ainsi seul, ni convenir que c'est vivre. J'aimerais autant étre un Anglais. Voila toute ma peine. Vous croyez que je ne suis ni blasé, ni ennuyé sans motif, mais purementet simplement désceuvré.Je ne me crois pas trés difficile 4 guérir ; cependant je ne serais pas non plus trés facile.Je n'ai jamais été banal. Ce qu'on appelle les femmes du monde, d'une part, me font I'effet de jouer une comédie dont elles ne savent

pas méme les réles. D'un autre coté, mes amours perdues m'ont laissé quelques cicatrices qui ne s'effaceraient pas avec de l'onguent miton mitaine. Ce qu'il me faudrait, c'est une femme qui fat quelque chose, n'importe quoi : ou trés belle, ou trés bonne, ou trés méchante, 4 la rigueur, ou trés spirituelle, ou trés béte, mais quelque chose. — En connaissez-vous, madame? tirez-moi par la manche, je vousen prie, quand vous en rencontrerez une. Pour moi, je ne vois rien de rien. Croyez, madame, ama bien sincéreet respectueuse amitié,

A LA MEME

Samedi soir,{840. _

Je rentre, madame, et il est deux heures; je rentre, non pas triste, mais un peu las, et avec cette espéce

de-pressentiment d'ennui que donne la fatigue, m/'attendant presque 4 quelque mauvaise nouvelle, comme Scapin. Au lieu de cela, je trouve votre bonne et charmante lettre qui me remet l'4me a sa place, en me montrant que de si nobles choses si franchement pen- _sées et si aisément dites s'adressenta moi. Merci mille fois de ce rayon de soleil que vous m'envoyez. I] était dans votre coeur et dans vos yeux pendant que vous écriviez. Je ne suis pas trop digne d'en réver ce soir ; mais je neveux pas dormir sans vous remercier, quitte a vous demander pardon de le faire si mal. Compliments respectueux et dévoués.

A LA MEME

S.d.,mereredi (1840).

Madame,

Je suis désolé d’avoir regu hier votre petit mot trop tard. J’étais dehors quand il est venu. Pardonnez-moi, je vousen supplie, mes ingratitudes. Je travaille dans ce moment-ci, et vous savez que je ne fais rien que d’ arrache-pied. Soyez bien convaincue, madame, qu'il n’y a que mes jambes de coupables envers vous.

A ALFRED ARAGO S. d. 4840.)

J’ai connu un jeune peintre qui avait une demoiselle de compagnie blonde comme une gerbe, blanche comme du lait, souple comme un roseau, béle comme

CONRESPONDANCE

une oie et gourmande comme une cane. Cette infante, lorsqu’on lui présentait la carte pour aider au menu, avait lhabitude dé regarder droit 4 la colonne des chiffres, au licu de cclle des mets, afin-de chercher ce qu’il y avait de plus cher. Le chiffre jugé, elle revenait a la chose et la demandait. Elle trouvait ainsi le fréquent moyen de faire dépenser, pour deux personnes, trois ou quatre louis! C’était stupide ; mais Ja victime avait fini par trouver un petit moyen de paralyser ces exorbitances. Le peintre demandait inva- _Tiablement : huttres, pain, beurre, radis, chablis, le tout précédant un plat calculé des plus longs & préparer. Lacréature se bourrait de petits pains de gruau, de hors-d’auvre ct de bivalves; le potage par la-dessus, et le premier plat attendu venait mettre le comble a une réfection la suite de laquelle il n’y avait plus de place pour les plats ruineux! La recette pourrait servir encore; je te la signale,comme un préservatif contre les indiscrétions de certaines inyitées.

A SA MARRAINE, A AUGERVILLE

9 octobre (1840).

Vous étes a la campagne, vous. Je suis a Paris, moi; pas pour longtemps, je suis allé ce soir chez vous, et je puis vous assurer que vous n'y ¢tiez pas.

Ne devant partir qu'a sept heures, j'ai eu tort de me lever acing heures du matin. Mais je suis arrivé A Passy a huit heures moins vingt minutes, ily avait apeu prés un quart d'heure que la voiture avait passé. J'ai pris immédiatement un cabriolet pour aller a Ver-

non trouver le bateau. II s'est cassé en frappant sur un rocher, parce que l'eau est fort basse. Un tapissier qui était 14 m'a pris dans sa carriole pour me mener a Mantes, que dis-je? 4 Saint-Germain, et méme au Pecq. Mais sa voiture était si dure, et j'avais tellement envie de 'dormir que je me suis arrété 4 Mantes : si yous y passez jamais, je vous prie d'aller 4 une auberge qui s'appelle le Rocher de Cancale, ni plus ni moins ; il y a la une personne charmante qui balaye, elle est brune comme le diable, et ronde comme un chou. Je m'en suis done allé 4 Mantes dans un autre véhicule dont je ne puis vous envoyer que les initiales, T. C. ou P. D. C. Mais je n'ai mis que six heures, pour faire sept lieues, en téte a téte avec un tonnelier obligeant, qui avait bien youlu par grace ne me prendrequequinze francs pour cette traversée; sa jument (gris pommelé) lui enavait, Ace qu'il disait, codtétrente, en sorte que tout en carambolant de tapissieren tonnelier, et de T. Cc. en P. D. C., j'ai cru plusieurs fois mourir; mais je suis, cependant,arrivéa ma grande stupéfaction.Etc'est alors queje suis allé rue Taitbout. Et quand onaune si petite marraine, il me semble

qu'on devrait au moins la trouver. Point de marraine.Ou êtes-vous? je l'ignore, et ce n'est pas moi qui irai chercher votre pied dans une botte de foin. J'ai peu prés compris dans le baragouin de votre concierge endormi que vous éliez chez.., quant a Elle (1), 4 présent que mon partiestpris dene plus la revoir, je puis vous dire franchement mon opinion sur elle. Je l'aime, je!'aime, je l'aime, et je l'aime beaucoup.

Et vous aussi. C'est facheux, mais je n'y puis rien.

(1) La priacesse Belgiojoso.

A MAXIME DU CAMP S. d. (1844.)

Monsieur,

Je suis bien en retard envers vous; une indisposition qui m'a retenu quelque temps au lit m'a empéché de vous remercier plus t6t des vers que vous avez bien voulu m'adresser et qui m'ont fait le plus grand plaisir(1). Vos vers sont jeunes, monsieur, vous|'étes aussi sans doute. Ils m'ont rappel¢le bon temps, le premier, qui n'est pas encore bien loin de moi. Je serais charmé que ma bonne étoile pdt me faire faire plus ample connaissance avec vous.

Agréez, monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

(1) Ces vers étaient une imitation de la Lénor, de Burger. (Cf. les Souvenirs litléraires de Maxime du Camp, t. I, p. 113.)

A SA MARRAINE

43 avril 1844.

Jene puis aller ce soir chez vous, machére marraine, attendu que je suis plongé dans une fin de grippe qui me fait grand mal au cété,comme dit le malade imaginaire. J'espére que vous ne prendrez pas cette trop bonne raison pour une excuse, quand vous saurez que cela m'empéchera de monter la garde demain, et peutétre méme d'aller en prison jeudi. — Vous comprenez que ce sont la Jes premiers des devoirs. — Je n'ai pas besoin que vous quittiez Paris pour regretter mon métier d'ours, et je ne veux pas vous dire que je n'ai vu personne de l'hiver, car ce ne serait pas une raison pour ne vous avoir pas vue. Dites-vous que je n'ai pas existé. C'est la vraie vérité, et jo ne suis pas encore prét a surtir de terre.

Compliments sur papier gris.

Ai-je besoin de vous dire, ma petite et blonde marraine, qu'une note de vous est et sera toujours 4 mon diapazon. Nous nous sommes donné notre /a assez en toute chose pour que, l'instrument étant de bonne facture, Paccord survive a tout. Votre coquelicot m'a tou-

ché. 'Le pauvre bonhomme! vous auriez di m'en envoyer une feuille; mais c'est 4 moi que vous auriez da le comparer. Tergiversant, tournaillant, débraillé... c'est ma parfaite image.

Mais, hélas, et hélas! ce n'est plus le vent des passions qui me tournaille et me débraille. Jene suis méme plus un coquelicot. Mon vieux cceur, qui a toujours quinze ans, s'apergoit si bien qu'il est béte qu'il n'ose méme plus vouloir des coquelicoquettes. Vous souvenez-vous par hasard, madame, d'une lithographie de Charlet ot un grognard blessé sort de Ja bataille. « Je n'en joue

plus », dit-il, en se frottant. Hum! hum!... Enfin n'importe, comme jadis vivait votre frére.

Vous étes encore bien loin, petite marraine, de l'affreux calme auquel je me résigne. Mais vous grandirez infailliblement. Vous étes toujours bonne en ne m'en voulant pas de ce que je ne suis pas allé vous voir, mais cette bonté n'est que justice. — Le monde! les petites cancanneries, les gros rieurs sur une chaise qui craque en tendant son dessous de pied et en regardant sa botte, cette vie de coups d'épingles! Ohime! il y a eu quelqu'un avec un front penseur et des yeux troublants qui m'a persuadé et fait croire pendant quelque lumps que je pourrais vivre dans ce baquet... Vous imavez douné Pexemple des petits points. Et, au fait, pourquoi ne pas cultiver cette réticence écrite? c'est un moyen (voir les Mémoires de la comtesse Merlin).

Votre petit mot, madame, sur la réponse a Becker (1) aa fait plaisir et m'a été plus sensible que ne me le seraicot les reproches de feu Becquet (2), mort glo-

(1) Le kin allemand, qui parut dans la Presse du 6 juin 1841. (a) auteur du Mouchoir bleu.

ricusement, comme le frére Glocester, dans un tonneau quelconque.

Mais toutes mes Omphales, créoles, Amandines, vous m'en donnez, il me semble, un peu beaucoup, La capitale phosphore ne saurait avoir, sous aucun prétexte, tant de sous-préfeetures. Je ne fais cependant point difficulté de vous dire que j'ai rencontré une créature d'une laideur fantaslique, qui ressemble comme deux gouttes d'eau a... et voyez un peu, qu'estce que le bon Dieu penserait, si je lui disais que c'est & peu prés la méme chose?

J'ai écrit A Uranie, et fort écrit. Maisil y a une destinge. Cela n'a pas pris jadis, et cela a beau vouloir prendre; mais, décidément : « Thou can's not speak of what thou dost not feel », dit Roméo.

Je joue beaucoup aux échecs. Vous devriez apprendre quelque jeu, je vous assure, le whist ou les honchets, c'est trés calmant et trés sain en été.

_ Farewell, ma chére marraine. Quand yous yous souviendrez de moi, Songez que je vous aimerai toujours (1). ©

(1) Cette lettre, dans loriginal, est suivie de ce post-scriptum ¢ .« Ne vous trompez pas a l'écriture, cette fois, ceci est l'euvre de ma griffe en personne »

A SA MARRAINE

Est-ce que nous sommes brouillés aussi, marraine ? Est-ce que vous étes tout a fait passée 4 l'ennemi ? ou bien est-ce que la susceptibilité est contagieuse, et vous étes-vous piquée d'une plaisanterie ? vous, le bon sens et indulgence personnifiés? II faudrait que l'exemple eit bien de empire.

Je désire vous apprendre que je me porte beaucoup mieux que lorsque je me portais plus mal, et que mon coeur commence a se secouer les oreilles. Je ne veux point.vous dire qué j'aie tort ou raison, parce que vous étes trop lombarbe (1) dans ce moment-ci; je ne yeux que constater un fait, et que vous m'accordiez la permission de m'en féliciter moi-méme a défaut des autres. Le fait est que j'ai rudement souffert, et c'est pourquoi je suis digne de pardon; car on doit pardonner 4 ceux qui souffrent; bien rosser

et garder rancune, vous le savez, est par trop féminin, il est vrai de direaussi que,comme c'est moi qui ai cassé les pots, il

(1) Gela veut dire qu'elle était sous la.coupe de la princesse Belgiojoso, la belle Milanaise.

est juste que je les paye.Ainsi fais-je,et je ne dis rien.

La princesse Turandot (je ne suis pas Kalaf) ne sait pas le mal qu'elle m'a fait, sans quoi elle edt été moins féroce. Elle n'a jamais voulu entendre la chose du monde la plus claire, c'est que « les soucis trés « réels, trés matériels et trés sérieux que j'avais ren- « daient beaucoup pire mon état facheux a son égard; « et je puis dire que je défie qui que ce soit d'avoir « seulement |'humeur égale dans les circonstances ov « je me trouvais. Vous comprenez bien que je ne « pouvais lui faire des confidences sur des affaires qui « ne m'appartiennent pas 4 moi seul »; mais il me semble qu'elle aurait pu sentir qu'il y a des moments dans la vie de ce monde od un homme change de caractére bon gré mal gré,et lorsqu'il a 'avantage, en outre, d'étre naturellement grognon, il peut le devenir encore plus.

Ainsicette belle Turandot m'apris au motsur toutes les maussaderies que j'ai faites, et, d'une autre part, elle n'a tenu aucun compte de mes bons mouvements. Je lui ai parlé 4 coeur ouvert, sottement ef maladroitement si vous voulez, mais franchement : elle m'a répondu avec le calme et la gravité d'un mandarin.

Voulez-vous me permettre, marraine, de vous faire une comparaison ? Il y avait, ala révolution de juillet, un pauvre diable de soldat suisse qui avait regu trois ou quatre chevrotines dans la poitrine; il était inondd de sang et il se trafnait le long d'une muraille dans la rue Croix-des-Petits-Champs. Une aimable dame,

qui demeurait au second étage, ouvre délicatement sa fenétre, apercoit le Suisse au-dessous d'elle, et, pour montrer son patriotisme,elle prend un pot de fleurs, et,

vlan ! elle le jette surla téte du soldat. Voila, au moral, ce que votre amie a eu la bonté de faire 4 l'égard de votre filleul. Et je dis qu'il y a moins de différence qu'on ne croit entre une action physique et une action morale. Je dis qu'il est au moins bizarre qu'on plaigne un homme qui a unecrampe d'estomac et qu'on l'assomme quand il a le cceur en compote. Je vous répéte encore, marraine, que je ne prétends pas avoir raison, et que je vous regarde comme complétement vendue au pouvoir dans ce moment-ci. Je désirerais seulement savoir si nous sommes brouillés. Quanta moi, vous savez que je suis un filleul pur sang qui se laisserait plutét enlever en l'air par la peau du cou sans crier, comme un boule-dogue, que de ne pas aimer sa marraine guand méme 8 pied et a cheval.

A LA MEME

Lundi matin (4842.)

Madame,

Je rentre de ma garde, et 4 propos d'une baliverne trouvée dans un journal, je suis furieux, indigné, pérorant 4 déjeuner. Voulez-vous faire une bonne ceuvre? J'ai Je coeur et Ja téte pleins 4 rase. Si vous vous por- {ez mieux, prenez une plume undeces soirs, et comme vous le sentirez, au hasard, mais bien net, écrivez-moi reproches sur reproches de ma paresse.

Voila une drdle de proposition. Ayez, je vous en prie, le courage de l'accepter. Je veux répondrea votre lettre par des vers

(without any name, bien entendu) ;

mais j'ai besoin d'un coup de raquette qui m'envoie le volant, et il n'y a que vous qui puissiez le donner. Il faut que je parle en conscience pour parler, et je ne saurais supposer. Commencez par rire de cette folie, € pot envoyez-moi un battement de votre ceeur; je vous le rendrai.

A LA MEME

Oui, marraine,mais je ne pourrai probablement pas rester longtemps aprés; me le pardonnez-vous? Compliments de saison (1).

ALA MEME

Dimanche, 1842.

Je ne suis pas content, marraine, je suis ennuyé (dérangé pour cette sotte et pitoyable histoire de Leo pardi. Ceux a quij'en ai parlé m'ont dit que cela n'avait pas le sens commun, que je ne trouverais méme pas de témoins pour une affaire aussi béte, que je ne devrais pas y faire altention sous peine d'étre aussi fou que Leopardi. Et que voulez-vous que je fasse?

Voici o& en sont les choses: M. Riciardi, ami de Leopardi, m'a écrit ce matin pour se plaindre de mon

(1) En réponse a une invitation & diner.

silence et pour me dire quc le susdit Leopardi a pris pour lui et s'est appliqué les deux vers suivants: Mais ce n'est rien auprés des versificateurs, Le dernier des humains est celui qui cheville.

Je vous demande un peu s'il y a rien de plus béte au monde! Ce seraita ne pas croire, sion ne le voyait pas. Trissotin n'a jamais fait mieux.

J'ai répondu ceci : « Monsieur, je n'ai pas pensé, je ne pense point a M. Leopardi. Je ne sais absolument pas quel est le motif qui I'a blessé.Les vers dont vous

'parlez ne désignent personne. »

Voila toute ma lettre. Maintenant, voici le service que vous pourriez me rendre. Ce serait de tacher de deviner et de me dire sic'est la princesse qui fait agir cet animal, oui ou non (1). Si c'est de lui-méme et en son propre nom qu'il agit, je m'en moque complétement. Sic'est une vengeance de la princesse, Leopardi n'est ni son frére, ni son amant, et je Penverrai promener, mais je le prendrai plus au sérieux. Tachez, madame, de me dire cela positivement.

Rappelez-vous, je vous en prie,un service du méme genre que vous m'avez rendu, et ne craignez pas de parler vrat, ,

Je vous ai écrit hier un mot, vous croyant encore A Paris.

Adieu, chére et bonne marraine. Tout lintérét que yous me montrez dans ce paquet d'absurdités sera un des cent mille et un souvenirs charmants que je garderai de vous.

Le Figux.

(1) Ce Leopardi, qui n'avait rien de commun avec le grand poete de "e nom, était, en effet, un des familiers de la princesse Belgiojoso.

D'ALFRED DE MUSSET 1gt

26 juillet 1842.

A LA MEME, A VERSAILLES

Jai grogné tout mon sodl; mais je ne veux pas écrire & cette personne féroce. Non, je ne le yeux pas. Ainsi, puisqu'il y a, a Versailles, un beau grand démon (1) et un joli petit génie encore moins méchant qu'il n'est gros, tant pis pour le petit, car il faut que jécrive.

Dites-moi, marraine, concevez-vous quelque chose de plus inhumain que cette personne? Elle me dit qu'elle a de l'amitié pour moi. — Moi, imbécile, je le crois bonnement. Je lui répéte dans une demi-dou-

zaine de lettres qu'elle est une des personnes du monde que j'aime le plus. — Elle me répond : « Venez. » — J'arrive, par la rive gauche, au péril de ma vie, et ladessus, pour une méchante plaisanterie que je fais 4 table, — plaisanterie 4 laquelle vous-méme n'avez pas fait la moindre attention, —elle me cherche une querelle d'Allemand,ou plutét de Patagon, au milieu d'une partie d'échecs, que je perds, bien entendu. Elle voit qu'elle me fait une peine affreuse, et alors la voila qui se met a me frapper 4 grands coups de baton sur la téte, avec son charmant sourire, entre ses deux fossettes, et des regards 4 me donner la migraine.

(1) La princesse Belgiojoso, ou plutét Mignet, avait loué pour elle & Versailles, route de Paris, une grande maison avec jardin ou Musset passa huit jours au mois de juillet 1842, (Cf, le chap.de « la Princesse »,

au t, II de notre Alfred de Masset.)

Non! il n'est pas possible d'être plus sanguinaire: — Et je crois aussi qu'il est bien difficile de s'ennuyer plus cordialement que moi, hier, sur cette infernale avenue de Paris, qui faisait certainement exprés de s'allonger devant moi, comme le nez de Pantalon dans les Pilules du Diable. Marraine, je vous en prie, dites un, Pater pour moi, car j'en vais faire une maladie quelconque. Et concevez-vous cette personne (je ne peux décidément pas la nommer) qui m'empéche de boire du vin pur, sous le prétexte que je tousse, et qui m'applique sur le coeur un cataplasme de cent mille coups d'épingle ? Comme c'est rafrafchissant ! On n'aurait qu'd l'aimer tout de bon! qui sait? on serait 4 un joli régime : du sirop de groseille, et la torture |.

Marraine, je commence a m'ennuyer, méme de grogner. Si je perds cette ressource, il n'y aura plus qu'a jeter {des fleurs sur ma tombe. Tachez d'y jeter un petit wergiss-mein-nicht, et soyez sire qu'il y poussera.

Yours.

A LA MEME

Votre conseil était bon, chére marraine. Venant de vous, ildevait]'étre, mais suivipar moi, j'en avais bien peur.

Je suis monté, le cceur battant, ce matin en voiture;

cependant j'ai déployé le plus beau caractére en descendant la céte de Viroflay a pied, et si vous saviez ce qu'il m'a fallu de courage pour sonner 4 la porte, vous me donneriez la croix-d'honneur. .L'honnéte figure de Piétro elle-méme et Je salut amical de M. M*** (1) n'avaient pas suffi pour me rassurer. Quand l'astre

s'est levé A moitié endormi, voilé de quelques nuages, mais parfaitement doux et charmant, répandant autour de lui les rayons les plus purs, je me suis alors senti un peu ragaillardi, et, ainsi, brdlé du soleil en route, j« me mis 4 jouer aux échecs au clair de lune.

(Cette métaphore est un peu romantique.)

Quoi qu'il en soit, la redoutable personne a ¢t¢... Dieu ! que les mots sont bétes ! De mon cété, je crois avoir fait mon devoir, n'ayant point grogné, et ayant avalé plus de quatre verres d'eau rougie. Je me sentais quelque chose de si mouton que j'en aipris en rentrant une bavaroise au lait. O milk and water! dit Byron quelque part. Mais, dites-moi, marraine, comment se fait-il que j'étais beaucoup plus furieux |'autre jour que je ne suissatisfait ce soir? Quelle férocité | me disais-je l'autre fois ; quelle cruauté! quelle horreur! Et ce soir, en roulant avec l'abbé Stefani, je me disais bien tout bas : Quel charme ! quel bel et bon enfant! mais, je le répéte, je ne suis pas aussi content que j'étais en colére. Voila un vilain sentiment. Pourquoi? Vous me direz peut-étre que cela tient 4 ce que l'autre fois j'étais furieux sans motif, tandis qu'aujourd'hui javais lieu d'étre content, et vous reconnaftrez li l'a-_ droite et heureuse cervelle de votre déplorable filleul,

Mais c'est une calomnie. Oui, j'ose Vaffirmer, jé

(1) M. Mignet.

suis aussi reconnaissant que grognon. Ainsi cherchez une autre explication. Je pose la question devant votre sagesse. Si j'osais hasarder un avis, je croirais pres que que cela vient de cé que la férocité ne me laissait rien 4 désirer, et que je ne souhai-

tais vivement rien au-dela, tandis que la douceur... mais vous me ferez part, j'espére de votre opinion.

Bonsoir, marraine. Au milieu des mouches de Versailles, regardez votre petit pied, et songez qu'il ya un merle blanc qui picote a l'entour. Yours.

P.-S. — Dites-moi aussi, je vous en prie, ce que vous semble de la phrase suivante.

«Il y trouva (c'est d'Origéne qu'on parle) cette préférence passagére pour les soins matériels sur les plaisirs de J'esprit, si précieuse lorsqu'elle est inaccoutumée et si douce pour celui qui la cause (1). »

Je ne cite peut-étre pas bien exactement, mais il y a de cela. N'est-ce pas bien dit et bien senti? C'est dans un ouvrage trés grave. Sans avoir la prétention de ressemblera Origéne, mon estomac malade ena gardé mémoire.

ALA MEME

Vendredi, octobre (1842).

Ainsi donc Uranien'apas lula Revue! Vous ne croyez pas, j'espére, que je crois que vous croyez que je le

{t) Passage du livre de la princesse Belgiojoso sur la Formation da dogme catholique. :

crois(1).Ce genre de plaisanterie m'est étranger, vous le savez, et ma belle petite marraine connatt trop bien le coeur du fieux qu'elle a pour imaginer qu'il donne dans ce godant, ui qui n'admet pas Jes névralgies, ou qui, du moins, ne les admet que sous

le rapport d'une mauvaise dent, chose que je connais et respecte, parce que cela fait un mal de chien. Mais quant a ce qui-est d@avoir une brochure sous le nez, dove divoi si favella et de ne pas l'ouvrir, Vo, my dear Lady, I can't believe it.

Vous étes peut-@tre (je n'en sais rien, 'mais vous en étes capable), vous @tes peut-étre de bonne foi en m'écrivant ce beau trait d'une noble fierté; car, sans plaisanterie, avec tout votre esprit, quiest, au vu et au su de tous, un des plus fins du monde et un des plus exquis, vous étes d'une innocence si baroque par moments? mais non, que je suis béte! vous étes femme au moins autant que moi et vous ne croyez pas plus que moi A ce que vous m'avez raconté. En tout cas je n'y croirai jamais, quoi que vous-méme en disiez, pas du tout ni en aucune fagon, pas méme quand méme.

Tant y a qu'il y a longtemps que j'ai envie de faire une nouvelle qui s'appellera /a Bascule, c'est-a-dire, en général : Je t'aime si tu ne m'aimes pas, je recule si tu avances, etc., etc., ornée de quelques détails vrais. Ceci ira et méme pourra aller, et grossir le petit Tom Jones (tome jaune) d'une demi-centaine de pages. En partant de l'escalier, non sans s'asseoir sur la premitre marche, eten allant de la jusqu'au palais et méme plus loin; qu'en pensez-vous? En route, comme dit Odry,

_ (1) Allusion & la piéce de vers Sur une morte, ou la pritcesse Belgiojoso feignit de ne pas se reconnaltre,

on est toujours libre de s'égarer. Cette idée me sourit et voulez-vous me permettre de vous dire une chose ou va éclater toute ma modestie? « Si Elle ne le lit pas... eh bien... eh bien, il y en

aura d'autres qui le liront. » Et notez bien, marraine, et il est presque impossible 4 quelqu'un d'étre tout le monde.

— « Mais, fieux, ce ne sera pas bien de votre part. Un homme de bonne compagnie, dont Pierre, Pietro ou Peters a ciré les bottes, brossé les habits, ne doit pas mettre une ch&telaine dans la Revue, nila brocher en jaune serin; et si vous faites une pareille chose, Pierre, Pietro ni Peters ne cireront plus vos bottes ni ne vous brosseront plus rien. »

Marraine, il est vrai, il faut que je renonce a sentir laprésence de votre petit charmantvous, en avalant du macaroni aux tomates, et aregarder les petits boutons d'oranger blancs enchdssés dans du satin groseille qui servent de dents a cette personne dont vous étes, je ne sais pourquoi, la mére. Ilfaut que je renonce aunez de Leopardi, 4 la bossede B..., aux favoris deM. V..., et a autres choses.

Mais, je vais vous dire, on m'a fait enrager. Vous ne savez pas, marraine, non! yous ne pouvez pas savoir a quel point on m'a tué, éreinté, abimé, comme on ma attiré et laissé faire, quelle profonde, perverse et malfaisante coquetterie on a employée de sang-froid avec un pauvre diable qui aime de tout son ceeur, qui se livre comme une béte, quis'en allait bien tranquillement pleurer 4 chaudes larmes une demi-heure avant diner, et qui osait a peine Je dire tout bas, en offrant son bras pour aller 4 table; mais qui se réveille tat ou tard, n'importe comment, et qui sait comprendre.

Faites-moi le plaisir, marraine, de lire ces paroles de Casanova, lequel était aussi longobard qu'un autre et méme davantage :

« Si vous vous obstinez, je suis forcé de croire que vous vous faites une cruelle étude de me tourmenter, et que, excellente physicienne, vous avez appris dans la plus maudite de toutes les écoles quele vrai moyen de rendre impossible 4 un jeune homme la guérison d'une passion amoureuse est de l'irriter sans cesse. Mais vous conviendrez que vous ne pouvez exercer cette tyrannie qu'en haissant la personne sur laquelle elle opére cet effet, et, la chose étant ainsi, je dois rappeler ma raison pour vous hair 4 mon tour. »

Voila. Adieu! chére marraine, téachez surtout de m'aimer toujours un peu. En me donnant un petit schake hands, vous ne risquez pas de vous cogner dans la foule.

A SA MARRAINE

Vendredi, 28 octobre 1842.

Ce qui fait qu'on n'a pas répondu plus tét asa mar-— raine, c'est que le fieux vient de passer six jours au lit avec la fitvre, ne pouvant ni manger, ni dormir, ni rien de rien..., fruit de sa sagesse.

Monsieur mon frére a profité de cela pour me jeter sur la téte des platras de raisonnements trés moraux, qui me prouvaient comme quoi c'était ma faute si je tais depuis ce temps-la dans mon lit, trempé comme

une soupe et la téte a l'état de marmite autoclave. J'ai fort godté ses arguments, mais j'aurais mieux aimd Ja sceur Marceline. Je l'ai envoyé demander au couvent; hélas! marraine, elle n'y était pas. Au lieu d'elle, on m'a décoché une grosse maman, véritable nonne de La Fontaine (sauf la gaudriole), mais grosse,

grasse, fratche, mangeant comme quatre, et ne se faisant pas la moindre mélancolie. Elle m'a trés bien soigné et fort ennuyé. Ah! que les swurs Marccline sont rares! combienil y a peu, peu d'étres en ce monde qui sachent faire plus, quand vous souffrez, que yous donner un verre de tisane | Combien il y ena peu ui sachent en méme temps guérir et consoler! Quand ma sceur Marceline venait 4 mon lit, sa petite tasse a la main, qu'elle me posait la main sur le front, et qu'elle me disait de sa voix d'enfant dech-ceur: a Quel neeud terrible vous nous faites 1a! » (elle voulait dire que je frongais le sourcil), pauvre chére Ame ! elle aurait déridé Leopardi lui-méme,au beau milieu d'une conspiration ou d'une partie d'échecs perdue.

Parlons raison, Oui, marraine, j'ai trouvé dans Arsace, Pauline fatiguée, et, ne vous en déplaise, Jai applaudi la Grise pommelée,non pas encore et encore, comme vous dites, mais a un seul endroit, ou, ne vous en redéplaise, vous l'auriez applaudie vous-méme, oui, vous-méme, puissant maestro, de vos petits gants glacés. Jugez quel retentissement dans la salle! Et je dis en-core que Grisi est insupportablement commune, Yulgaire, et tant qu'il vous plaira, mais elle est souvent belle dans Sémiramis; c'est son rdle, et puis, enfin, que vous dirai-je? on l'entend. Or, on n'entenduit pas Paulinette. Que diable! Ayez les meilleures

intentions du monde, si je ne vous entends pas, bonsoir. Je ne renie pas le talent de Pauline, je ne jette personne & la riviére, mais elle n'avait pas trop de force, et elle en a perdu beaucoup. Ecoutez donc, il ne faut pourtant pas que je sois si béte de le trou-ver, puisque tous les journaux l'ont dit, et le public idem.

En outre, il faut savoir qu'elle a dans ce méme Arsace un costume... aie, aie! Figurez-vous d'abord un cotillon bleu tout rayé avec un manteau blanc. Bon, y étes-vous? Maintenant imaginez, sortant du dit cotillon, c'est-a-dire tunique, deux jambes rouges, également rayées, pivotant sur une énorme paire de brodequins jonquille. Bon! y étes-vous encore? A présent peignez-vous un bonnet soi-disant phrygien, & peu prés semblable a ceux qui coiffent les marottes avec un crochet au bout qui ballotte a chaque trille, et sous ce bonnet, — pauvre Paulinette! pendant que je Vhabille ainsi, son petit portrait est ld devant moi, qui me regarde d'un petit air boudeur et bon enfant — tenez, vous avez raison, je ne vaux plus rien. Elle est charmante, elle est pleine d'dme, plus distingude cent fois que tous ces braillards-la. Mais aussi, quelle idée de se marier ? Enfin...

A propos de ce que je ne vaux rien, savez-vous une chose ? J'ai découvert que la fievre, la diéte, le sirop de violettes, et la vue d'une religieuse qui prie le bon Dieu sont des choses excellentes contre la férocite. Oui, marraine, et je me confesse 4 vous. Pendant que j'étais raide comme un baton sous quatorze couvertures, suant A grosse goutte et toussant a casser les vitres, j'ai pensé & mes derniers vers, et je les ai sinctrement regrettés, mais trés sincérement. C'est mal,

c'est absurde, non pas de les avoir faits, mais de les avoir imprimés. — « Voila ma béte, allez-vous dire, il est bien temps maintenant ! » et vous allez me comparer & cet homme prudent qui, ayant parié de traverser un bassin gelé pieds nus sur la glace, arrivé au milieu, trouva que c'était trop froid, et revint sur ses pas au lieu de continuer. Eh bien! non, en tout honneur, je ne l'aime plus, du moins je ne souffre plus seulement pour deux sous

quand j'y pense ; je n'ai aucune espéce d'envie.de me rabibocher, comme disent les gamins. Mais je ne suis pas content : je voudrais quil y edt un moyen quelconque de réparer la chose.

Trouvez-moi donc cela, vous. — Mettez votre menton dans votre main, appuyez votre coude sur votre Jarretiére, brilez-vous le bout du pied et donnez-moi un conseil. Il est positif que personne ici n'a cru les vers adressés 4 Uranie. Ni mon frére ni moi n'avons entendu &me qui vive les lui appliquer. La trompette Bonnaire n'y aurait pas manqué, le cas échéant.

Aussi voyez un peu, et dites-vous bien que je ne veux pas de réconciliation, sous aucun rapport, aucun rapprochement. J'en ai bien assez, a présent que c'est fini. Mais je sens que j'ai été trop loin, et je voudrais reyenir sur l'impression laissée.

_ Adieu, marraine. Rachel joue Frédégonde mardi. Sil vous amuse d'avoir des nouvelles, je vous en enverrai.

Votre filleul plein de sirop (r).

it) En regard de cette derniére page, Alfred de Musset avait fait a la

splume le dessin humoristique que nous avons reproduit en téte de l'édition 'ne8 de ce livre.

A LA MEME

Novembre 41842.

Voila mon frére qui me dit

Aujourd'hui vendredi,

Que vous lui avez dit

Que je devrais renvoyer au Port Marly

Les traductions de Leopardi, Pardi!

Si la princesse les veut,

Je ne demande pas mieux.

Mais qu'est-ce qui Ja presse, Cette princesse?

Et dites-moi un peu ce qu'elle compte faire de ces papiers? si elle a Yidée de charger quelque autre de Particle, cela me parait fort sage, mais c'est assez inutile, attendu que la Revue ne le mettrait pas, parce que j'ai dit que je le ferais.

Je fais des vers dans ce moment présent, et Leoardiest mort depuis assez longtemps pour me faire la grace d'attendre. Est-ce que les Italiens sont enragés? Dans ce cas-la, il faut leur recommander les gousses d'ail, qui sonttrésbonnes contre 'hydrophobie; mais il ne leur servira pas grand'chose de vouloir qu'on

aille plus vite que les violons.

Je n'ai pas moi votre conseil de |'autre jour, ce qui n'empéche pas du tout, du tout, du tout, que je vous remercie beaucoup fort, attendu que, quand méme vous n'auriez pas raison, vous ne pouvez avoir tort. Mais j'ai pensé 4 une chose que je crois juste, c "est a

que, du moment qu'il est convenu qu'on sait l'adresse de mes vers, il ne me servirait A rien de revenir dessus. C'est fait, et j'aurais peut-étre encore plus mauvaise grace 4 avoir l'air deretourner la girouette, sans en retirer le moindre profit.

Voussavez sans doute que le yertueux conspirateur Leopardi est venu m'apporter ici une piéce de vers italiens,ou il s'est amusé¢ 4 retournerles miens comme une manche de veste, ce qui se trouve fort ingénieusement faire le plus pompeux éloge d'Uranie. I] voulait que jeles fisse insérer dans la Revue, et j'ai cru d'abord qu'il se moquait de moi, mais point. I] m'a écrit deux lettres dans cette idée, au moins baroque.

Décidément, ils sont tous un peu fous.

Vous devez savoir déja des nouvelles de Frédeégonde; je n'ai vu que la seconde représentation, c'est pourquoi je ne vousen ai pas écrit. En tout cas, dites, maintenez et soutenez que Janin est un méchant étre etque Rachelest charmantissime. (Je crois que je vais nous raccommoder ensemble.)

On m'a dit que votre frére était malade? est-ce que c'est vrai?

Shake hands heartly.

Le Firux.

A LA MEME

24 novembre 1842,

Encore une raison qui fait que je vous réponds lard, c'est parce que je vous garde pour la derniére,

par gourmandise, — ct, en vérilé, si on se plaint de la nécessité des visites en hiver, on devrait se plaindre bien davantage de la nécessité des réponses en automne. C'est une des plus monstrueuses corvées que la nécessité de parler sans rien dire ait jamais fait inventer. En visite du moins, on n'a pas quatre pages

blanches devant le nez, avec l'obligation d'inventer des cloges pour les remplir, On a la permission de regarder la porte et 'espérance que M™**** ou M**™* vous apparaitra. Mais les gens qui sont ou croient étre a la campagne abusent de l'absence,

Et notez bien qu'on ne leur a pas plus tot répondu, a grand'-peine, d grand renfort de bésicles, comme dit Courier, que c'est exactement comme sion n'avait rien fait ; la réplique arrive, et au moment ob on regarde dans le panier des lettres répondues avec la satisfaclion d'un devoir accompli, on en trouve sur sa table de toutes fraiches, avec de beaux cachets tout neufs qui vous attendent d'un air galant. Seigneur Dieu!!! (1).

Je n'ai point été victime du piége que vous ma viez tendu en m'écrivant avec la date de Paris. Non, madame. Vous croyiez que je vous croirais et que je volerais 4 vos pieds. Non, madame.

En fait de nouvelles, deux choses seulement. Je suis brouillé avec Rachel, voici pourquoi. Il y a quelques jours, sortant des Frangais, pendant que mone sieur son pére était allé chercher un fiacre, elle donnait le bras a un plumitif quelconque.

Sur quoi Buloz s'approche et lui dit :

(1) Cette lettre s'arréte la dans les Souvenirs de M»* Jaubert. J'en ai pablié pour fa premitre fois la suite dans Je chap. de « ta Marraine » aut, Ui de mon livre sur Alfred de Musset.

are

— Comment! vous donnez le bras 4 ces gens-la?

— Bah! répond-t-elle (sic), quand j'ai assez des gens, je sais le moyen de m'en débarrasser.

La-dessus elle cite mon nom et se vante tout bonnement que, si je ne viens plus chez elle, c'est qu'elle me l'a donné a entendre.

Votre trés humble serviteur de filleul, 4 qui ce propos a été soigneusement rapporté par ses meilleurs amis, n'a pas jugé bon de le supporter, ni de laisser dire quon le mettait a la porte. Il a pris la liberté d'écrire 4 la Princesse, trés poliment, qu'elle en avait menti, qu'aucun motif ne l'autorisait 4 tenir un propos semblable et qu'il en était fort étonné. La Princesse ne s'est point montrée au-dessous de son sexe et de sa position. — Elle.a répondu par un long poulet ov elle nie formellement ce qu'elle avait dit devant trois personnes, mais en méme temps elle ne manque pas de

se trouver fort offensée, non pas de ce qu'on la soup- |

gonne du propos tenu, mais de ce qu'il se trouvait dans ma lettre les paroles suivantes : « Permettez-moi de vous dire, mademoiselle, une chose que vous ignorez peut-étre : c'est qu'il est rare qu'un homme bien élevé dise ou fasse quelque chose d'assez inconyenant pour qu'on lui défende sa porte, etc., etc. »

Il parait que ce « que vous ignorez peut-etre » n'a pas pu se digérer aisément. Et comme elle ne manque pas, pour son age, d'une certaine maniére d'étre, elle m'a répondu que cette phrase n'était pas bien réfléchie pour un homme bien élevé, etc., etc.

C'est-a-dire tout bonnement que nous nous sommes dit des injures, toujours trés poliment, comme vous voyez. Sur ce, j'ai beaucoup réfléchi a ce que j'avais a

faire et, aprés mires réflexions, j'ai découvert et résolu que je ne ferais rien du tout. Qu'en pensez-vous?

Vous me direz peut-étre que j'ai.tort; mais c'est que vous ne connaissez peut-étre pas l'avantage du « rien du tout ». Je m'en suis quelquefois servi, et je puis vous assurer qu'on peut le comparer dans certaines circonstances & « la puissance du droit de présence » et méme 4 |'4-propos que vous estimez tant avec tant de raison.

Certainement j'aurais dd m'excuser sans honte et, tout en ayant l'air de me radoucir, demander le bout du doigt ensigne de pardon. Mais je préftre de beaucoup le « rien du tout ».

Et voyez. Je vous ai dit 4 Augerville mon embarras au sujet des lettres redemandées. Vous m'avez méme aidé a chercher un biais. Aprés mir examen, je vous ai déclaré que je ne bougerais ni n'écrirais. Eh bien, cela a réussi 4 merveille. G. S. (1) me sait de retour et, par mon silence, a tout compris trés bien. Grande puissance du rien du tout!

Ma seconde nouvelle est qu'il y a, dans la Revue (2), un article musical fort sot, du petit Blaze, ou la Grisi est loudée en style de Scudéri, au moins. Il ya entre autres cettephrase: « Les voix s'effeuillentcomme les fleurs, etc., etc. », et « les clartés tiédes et pdlissantes du ciel des Puritani et de Lucia, etc., etc. ».

Tout cela est fait dans un trés mauvais et méme méchant esprit, non pas précisément contre Paolita, dont il n'est pas plus question quesielle n'existait pas, mais il y est dit, par exemple, que le talent n'est rien

{1) George Sand.

(2) La Revue des Deux Mondes.

M an Can Meas at fee ez - fr han da tna 2 Ey ak s : us : it

| o [4 Lea? of Yv.

: Cewben 5 tc ® ¢ @a<u es ay - Ge BZ.

sans la heauté, et autres ordures. L'époux est venu se plaindre a la Revue, et il avait raison. C'est une gaucherie que toutes ces opinions contradictoires sous la couverture du méme journal. M™ Sand et moi avions parlé trop clairement dans un sens pour qu'il ne soit paschoquant qu'on parle dans un autre. Buloz s'est excusé, bien entendu, en disant qu'il ne s'en était pas mélé, et n'en avait seulement rien vu. Sur quoi V. (1) a dit« qu'on lui avait dit que l'article était de M. de M..., mais qu'il me croyait de trop bon godt pour le supposer, quelque raison que je pusse avoir du reste d'étre moins bien disposé pour sa femme ». Ceci m'a paru assez bizarre, et ne m'a pas du tout faché.

Il est trois heures du matin. Je n'y vois plus clair. Ma lettre doit étre absurde, mais je vous aime beaucoup ce soir. Je vous assure qu'ily alongtemps que je ne vous ai tant aimée. Gardez pour vous mes petites cancaneries. Si Rachel me lance un coup d'eil a la Hermione, je vous en ferai part (2.

A LA MEME

S. d. (Novembre 1842.) Lundi.

1) faut que je vous aime terriblement, madame, pour

(1) Viardot, mari de Pauline Garcia. 7

(a) Cette lettre, adressée 4 M™* Jaubert, chez la priacesse Belgiojoso, 4 Port-Marly, route de Paris, n° 10, prés Saint-Germain, se termine, dans I'original, par le dessin que nous reproduisons ciecoatre,

vous pardonner de me deviner et de venir me dire, a mon nez, exactement ce que je pense. Convenez, au moins, 4 votre tour, que nous valons quelquefois mieuX que vous autres; car je n'ai jamais vu ni oui dire qu'une femme ait pardonné en pareil cas, encore moins qu'elle se soit rendue. Et moi je pardonne, et jeme rends. Voyez comme je suis bon prince; et vous osez m'appeler Prince grognon!

Je confesse done que l'intention réelle de faire le conte dont je vous parlais n'existait pas dans mon esprit et méme que c'est impossible. La chose est peutétre faisable autrement en la prenant en plaisanterie, sans détails trop marqués, et en tournant Ja chose d'une manieére favorable. Ce sera pour une autre fois. Quoi qu'il en soit, c'est un peu fort qu'une personne de votre taille ne veuille avoir peur quand un monsieur de ma stature est en colére : Per Bacco! je mets mon fusil en joue, et une fauvette se met a rire & mon nez! Je vous pardonne, mais vous me le payerez.

(Juant 4 mes vers, je ne sais pas trop si je dois les regretter ounon. Cen'est, comme vous disiez,madame, qu'un portrait de circonstance. Personne ici ne I'a reconnu (1). Les uns ont cru y voir, comme toujours, cette pauyre Mme Sand. Je vous demande un peu a propos de quoi maintenant? Et ne voila-t-il pas Bonnaire qui sort de chez moi tout & l'heure, et qui me dit qu'on devrait écrire mes vers, savez-yous ow? sur le tombeau de Rachel. « Mais, lui ai-je dit, vous croyez donc que jai pensé delle? » — « Je ne dis pas cela, a-t-il répondu de Pair du Misanthrope; mais enfin... » — « Le

{1) Toujours les vers Sur une morte.

bon public est bien méchant ; mais je le crois plus béte encore », ai-je répliqué avec douceur et modestie. Et !'entretien en est resté la.

I] n'y a qu'une chose sur laquelle je ne céderai pas parce que j'ai raison, et c'est bien le moins, puisque jal tort dans d'autres choses. Vous vous trompez dans votre comparaison de miss Chaworth et de lady Byron; vous vous trompez. Songez doncqu'entre ces deux extrémes il y a des milliers de sentiments.

Lady Byron a fait briser le secrétaire de son mari et a fait faire une enquéte pour qu'on |'enfermat comme' fou.

Marie Chaworth lui a dit une injure sur son pied boiteux, il est vrai, chose assez ignoble, et l'a traité du reste assez doucement. Mais Marie Chaworth en aimait un autre. Tout est l4. Autemps de mes plus enragées passions je n'ai jamais songé Aen vouloir a une femme qui m'a dit qu'elle en aimait un autre. Je puis méme me vanter, en pareil cas, d'avoir fait acte de courage et de résignation ; ce n'est pas une grande gloire, c'est ma maniére de sentir.

Quant Aune femme qui m'aurait dit tout bonnement qu'elle ne m'aimait pas du tout, je n'aurais rien dit; mais je ne m'y suis pas exposé.

Mais j'ai des lettres d'Uranie, ov elle me dit : «Je croyais que mon amitié pouvait vous étre bonne a quelque chose »; ot elle me dit encore : « Prés de moi vous auriez souffert, maisnon pas sans adoucissement. » J'ai tenu sa main, je l'ai baisée pendant une minute entiére, et elle me laissait faire.Je lui ai répété cent fois que jene cherchais pas prés d'elle une bonne fortune, que mon amour-propre n'y était pour rien,

que je nelui demandais qu'un mot d'amitié pour étre heureux toute une journée.

Elle y croyait et clle le voyait, et elle m'a gardé huit jours chez elle, affectant 4 chaqueinstant d'éviter l'occasion de me parler, me traitant comme un étranger. Elle ne peut avoir eu pour cela que trois raisons : ou elle se défiait d'ellee-méme etje nele crois pas; ou elle me faisait souffrir par plaisir, sachant qu'elle ne courait aucun risque & me rendre tranquille, ou bien elle agissait froidement avec orgueil et indifférence,ce que je crois.

Or, ceci est méchant et haissable.

J'ai plus de quinze lettres d'elle od elle me parle d'amitié. L'amitié consiste-t-elle & donner le bras a quelqu'un pour aller a table? Quelle plaisanterie !

Et, outre cette main qu'on me livrait, il y a mille choses qu'on ne peut pas dire, vous le savez, parce qu'on ne peut pas les expliquer aux autres. Mais, soyez-en stre, elle m'a attiré & elle par désceuvrement pour s'amuser de moi et me faire jouer purement et simplement le rdle de patito. Vous savez ce que c'est. Je n'ai pas voulu, et alors elle m'a maltraité. Quant 4 moi, je croyais réellement & ce faux semblant d'amitié qui n'était qu'une comédie, un pur passe-temps, etquis'est arrété net dés qu'elle m'a vu revenir et céder.

Voila ce quim'a blessé¢ ! Elle n'avait pas le droit, d'abord, de me traiter ainsi, et ensuite elle se trompait sur moi d'une maniéreblessante en essayantde le faire. Cela est le vrai, et jene l'oublierai qu'avec peine, pour en garder en tout cas une méchante impression.

Pardon, marraine, de cette longue explication. Puis-

D'ALFRED DE MUSSET ai

quevous avez, vous, quelqueamiti¢ pour moi (et celle-la jy crois), il faut bien que vous en portiez la peine. Je m'ennuie encore horriblement, malgré tout, et il faut bien que je bavarde, quand je sens que je parle a qui peut et veut bien m'entendre. N'en parlons plus.

Jene sais pas encore si je pourrai entendre Pauline. J'ai demandé 4 avoir une stalle, je ne sais pas si on me la donnera. Si j'y vais, ne doutez pas de l'exactitude de mon compte rendu. Vous aurez un feuilleton (1).

Adieu! marraine, quand vous ouvrirez votre fenétre pour fumer un cigare le matin, regardez le pont du Pecq, et dites-vous ; il est bien béte, mon fieux, mais on s'en moque bien ici, et lui il souffre la-bas.

ALA MEME

24 novembre (1842) (2).

Marraine! !

Le fieux est déconfit! ! !

Savez-vous ce qu'a fait cette pauvre béte?

Il a écrita coeur ouvert, comme un panier, sans rien

{1) Ces mots dans l'original sont suivis de ce passage :

« Cette chére Pauline, je ne l'aime plus du tout, mais du tout, comme disait la sour Marceline. Dés que j'y pense, voici ce qui se

dessine dans mon coeur. »

(Suit un dessin a la plume représentant uoe baignoire ou la dame et le poate sont plongés jusqu'au cou, le poéte avec un nez enorme, la dame avec une bouche ouverte presque aussi grande.)

« Non, ce n'est pas ce que j'avais révé, Adieu, marraine, etc., etc. »

{a) C'esta tortque M. Clouard a daté cette lettre de 1837: elle se rapporte, comme la précédente, a a brouille avec la princesse Belgiojoso. — Bille était adressée A « M™* Jaubert, au chateau d'Augerville, chez Mm Berryer, prés ot par Malesherbes ».

cacher, sansrien enjoliver, sans rien mitonner, sans rien mignonner, sans rien de rien.

On lui en a flanqué sur la téte.

On lui en a fait une réponse, 6 marraine!! une réponse... IMPRIMABLE.

Oui, madame, o-u-i, cette réponse pourrait et -devrait peut-étre étre typographiée. On y trouve la plus noble fierté 4 80 degrés (non centigrades) au-dessus de zéro, et le calme le plus parfait 4 r20 degrés audessous. Ce qui représente une force de 200 chevaux, ou approchant.

Et savez-vous ce que cette pauvre béte a commencé par faire en recevant cette réponse "ph te ou du moins digne de l'étre?

Il (c'est moi) a commencé par pleurer comme un veau pendant une bonne demi-heure.

Oui, marraine, 4 chaudes larmes, comme dans mon meilleur temps, la téte dans mes mains, les deux coudes sur monlit, les deux pieds sur ma cravate, les genouxsur mon habit neuf, et voila, j'ai sangloté comme un enfant qu'on débarbouille, et en outre j'ai eu l'avantage de souffrir comme un chien qu'on recoud (métaphore chasseresse).

Ensuite je me suis trouvé, comme bien vous pensez, dans une vexation si cossue que je nageais dedans. Ma chambre était réellement un océan d'amertume, comme disent les bonnes gens, et je piquais des tétes dans ce lac, coup sur coup. Vli! Vlan! flan! pagn! etc.

Ensuite, apres cet exercice, j'ai été dans une colére monstrueuse, il m'est impossible de vous dire contre quoi, mais j'ai été trés en colére, et cela a duré ay

moins deux heures. Béni soit Dieu que je n'aie rien cassé.

Ensuite, j'ai commencé a me sentir fatigué, et je me suisremis 4 pleurer, mais trés peu, seulement pour me rafratchir.

Ensuite, j'ai mangé quatre ceufs.

Ils étaient sur le plat.

Aprés quoi, je me suis senti fatigué (aprés quoi veut dire a présent). J'ai tellement souffert que je n'en peux plus, et c'est pourquoi je vous dis des bétises.

Si vous voyiez ma figure, c'est 4 crever de rire, j'ai les cheveux a l'état de futaie ; l'eil gauche qui me sort de la téte, ceil droit qui pleurotte encore, et qui est A demi fermé et trés poché, le nez

rouge comme une carotte et le visage allongé comme un vieux masque mouillé a la foire aux pains d'épices.

O amour ! ce sont la de tes jeux !

Que le diable emporte les jeux de l'amour, ils sont encore pires que ceux du hasard.

Sacrebleu! marraine, que ¢a fait de mal,ces petites plaisanteries-la !

Sérieusement.

Je m'abstiendrai dorénavant de toute correspondance ou rapport quelconque avec son Altesse sérénissime; sous aucune espéce de prétexte, je n'en joue plus.

De plus.

Je vous autorise formellement, vous, madame Jaubert, domiciliée dans la rue ou est votre maison; 4gée d'autant de printemps que les lilas de année prochaine, petite de taille et saine d'esprit, ce quiest

fort heureux pour vous, je vous autorise, dis-je, A dire 4 M. le docteur ceci :

Vous avez trouvé mauvaisque mon fieux vous ait dit Pautre jour: « Ca ne fait pas moncompte. » I] a Phonneur de vous dire aujourd'hui : « Ga faitmon compte. »

A LA MEME

S. d. (Novembre 4842.)

Marraine,

Il vous est arrivé certainement trés souvent de souffler dans un ballon sec, avec un tuyau de plume: vous l'avez vu passer de l'état de parchemin a celui de melon, et, si vous avez continué a souffler, pouf !

Voila Teffet qu'a produit sur moi votre phrase : « Le serpent n'allait pas en 'Normandie chercher des pommes. »

Je vous défie vous-méme d'avoir plus d'esprit que ce mot-la. Dites donc ! comme c'est gentil, vous!

Quel dommage de passer sa vie 4 dire: quel dommage |

Une chose qui me semble singulitrement bizarre, c'est que ce beau mandarin déguisé en princesse vous embobineavec ses grands yeux cruels au pointde vous inoculer le godt des sermons.

Quant a moi, voici mon opinion tout entiére :

(Ici deux feuilles blanches.)

Vous comprenez, j'espére, qu'aprés ce que je viens de vous dire, vous n'avez plus la moindre observation

D'ALFRED DE MUSSET a15

& me faire. Je ne pense pas qu'on puisge rien ajouter a un plaidoyer ayssi dloquent. Et je vous prie de ne pas me plaisanter, parce que j'ai coupé un papillonau vol, l'autre jour, 4 trente pas, avec un fusil que je tenais au bout de mon bras en maniére de pistolet, devant deux témoins; ainsi... ah, mais}... et j'étais assis sur un perron, et je venaisde mettre 4g grainsde plomb (comptés) dans un morceau de papier gris, tout en relisant les traductions de Léopardi, auxquelles je souhaite le méme bonsoir qu'a bien d'autres choses.

Il est certain que je suis horriblement amoureux; mais je ne sais plus de qui, c'est peut-étre de vous, et je ne sais pas trop comment mettre mon adresse. Si je mettais, par exemple :

A madame la princesse Jaubert de Bel rue Taitgiojoso bout? croyez-vous que celairait 4 Saint-Germain?

Vous dites que vous m'aimez a tort et a travers. Et moi 4 droit et a raison.

Le Figvux.

A LA MEME

Jeudi, campagne (novembre 1842),

Eh bien, madame, vous ne vouliez pas le croire. Qu'est-ce que vous dites maintenant? Suis-je parti ou non ? hein???

Hélas! je ne suis que tropparti.En bonneconscience, savez-vous ce que j'ai fait 1a? la chose du monde la plus sage et la plus stupide qu'on puisse voir.

Raisonnez un peu et dites-moi : il n'y avait moyen

d'arriver 4 rien de bon; danger de s'aigrir, comme

vous le prévoyiez trés justement;, item, raison de .

souffrir, et de souffrir trés sérieusement malgré toutes mes plaisanteries, etc.; donc, j'ai fait pour le mieux

en partant, parce que le voyage distrait, parce que : absence fait oublier, parce que le parti-pris rend le ° sang-froid, etc., en un mot il aurait pu m/'arriver | malheur et il ne m'en arrivera pas, & moins que le ©

diable s'en méle.

Mais, marraine, mais, madame, mais écoutez donc, mais il aurait pu m'arriver bonheur ; entendons-nous, car je ne suis plus fat, il y aurait trés certainement pu y avoir entre cette personne et moi un lien, une affection, qui, avec un peu d'habitude et de vieillesse, aurait pu devenir une chose trés gentille, sans méme coucher tout a fait ensemble, mais seulement sous le méme toit. Or, maintenant, je parle trés sérieusement, me connaissant fort bien comme je suis, tout est absolument rompu net. Ce sera la seconde édition de mon histoire avec Rachel, que j'ai plantée 14 par mauvaise humeur,sans aucune raison valable; laquelle Rachel s'est piquée, a voulu dire qu'elle m'avait planté la la premiére, lequel moi me suis faché tout rouge, lettres échangées, tapage, criailleries et finalement... eau de boudin.

Voilad approchant ce qui m'advient de rechef au sujet de cette belle personne méridionale. Je casse un pot renversé, disiez-vous trés bien V'autre jour. C'est exactly true. Personne n'est plus faible, plus tergiversant, et plus poule mouillée que votre indécrottable filleul, mais une fois le pont passé, bonsoir la riviére. Ce n'est pas du courage que j'ai, c'est une

espéce de besoin d'aller, comme un cheval qu'on entraine, qui fait que je ne reviens plus sur une barriére franchie. C... (1) est maintenant comme morte pour moi.— Comparaison : Figurez-vous un ceuf, qu'on fait danser dans sa main, qui est bien fréle, bien léger, mais toujours trés bon A faire cuire et trés prét a se laisser mettre au pot tant qu'il n'est pas cassé. Mais une fois tombé par terre et cassé, il n'y a pas de cuillére, i/ n'y a pas rien qui puisse remettre le jaune dedans et le faire redevenir ceuf; il ne reste qu'une coquille en morceaux et un petit gribouillis.

Tel est l'état de mon aimable cceur.

Eh bien, marraine, je prends la liberté de dire, et jen ai le droit ou le diable m'emporte, dussiez-vous me trouver outrecuidant, ces femmes qui font les bégueules, qui me maltraitent, me méconnaissent, me font souffrir a plaisir, et finalement se font hair de moi, sont des sottes en toutes lettres :ce n'est pas leur intérét, ce n'est pas leur instinct, ce n'est rien que de la blague, 4 laquelle je ne me trompe pas. Qu'est-ce que c'est, je suppose, que Marco m'écrivant du haut de ses grands yeux que « le seul bon effet des succés trop faciles, c'est d'empécher qu'on ne s'obstine aux succés impossibles ? »

Qu'est-ce qu'elle veut dire avec ses succés faciles ? certes rien n'était moins facile que certains succés (quel mot horrible) que j'ai en mémoire, et rien n'était moins impossible qu Elle. Qu'est-ce que c'est que cette maniére de traiter en petit gargon ou en libertin usé un homme plus jeune qu'elle, qui, au fond, la vaut

(1) Christine (Belgiojoso).

bien, qui sc laisse faire par faiblesse, ou plutdt, comme disaient nos péres, par mignardise, mais qui peut se redresser si on lui marche sur la queue ? Sottise! marraine, vanité qui se trompe et qui manque son but en voulant aller au dela }

Qu'aurait-elle da faire ? diriez-vous peut-étre, céder? Faut-il donc céder sous peine d'encourir l'auguste colére de monsieur ?

Non, marraine, mais seulement comprendre, ne pas feindre de croire ni vouloir faire croire qu'aprés quelques années d'une vie mondaine on est la présidente de Tourvel, ne pas profiter de

ce qu'on voudrait se rendre inreconnaissable pour méconnaitre les autres. Savoir a qui on parle, en un mot avoir la moitié seulement du bon sens, de la délicatesse et de la franchise d'une amie a Elle, qui sait la difference qu'il y a entre un boeuf et un bouvier.

Voila mon dire. Maintenant j'ai les cOtes rompues, et tres mal aux genoux, parce que je m'en viens de courir aprés unchevreuil qui s'en moquait bien et qui avait raison. Mais je me moque bien de lui 4 présent que j'ai Oté ma veste, et que j'ai changé de bottes, ceci n'est point une métaphore. Je rentre de la chasse et j'ai une quantité trés suffisante de lieues dans le dos.

Et je vous assure que le célébre poéte Horace, lorsqu'il a dit que le chagrin montait en croupe derriére le cavalier, a dit une bétise pommeée. Le chagrin tombe de cheval 4 chaque temps de galop.

Je vous écris avec le coeur libre, la conscience tranquille, et les mains (mille pardons) sentant l'écurie.

Adieu, marraine, il y a bien peu de monde que

D'ALFRED DE NUSSET . 21g

jaime autant que cette petite fée toujours bonne, qui se ticnt debout sur vos petits pieds.

Yours.

Au chateau de Lorey, prés Pacy-sur-Kure.

A LA MEME 23 novembre 41842.

Je remercie d'abord la plus petite de toutes de ne pas avoir oublié son ancienne coutume d'écrire a son fieux quand i] pond.

Rienn'est plus gentil ct plus doux pour moi que ce bon petit écho. — Gardez-le-moi toujours, marraine, gardez-le-moi quand méme. Un sentiment de ce genre-la doit étre 4 l'abri de tout, et console de bien des choses.

Le public a été a peu prés de I'avis d'Uranie. Il a préféré, m'a-t-on dit, le cété sérieux de mes vers (1). Peut-étre a-t-il raison; mais, au fond, quelle dréle de manie de vouloir faire de l'art et de la pédanterie a propos d'une boutade! Il me semble que si les coudées franches sont permises quelque part, c'est dans les choses de ce genre. Mais, comme disait Liszt, le publicest un cuistre.

Il faut que je vous raconte deux carambolages que le hasard vient de s'amuscr 4 faire deux jours de suite aux Italiens (je veux dire au théatre Italien),

1¢* carambolage. Figurez-vous, marraine, que je m'en vais voir Norma dimanche dernier, chose assez naturelle. Or, j'avais pris la stalle du balcon n° 25.

(1) Les vers & Léopardi intitulés : Aprés une lecture.

Pourquoi? Parce que c'est la derniére au coin, et. que, dans la loge a cété, je comptais trouver — quelqu'un que vous ne connaissez pas. J'arrive 4 huit heures sonnant, tout embaufumé, et je trouve dans la stalle n° 23, c'est-a-dire 4 cété de moi, une fille entretenue, _ ancienne maftresse d'un de mes amis. Elle m'adresse la parole. Impossible de ne pas répondre, en sorte que, pour le public, me voila installé tranquillement au beau milieu du balcon des Bouffes avec une donzelle. Je me donnais au diable; on me langait, ou plutét on me laissait tomber des regards d'un

mépris! — Je m'en suis allé, et j'ai planté tout 14 selon ma louable coutume.

2° carambolage. Hier mardi, je suis allé voir Ja Linda di Chamouny. lly a de jolies choses. Cela vaut la peined'être entendu de vous. J'aime la Brambilla, quoiqu'elle ait le plus gros postérieur du monde dans sa culottede Savoyard. — Je m'adresse, en arrivant, Aun marchand de billets. qui m'en vend un. La comtesse de *** avait vendu sa loge. II se trouve que c'est dans celle-la qu'on me donne une place. J'entre 4 Pavant-scéne donc, et j'apergois en face de moi Belgiojoso qui me braque d'un air étonné. Ce n'était pas pour me voir qu'il était venu la. (En face de moi, par parenthése, était aussi l'ingrate Pauline.) Pendant lentr'acte, Belgiojoso m'aborde dans le corridor. Nous nous promenons, — les meilleurs amis du.monde, — et il parait apprendre avec plaisir que j'ai payé ma place, si bien que nous devons souper ensemble vendredi. Il _m'a semblé que quelques personnes nous regardaient avec un peu de surprise.

Voila mes deux carambolages. Ce n'est pas grand'

D'ALFRED DE MUSSET at

chose, comme vous voyez; mais j'ai pensé que cela vous amuserait peut-étre.

Vous savez que le petit s'en est allé, peut-Ctre pour longtemps. Cela m'a fait beaucoup plus de peine que je n'en ai eu lair. Non seulement j'aime beaucoup mon frére ; maisc'est mon ami, et il a eu, dansces derniers jours d'ennui, tant de soins, tant de pitié pour moi, que son absence me laisse terriblement seul. Que de 'choses se sont ¢loignées de mci, cette année (1)!

Adieu, marraine, uimez-moi un peu, aimez-moi le plus possible. J'ai froid au cceur,j'ai bien besoin qu'on m'aide un peu 4 vivre.

A SON FRERE, A MIRECOURT se dirigeant vers Italie.

Jeudi, 1er décembre 1842.

Je te remercie de tout mon cceur, mon cher ami, de la bonne lettre que tu m'écris, et je commence par répondre en conscience, comme tu le veux, a ta question. Ne pense pas, je t'en prie, 4 moi autrement que comme A un frére et 4 un ami, mais oublie compleétement mes ennuis passagers qui ne sont plus rien. Je me porte trés bien maintenant, et, comme je n'ai aucune cause de chagrin ni réelle ni matérielle, ma tristesse est partie avec la fiévre. Certes, nos conversations du soir m'étaient trés chéres, et je n'oublierai

(1) Allusion & la mort du duc d'Orléans et au départ de Tattet pour Fontainebleau, ou il finit par planter sa tente,

jamais, sois-en bien sar, l'amiti¢é que tu m'as montrée dans tous ces derniers temps de chagrin; tu m'as été extrémement utile,et en méme temps extrémement bon; mais je te price en grace d'entreprendre ton voyage sans aucun regret, sans aucune arriérepens¢e qui puisse te troubler un seul instant.

Ma mére est revenue, M™* Jaubert aussi. Tu vois que je ne suis plus seul. M™ºde Lagrange m/'a invité 4 revenir de la facon la plus aimable.

Le bon capitaine m'a chargé de te dire que |'affaire de la correspondance était arrangée. Les lettres pour toi seront mises sous enveloppe ici, et envoyées A M™* Aubernon(r), qui te les fera

passer.Tu auras soin seulement de donner I'adresse ou plutét les adresses des endroits oti il faudra les envoyer.

Je ne m'étonne pas que tu te plaises auprés de notre excellent oncle (2). Dis-lui bien, je t'en prie, combien je aime, combien je serais heureux d'étre prés de lui, comme toi. Dis-lui qu'il est rest¢ et restera dans mon souvenir comme l'homme dont le mérite et le caractére m'ont inspiré A la fois le plus de sympathic et de respect.

Adieu. Ecris-moi surtout. Tes lettres me feront grand bien. Je t'embrasse.

(t) Femme du préfet de Versailles.

(2) M. Desherbiers, qu'Alfred de Musset avait fait nommer sous-préfet de Mirecourt,

A SON FRERE, EN ITALIE

Janvier 1843,

Je sais, mon cher ami, que tu as fait bon voyage et que tu t'amuses, ce qui ne m'étonne point, bien que Hetzel dise qu'il n'y a que toi au monde capable de trouver du plaisir 4 voyager seul.

Pour ce qui me regarde, je te dirai que je suis raccommodé avec Rachel, je l'ai rencontrée 4 souper chez Buloz et nous nous sommes donné une poignée de main. Tu sais qu'elle demeure sur le quai, comme le chevalier de la Marjolaine. C'est un gentil voisinage.

As-tu vu a Génes ce beau jardin ov il y a écrit sur la porte: Hic mthi sucunda solitudo, amicitia jucundior? c'est celui que préférait ton serviteur trés humble. M™¢ Sand en parle dans les Lettres d'un voyageur. Il y a une fontaine en grotte délicicuse.

Je me porte trés bien. Fais-en autant, amuse-toi surtout, et envoie-nous des nouvelles de Naples.

5 eee —A

A SA MARRAINE S. d. (4843.) -

Ce n'est ni chez elle, ni chez vous, madame, que je voudrais la rencontrer, mais, si j'étais invité au bal de M™* de T..., ce serait différent.

M=* Jaubert ayant obtenu une invitation, Musset lui écrit :

J'ai profondément réfléchi et j'ai découvert que ce n'était pas la peine. Je n'irai pas vendredi.

Ce qui n'empéche pas, mais pas du tout, que je ne vous remercie de tout mon cceur d'avoir pensé 4 moi, qui n'en suis guére digne.

Vous étes bien toujours vous, ma belle marraine, c'est-d-dire toujours bonne.

Dites, je vous prie, 4 la comtesse que j'irai indubitablement lui faire visite d'ici 4 ma mort,-dans toutes les régles avec carte et en grande tenue. Et ajoutez que si mes profonds respects et trés humbles excuses ne peuvent la toucher, il ne me reste plus qu'a lui dire ce qu'une religieuse disait 4 sa supérieure : « Si vous

n'étes pas contente de moi, couchez-vous auprés. »

Compliments sincéres.

Mercredi soir.

A M™ᵒ MENNESSIER-NODIER

Vendredi, mai 4843.

Je vous remercie, madame, de votre remerciement.

J'ai peur que vous n'ayez peur encore d'un sonnet; c'est pourquoi je m'empresse de vous rassurer. Vous avez tort de croire que le silence ne dit rien; il en dit quelquefois beaucoup, et méme trop, et méme pas assez. Je crois qu'Odry en personne, de qui vous me citez une phrase mémorable, serait de mon avis la-dessus. Vous voyez que je connais mes auteurs.

Sérieusement parlant, je vous remercie mille fois de votre bonne et aimable lettre, et je vous prie d'agréer Vassurance de mes sentiments les plus distingués et les plus respectueux.

Si vous rencontriez le docteur Neophobus, voudriezvous étre assez bonne pour lui faire de ma part un sincére et trés humble compliment sur quelques pages de la Revue de Paris, ov il a trouvé le moyen d'étre a la fois charmant et raisonnable, chose qui devient de plus en plus rare (1).

A LA MEME

Dimanche soir, S. d. (1843.)

On a da vous remettre, madame, une lettre pour votre protégé. Je serais bien coupable de vous avoir portée si tard, si je n'avais 4 vous donner une excuse que vous agréerez, j'espére ; c'est que j'ai manqué mourir la semaine passée. J'ai été pris d'une fiévre nerveuse, fort sot mal que je ne souhaite 4 personne, et je ne fais que revenir & la clarté du jour.

(1) Ces pages, intitulées les Marionnettes, ont paru dans la Revue de Paris du 28 mai 1843.

J'ai écrit selon vos volontés le moins mal que j'ai pu, c'est-d-dire encore trés mal,

Le ciel m'a refusé l'esprit de faire ou de recevoir un compliment, J'ai besoin d'étre aimé pour mojméme comme Almaviva, indépendamment de toutes les phrases, protocoles, etc. Ainsi vous me pardonnerez si ma lettre est béte. Je vous |'ai portée pour vous prier de vouloir bien Ja faire parvenir au jeune homme en question, attendu que l'adresse qu'il a mise au hag de son sonnet est pour moi un mystére géographique.

Jaurais été bien heureux, madame, que cette petite correspondance eit été pour moi une occasion de vous revoir quelques instants dans ce respectable Arsenal ou nous avons tant dansé a quinze ans. Hélas! nous sommes tous devenus de grands personnages, et la glotre, qui ne danse pas, a tout séparé. Elle vous a du moins permis de rester ce que vous étiez, l'une des femmes les plus charmantes et les plus spirituelles de cet ennuyeux temps. .

Veuillez agréer, madame, mes compliments respectueux et empressés.

A SON FRERE, EN ITALIE

Lundi, 22 mai 4843.

Je te remercie de ta lettre, mon cher ami. Elle m'a fait grand plaisir, 4 moi d'abord, comme disait notre ami de Guer, et ensuite 4 d'autres. J'ai montré ce

soir méme a madame J. [aubert] ton dessin catanais. — Elle m'a chargé de te dire qu'elle ne t'écrira pas tant que tu seras en Sicile, parce qu'elle a peur d'une eruption et qu'il ne resterait plus, dans un monceay de cendres, que ta poche et sa lettre.

Puisque je te parle de la rue T. (1), tu sauras que, depuis peu, on y est pris d'une rage de magnétisme. C'est la chose du monde la plus curieuse. J'ai assisté a certain nombre de séances. Ce que j'ai vu d'abord m'avait presque rendu incrédule. Le petit Alexis (c'est le nom d'un somnambule) a été collé trois fois de suite par moi, dans une séance a laquelle, par parenthése, assistait Paulinette, qui nous a chanté un air de Palestrina, une sicilienne, qui est la plus belle chose qu'on puisse entendre.

Trois fois de suite, 4 peu prés, je n'ai donc vu que des niaiseries ou des tours de cartes, ce qui revient au méme. Alexis a joué a l'écarté avec moi, les yeux bandés, mais trés mal. II avait fait pourtant des choses assez singulitres: ayant deux cardes de coton sur les yeux et un mouchoir bien serré par-dessus, il venait de jouer avec un des graves collégues du conseiller, et non seulement il jouait trés lestement, mais il indiquait le jeu de l'adversaire, — comme de lui dire par exemple ; « Pourquoi ne jouez-vous pas la dame de carreau? » Et il a touché du doigt la carte. Cela n'était pas tout a fait facile; mais, pour moi, cela n'était pas

suffisant. Mademoiselle Julie (autre somnambule) a commencé de méme avec moi par étre béte comme une oie; et puis voici le tour qu'elle m'a joué: Achille la magnétisait, Achille en personne, qui

(1) Rue Taitbout, ok habitait Mme Jaubert.

n'était pas compére (1). Je lui ai demandé si elle pourrait lire un mot, non pas écrit, mais dans ma pensée. Elle m'a dit que oui; je lui ai pris la main. J'avais pensé le nom de Rachel. Elle m'a dit qu'elle voyait les lettres, mais qu'elle ne pouvait pas lire le mot (dans mon cerveau, note bien). — Je.lui ai demandé si elle pourrait écrire ces lettres. « Oui. » On lui a donné du papier et un crayon. Elle a écrit C-L-E d'abord, ensuite d'un seul coup A-H. — Elie a cherché longtemps, et enfin elle a écrit Charle. C'est précisément l'anagramme de Rachel. Ce sont les mémes lettres. N'est-ce pas trés baroque?

Il faut dire qu'on Paide un peu malgré soi. Cependant comment pécher, endormi ou non, un mot dans Ja cervelle d'un homme? Du reste, la méme demoiselle Julie a lu trés vite ton propre nom écrit de ma blanche main sur un morceau de papier que je lui avais délicatement glissé dans le dos, sous sa robé. Ce genre de lecture n'est pas trés commode. Elle répétait sans cesse, Po, Po, d'une voix presque éteinte. — « Eh bien, lui dit Achille, Po! Po! aprés? Elle a fait un éclat de rire, et elle a prononcé ton nom. Ainsi, mon cher ami,tu es de moitié dans la farce. Qu'est-ce que c'est que tout cela? je n'en sais rien du tout.

Je ne sais pas si vous savez, vous autres, 4 Catane, que le Principe“ (2) a enlevé la comtesse de ***. Il y avait deux ans qu'ils

étaient ensemble au su de tout Paris. La comtesse s'est disputée, A ce qu'it parait, avec son mari; elle est arrivée chez le'prince (qui

(1) M. Achille Bouchet.

(2) Le prince Belgiojoso, parti avec M™* de Contades.

devait chanter le soir dans un concert) ornée de son mouchoir pour tout bagage, et elle luia dit: « Allonsnous-en. » Ils sont en route. Le vent est aux enlévements 4 Paris, dans ce moment-ci, ou, pour mieux dire, aux séparations. Je viens de voir de mes yeux la méme plaisanterie, qui est beaucoup moins gaie qu'on ne pense. Je t'expliquerai cela un jour; mais si tu m'en crois, n'enléve jamais personne, 4 moins que ce ne soit la reine d'Espagne.

Que te dirai-je encore de nouveau? Mademoiselle H... (tu t'en souviens) se marie. Mademoiselle de B... se marie. Mademoiselle T... s'est mariée, il y a un mois, et-se meurt. A..., la nouvelle marquise, est plongée dans les douceurs de la lune de miel.

La tragédie de Judith, de M™* de Girardin, a été jouée par Rachel. Je vais chez la méme M™ de Girardin entendre M"* Hagn, la premiére tragédienne de V Allemagne, dit-on, déclamer, en allemand, devant la méme Rachel. Je regretterai de ne pouvoir pas t'en rendre compte. Ce sera curieux,— personne n'y comprendra un mot. — M. Ponsard, jeune acteur arrivé de province, a fait jouer 4 l'Odéon une tragédie de Lucréce, trés belle, malgré — les acteurs. — C'est le lion du jour; on ne parle que de lui, et c'est justice. — Je me suis réconcilié avec Victor Hugo. Nous nous sommes rencontrés a déjeuner chez Guttinguer. — M™ Hugo m'a envoyé son album; j'y ai écrit un sonnet (1) sur cette rencontre, qui m'avait réellement touché : — il m'a répondu une lettre trés

bien. J'ai fait aussi plusieurs sonnets pour M™ Mennessier,qui m'en

(1) C'est le sonnet qui commence ainsi : .

« Il faut dans ce bas monde aimer beaucoup de choses. »

a renvoyé deux trés jolis (1). Hetzel en est pale. — Chenavard continue a aller au Divan.

Adieu, mon cher ami, je te dis des niaiseries, 4 quatre ou cing cents lieues de distance, comme si nous causions 4 souper. Amuse-toi, porte-toi bien; nous t'aimons tous.

Ton frére et ami.

(1) On trouvera ces sonnets au t. I de notre Alfred de Masset (chap. du Cénacle).

A ALFRED TATTET

44 mai 1844.

Je viens d'avoir une fluxion de poitrine. Quand je dis fluxion de poitrine, c'est pleurdsie que je devrais dire, mais le nom ne fait rien 4 la chose. Vous comprenez que j'ai eu mes religieuses. Ma bonne sceur Marceline est revenue, plus une seconde avec elle, bonne, douce, charmante, comme elles le sont toutes, et de plus femme d'esprit.

A MONSIEUR LE DIRECTEUR DU CONSTITUTIONNEL

26 juillet 1844, CXXXVITI

Monsieur, On a beaucoup parlé des chroniques, des ballades et des légendes; on en a usd, on s'en est moqué; c'est tout simple. Le poéte, |'écrivain dramatique, le

romancier, le conteur, le musicien, le faiseur de ballets, le philosophe, le peintre, tout le monde s'en est servi, Michel-Ange et La Fontaine, Desdemona et Gisefle, tous enfin, depuis sainte Thérése jusqu'a Voltaire, depuis Klopstock jusqu'é Vadius. .

La ballade, 4 mon gré, est une chose fade.

Je n'oserais pas étre de l'avis de Trissotin, mais il est certain qu'aujourd'hui tout cela est un peu passé de mode.

Pourtant, on m'a raconté en Allemagne une Ilégende (1) ou une ballade, comme on voudra, que j'ai recueillie, non qu'elle ait rien en soi de bien remarquable, hormis une fin assez terrible. La voici! Malheureusement je n'ai pas traduit; je n'ai fait qu'essayer de me souvenir a peu prés du sujet et du style.

Agréez, etc.

A AUGUSTE BARRE

Mon cher ami, Je vous écris de chez M'* Rachel, qui me garde a diner. Ainsi, ne m'attendez donc pas ce soir. A bientét.

A vous.

ALFRED DE Musser.

(1) La légende en question porte pour titre: Les Fréres Van Buck. Elle parat dans /e Constitutionnel du 27 juillet 1844.

(2) Crest Aug. Barre qui a fait le beau buste en marbre blanc qui

J'ai ébauché une belle petite chatte. J'ai employé d'abord un couperet de cuisine, puis mes mains, puis vos petits batons. J'ai tout lieu de croire que ce sera admirable, mais, dans ce moment-ci, mon idéal a encore un torticolis et une fluxion.

Venez donc voir ¢a.

décore le tombeau d'Alfred de Musset, Il était trés lié avec d'Alton- Shée et sa scour, M=* Jaubert.

A ALFRED TATTET

De Mirecourt, mai 4845.

... Rien n'éléve le cceur et n'embellit l'esprit comme ces grandes tournées dans le royaume. C'est incroyable, le nombre de maisons, de paysans, de troupeaux Voies, de chopes de biére, de garcons d'écurie, d'adjoints, de plats de viandes réchauffées, de curés de village, de personnes lettrées, de hauts dignitaires, de plants de houblon, de chevaux vicieux et d'Anes éreintés qui m'ont passé devant les yeux. J'ai méme vu une personne aimable, Agée, il est vrai, mais pas chére du tout; puis, comme dit une admirable piéce de vers de ma facon :

Le long, le long de la Moselle, J’ai vu plus d'une demoiselle Faisant, faisant de la dentelle.

Je suis revenu avec une jeune beauté de quarantecing A quarante-six ans, qui se rendait par les diligences de la rue Notre-Dame-des-Victoires, de Varsovie aux Batignolles. Le fait est historique. Elle mangeail

CORRESPONPANCE p’ALFRED DE MUSSET 235

un gateau polonais, cauleur de frqamage de Marolles, et elle pleurait parce qu’un grand monsieur, de sept ou huit pieds de long sur trés peu de large, s’était apparemment chamaillé avec elle; ce monsieur s’appelait mon bien-aimé. Du moins ne I’ai-je pas entendu appeler d’un autre nom.

-.- Jugez, mon cher ami, de ma situation. Heureusement la figure de cette Ariane m’a fait penser a Bacchus. Done j’ai acheté 4 Voie, pour dix sous, une bouteille de vin excellent, mais je dis tout a fait bon, et ainsi, elle pleurant, moi buvant, nous chemindmes tristement. O man ami, que de drames piquants, que de souffrances et de palpitations peuvent renfermer les trois compartiments d’une diligence!...

AU MEME

Vendredi, 17 octobre 1845.

Mon cher Alfred, parmi les raisons qui m’ont empéché d’aller vous rejoindre se trouve celle-ci: que M. Bocage, directeur de }’Odéon, est venu me demander l’autorisation de faire siffler [A son thédtre] un petit proverbe de ma fagon intitulé Un Caprice, ce a quoi j’ai accédé, aprés avoir pris l’avisdes plus grands

connaisseurs en matiére de fiasco. Je ne l'aurais pas donné aux Francais, c'eit été trop grave; mais 4 |'0-

'déon cela m'amusera, sans danger pour ma gloire, puisque cette petite piéce a été imprimée,il y a six ou sept ans, et non destinée au thédtre. Ainsi je vais

étre représenté par Bocage en personne, pére des Antony ettourier de Nesle, fort aimable et brave homme du reste, qui y met toute l'obligeanee possible et qui me fera faire une petite décoration pour rétrécir sa salle. Il faut donc que je sois 4 Paris, quoique je ne m'en méle pas du tout. J'espére que vous y viendrez. C'est votre devoir d'y étre ; vous aurez le droit de partager les pommes cuites jetées 4 votre ami. Ce sera, jecrois,pour le mois de novembre. Les répétitions sont commencées, mais je n'en ai rien vu. Ma jeune premitre, M"* Naptal, est venue me faire une visite avec son papa. Elle est jolie ; c'est toujours bon signe.

A SON FRERE, A ANGERS

7 juillet 4846.

Mon cher ami,

Je t'envoie, pour ma mére, une espéce de factum auquel je n'ai pas pu comprendre grand'chose. En outre, j'ai une requéte a te faire : un bon garcon et fort honnéte, nommé Piot, part pour Venise, et il m'a demandé si je ne pourrais pas avoir de toi quelques mots de recommandation. Il voudrait ses entrées aux bibliothéques et méme aux archives; mais sans aucun but politique, ni méme littéraire. Il s'occupe de dessins, de gravures, et il espére

trouver quelque chose la. J'espére que tu peux lui rendre service sans aucun inconvénient. I] part dans huit jours. Je lui ai promis, non que je réussirais, mais que je ten parlerais. Je viens de passer deux heures a corriger tes épreuves, ov il n'y avait que de trés légéres fautes, qu'il fallait pourtant relever. — Donne pour moi une grande poi-

gnée de main a notre nouveau frére (1); embrasse ma mére; dis 4 ma sceur combien j'ai senti que je I'aimais en la voyant partir. Je lui écrirai.

Notre oncle m'a quitté pour aller 4 Melun, je_n'ai plus, en fait d'anges consolateurs, que la vieille Renote et le petit oiseau.

; A toi.

(1) M. Lardin, conseiller & Ja Cour d'Angers, qui venait d'épouscr M'* Charlotte-Herminie-Amélie de Musset, sceur de Paul et d'Alfred.

A ALFRED TATTET

Je crois que, la semaine prochaine, je vais étre exé= cuté en effigie sur I'échafaud de la rue Richelieu ; serait-il possible que vousn'y veniez pas! Je vous préviens que je vous garde une loge et que, si je ne vous vois pas dedans, je ferai comme M2 Dorval, cette vieille Al/an(1),non Despréauc. Elle m'avait menacé, si je ne venais pas, de s'avancer au bord de la rampe et de dire poliment au public : Messieurs, il est vrai que je devais jouer ce soir, mais M. de Musset n'étant pas dans la salle, je suis obligée de vous dire que ga m'embéte.

(1) On sait que Marie Dorval devait son nom de théedtre au comédien Allan-Dorval, qu'elle avait épous¢ en premiéres noces.

(Cf. sur elle notre livee sur Alfred de Vigny.)

Jeudi 4848.

A Xu...

Le prince Napoléon est perdu. On dit qu'il parlera 4 Assemblée.

A EMILE AUGIER

S. d. lundi. (4848.)

Vous allez- me trouver, mon cher Augier, une bien ridicule créature. Mon désespoir de l'autre jour est passé, comme ma maladie,-et je suis tout prét a reprendre notre petite piéce, si vous voulez et dés que vous voudrez.

Je vous dis cela 4 brdle-pourpoint et sans le moindre ombrage, afin que vous sachiez & quel (sic) triste personne vous avez affaire. — Je suis impressionnable comme une femme, et, sous ces impressions, par

conséquent, j'agis comme une linotte. Mes amis le savent et me pardonnent. Voulez-vous en étre?

A vous (1).

A ALEXANDRE DUMAS Vendredi, 46 juin 4848.

Mon cher Dumas,

Je viens de lire la France Nouvelle et j'irai vous serrer la main. Mais il faut que je vous remercie al'instant méme de la vive émotion que je ressens. Vous me rendez fier, mon ami, et vous me donnez le droit de l'étre, lorsqu'un homme tel que vous daigne écraser une petite maladresse sous de si belles, si braves et si nobles paroles.

Une autre impression encore m'a été au.cceur, c'est notre vieille amitié toujours jeune, et ce sentiment plein de force et de dignité, qui fait qu'ayant dans les mains l'arme la plus puissante et la plus redoutable, si vous tirez l'épée pour attaquer, c'est en méme temps pour défendre.

A vous de coeur (2).

(1) A propos de U'Habit Vert, que Musset fit en collaboration avec Angier.

(2) Dumas avait protesté énergiquement dans un article de /a France Nouvelle contre la destitution de Musset de sa placede bibliothécaire au ministére de }'Intérieur.

AU REDACTEUR DE « LA PATRIE

49 juin 1848

Monsieur,

Je lis dans votre journal qu'on avait annoncé par erreur que j'étais destitué de ma place de bibliothécaire, et que le ministre a fait démentir ce bruit. Voici, & ce sujet, la lettre que j'ai regue il y a un mois:

« Citoyen,

« J'ai le regret de vous annoncer que, par un arrété

« du 5 mai courant, le ministre vous a admis a faire

« valoir vos droits 4 la retraite.

« Salut et fraternité.

« Le secrétaire général, « CARTERET, »

Cette lettre, vous le voyez, est aussi claite que laconique.

Quant aux droits a la retraite, il faudrait que j'eusse été nommé bibliothécaire & I' age ou } 'apprenais a lire. Veuillez croire, du reste, monsieur, que je n'aurals jamais songé a entretenir le public d'une chose de si peu d'importance, si je n'étais profondement touché des marques d'intérét et de bienveillance que j'airecues de la presse, a cette accasion.

Veuillez agréer, etc...

A ALFRED TATTET 1er juillet 1848.

Je vous remercie de votre lettre, mon cher ami. II ne nous est rien arrivé, A mon frére ni A moi, que beaucoup de fatigue. A l'instant ot je vous écris, je quitte mon uniforme, que je n'ai guére quitté depuis Yinsurrection. Je ne vous dirai rien des horreurs qui se sont passées; c'est trop hideux.

Au milieu de ces aimables églogues, vous comprenez que le pauvre oncle Van Buck est resté dans Peau (1). Il avait pourtant réussi, et je puis dire complétement, — sans exagération. C'était justement la veille de l'insurrection ; j'avais encore trouvé une salle toute pleine et bien garnie de jolies femmes, de gens d'es-

prit; un parterre excellent pour moi, de trés bons acteurs, enfin tout pour le mieux. J'ai eu ma soirée. Je Pai prise, pour ainsi dire, au vol. Aprés la piéce, on a redemandé tous les acteurs, et méme l'auteur, qui, vous le pensez bien, n'a pas paru. — Le lendemain, bonjour! acteurs, directeur, auteur, souffleur, nous avions le fusil au poing, avec le canon pour orchestre, l'incendie pour éclairage et un parterre de vandales enragés. La garde mobile a ¢té si admirablement intrépide que ce seul spectacle, heureusement, nous a donné encore de bons battements de cceur. C'étaient presque tous des enfants. Je n'ai jamais rien

(1) Ji ne faut jurer de rien, comédie en trois actes, représentée au Théatre-Frangais le 22 juin 1848.

ahh CORRESPONDANCE

révé de pareil. — Mille amitiés respectueuses 4 M™ Tattet. — Je vous écris en hate et vous serre la main de tout cceur, 5

A SON FRERE

Jeudi soir, 17 aodt 1848.

Mon cher ami,

En voila une tuile désagréable! J'étais averti que l'Académie me donnait un prix, mais je ne sayais pas en quels termes (1). On vient de me le dire et je les trouve blessants. Il y a vingt ans que j'écris; j'en ai tout 4 lheure trente-huit, et on m'apprend que je suis un jeune homme qui mérite d'étre encouragé 4 poursuivre sa carri¢re. Quand la critique me fait de ces compliments-la, je les méprise; mais de la part de VAcadémie, c'est plus grave. Il m'en codterait de paraitre orgueilleux ou susceptible, et cependant puisje a mon 4ge me laisser traiter d'écolier? Que faire? J'ai be-

soin d'avoir ton avis la-dessus. Attends-moi ce soir, avant de te coucher, ou laisse la clef a ta porte. Il faut que nous causions ensemble.

A tol.

(1) Dans sa séance du 17 aodt 1848, l'Académie francaise avait dé cerné & Alfred de Musset le prix fondé par M. de Maillé-Latour-Landry. D'aprés les intentions du fondateur, ce prix annuel doit étre donné « au jeune écrivain ou artiste, dont le talent, déja remarquable, paraftra mériter d'étre encouragé & poursuivre sa carriére dans les lettres ou les beaux-arts. » Le piquant de I'affaire, c'est que ce prix avait été donné, saps que l'Académie s'en doutat, & un descendant des Latour-Landry, la

famille du Bellay, a laquelle appartenaitla grand'mére de Musset, s'étant alliée aux Latour-Landry a la fin du xy‘ siécle.

AU CITOYEN REDACTgUR du journal le National (1).

Paris, 20 aodt 1848.

Monsieur,

L'Académie frangaise m'a fait Phonneur, dans sa derniére séance, de me donner le prix fondé, comme encouragement, par M. le comte de Maillé-Latour- Landry. Ce secours, accordé pour un an, consiste en une somme de treize cents et quelques francs, intérét d'un capital de trente mille francs légué par le testateur, et placé en rentes sur I'Etat.

Voulez-vous étre assez bon, monsieur, pour ajouter cette somme 4 celles que vous avez déja recgues en faveur des victimes

des événements de juin 1848? Je m'empresserai de la verser entre vos mains aussitét qu'elle me sera parvenue.

Veuillez agréer, monsieur,]'assurance de ma parfaite considération.

(1) Cette lettre était précédée des lignes suivantes : « Nous recevons de M. Alfred de Musset une lettre qui ne nous étonne pas de la part d'un pote, homme de cceur. Nos lecteurs, qui sont au courant des termes du programme des prix décernés, en 1848, par l'Académie frangaise, apprécieront lesentiment de modestie et de générosité qui a dicté cette lettre, et l'Académie elle-méme ne peut manquer d'approuver la destination donnée par M. Alfred de Musset au prix d'encouragement qu'elle lui a décerné, » (Le National du a1 aodt 1848.)

A M™® DE GIRARDIN

Jeudi, 8 juin 1848,

I] est vrai, Madame, que je ne suis pas conservé en qualité de conservateur. Mais je pense qu'il y aura quelque accommodement, et je vous demande comme un service de n'en rien dire.

(1) Cette lettre, parue au Moniteur dusb aodt 1848, était acoompagnée de la note suivante :

« Une lettre publiée dans plusieurs journaux, et signée de M. Alfred

_de Musset, ferait penser que I'Académie francaise xvait légdrement attri-

bué a cet écrivain distingué le prix fondé par M. Maillé-La-tour-Landry. La seule réponse a faire, c'est que l'Académie n'a pris cette décision, qu'aprés s'étre assure que M, Alfced de Mus-set connaissait le caractére de ce prix et qu'il l'accepterait ; et, en effet, il en aremercié l'Académie par la lettre suivante (suivait la lettre de Musset\.

« L'Académie décide que Ja présente note sera transmise au Monitear, avec priére de la publier,

« Certifié conforme « Le Secrétaire perpétuel de l'Académie frangaise. « Villemain. »

Malgré le vif plaisir que m'a fait votre lettre, je ne vous en fais pas de remerciements. On ne remercie pas une personne comme vous de se montrer brave et charmante ; c'est bon pour celles 4 qui cela arrive par hasard.

Compliments respectueux et bien sincérement dévoués.

A SA MERE

44 septembre 1848,

... Le ministre de l'Intérieur vient de réparer, un peu et, jus-qu'a un certain point, de la maniére la plus aimable, la sottise de Académie. Les auteurs dramatiques, joués depuis février, étaient compris dans les fonds d'indemnité donnés aux théatres. Cela n'a rien que de fort honorable. II était reconnu que les théatres ayaient moins gagné a cause de la Révolution. Par conséquent, les auteurs devaient y avoir perdu. Ona donc enyoyé & chacun

une petite somme; mon nom a été mis en téte pour mille francs. Ce n'est pas le Pérou, mais enfin, les pauvres gens,tu sais de quoi ils vivent, et les autres n'ont guére eu que moitié ! Le Directeur des Beaux-Arts m'a annoncé cela avec les compliments les plus flatteurs de la part du Ministre. Tu penses bien que, cette fois, j'ai accepté : non, ce n'est point comme a l'Académie! Qui pourrait en étre vexé ?

Ton fils qui t'aime.

A X... SOUS-PREFET

43 septembre 1848.

Monsieur,

Les apparences, je le vois, sont- trompeuses, car votre sous-préfecture porte un joli nom. C'est d'abord celui d'une trés grande famille ou il y a dejolies femmes, ensuite il a quelque chose de coquet et de musqué (il paratt que la ville ne l'est guére). Je me serais figuré une espéce de bonbonniére, sceur cadette d'un chéteau, mais un nom ne veut rien dire, et il y a peut-étre a Poitiers des laiderons qui s'appellent Diane.

Je ne vous plains pas beaucoup des truffes absentes, puisque vous n'en auriez pas l'emploi; je ne saurais non plus vous trouver fort a plaindre de vivre au

milieu du patois, car ceux qui parlent le meilleur et ' le plus pur frangais (que Dieu les conserve pour notre gloire!) sont souvent bien ennuyeux. Il est souvent :

bien précieux de ne rien entendre de ce qu'on vous dit; vous le savez sans doute aussi bien que moi.

Pour ce qui regarde les maisons ov, dites-vous, les . indigénes s'accroupissent, rappelez-vous ce beau vers

de Victor Hugo, parlant de l'Arc de triomphe :

(1) Ce sous-préfet avait été nommé par le méme ministre qui avait destitué Alfred de Musset de ses fonctions de bibliothécaire et, comme il avait emporté dans sa sous-préfecture, pour charmer ses ennuis, les

quvres completes du poéte, il avait pensé qu'il serait on monstre d'in- ;

gratitude s'il ne lui avait envoyé ses condoléances. (Cf. le journal UEstafette du 12 mai 1880.)

-.». un jour le patre, accroupi dans les seigles, Contemplera tes aigles.

Cette image m'a toujours semblé aussi belle que la rime. ;

Mais je vous plains bien sincérement pour le vin et le beau sexe, surtout pour les punaises. J'avais trouvé des puces en Allemagne, dans une fort jolie chambre qu'on m'avait louée. Je m'en plaignais, quand la servante me répondit littéralement :

— Monsieur, c'est un gondesse qui demeurait ici avant vous.

1] est vrai que les puces allemandes sont de |'ancien régime. -

Pour parler sérieusement, je vous remercie mille fois de votre lettre et du bon mouvement qui vous est venu de trop loin, malheureusement pour moi. Rien ne m'est plus agréable, rien ne m'encourage mieux qu'une parole amicale et sincére ! C'est le seul plaisir du métier.

A HENRI CANTEL

23 novembre 1848.

Monsieur,

Par le plus singulier des hasards, i] m'a été donné d'apprécier votre charmant talent pour la poésie; le vent d'automne qui fait tomber les feuilles semble avoir apporté a mes pi¢ds une de vos gracieuses bluettes, comme pour la sauver des glaces d'un éter-

nel oubli. Veuillez, mon jeune et charmant poéte, dont " je crois voir de mon cabinet le gracieux sourire et la cheyelure dorée, veuillez, dis-je, accepter le dernier ouvrage d'un athléte au bout de sa carriére (1).

O vous du Pinde enfant gaté ~ Que les neuf scours ont allaité

Et promené par la lisiére,

Qui, malgré Jeur sagesse austére, Et leur vieille virginité,

Par elles vous étes vu pére Avant l'age de puberte ; Attendant l'immortalité,

Buvez dans la source féconde

Dy plaisir ct de la gaieté :

L'esprit, ainsi que la beauté, Pour orner et charmer Ie monde, N'attend pas la majorité.

A. pp Musset.

P.-S. —Je me ferai un véritable plaisir de donner 4M. C... tous les conseils que ma longue expérience m'a mis A méme de pouvoir fournir.

Quai Voltaire, 21. |

A SA MARRAINE

2 avril 1848.

Madame, Si un atome de moi vivait encore, il serait déja allé (1) Je publie cette lettre sous toutes régerves, car pas plus que M. Clouard, qui l'a signalée, je ne la crois d'Alfred de Musset.Les mots

soulignés par moi sonnent faux sous la plume du poste, lequel n'habitait pas, d'ailleurs, au n° 91, majs gu n° 43, quai Valtaire.

vers vous, et a plus forte raison il irait demain soir. Merci cent fois de votre gentil souvenir, que vous m'envoyez frais comme une rose et brave comme vous. Puisse ce papier vous trouver en préparatifs de eoiffure, et, au risque d'avoir lair d'une cételette, mettez-moi en papillotte.

J'ai Vhonneur d'étre, madame, sans aucun doute...

A.M. (prononcez AA! hem!).

AU DIRECTEUR DU « NATIONAL

44 janvier 1849.

Monsieur,

J’apprends que le journal ’Evénement, & propos des élections 4 l’Académie (1), porte mon nom sur la liste de ce qu'il appelle ses candidats. Je n’ai ’honneur ni Je désir d’en faire partie.

Voulez-vous me permettre, monsieur, d’avoir recours a votre obligeance pour rectifier cette erreur ?

Agréez, monsieur, l’assurance de ma considération distinguée.

A ALFRED TATTET

45 mars 4849,

Jevoulais aller vous voir, mon cher ami, mais je

(t) Le duc de Noailles, ancien pair de France, fut élu le jeudi 11 jan-

vier 1849 par a5 voix sur 3: votants. M. de Balzac ent a voix. (Il 8’agissait de remplacer Chateaubriand.)

suis retenu tous les jours par quelque raison nouvelle. Il semblerait que jen’aie plus rien a faire, c’est pourquoi je suis fort occupé. Je vous raconterai tout cela, car je ne puis vous envoyer tout un volume pour vous mettre au fait de trois balivernes. Dés que je le pourrai, je vous le manderai, comme on disait.

Je vous écris ce mot a la hate, parce que je vois que, si j’attends que j’aie le temps, je ne vous répondrai jamais.

A AUGUSTINE BROHAN

Mars 1849. Des Haricots, vendredi.

O ma chére Brohan! je suis dans les fers. Je gémis au sein des cachots. Cela ne m'empéchera pas d'aller vous voir demain samedi. Mais je vous écris cet écrit du fond du systéme cellulaire. Je suis en ce moment dans le célébre numéro quatorze, qui fut mal gravé dans /e Diabled Paris. C'est pour cause de patrouille, car jen'ai tué personne. Cette cellule est pleine encore de choses nouvelles et (plaisanterie 4 part) charmantes, mais il n'y apas Ja place d'unmotméme indécent. On a cadenassé la porte et le reste du bagne est badigeonné. Pourtant, je remarque que la poésie est ici bien inférieure 4 la peinture. Et je vous demande la permission de vous en envoyer cet échantillon, que je copie textuellement sur le mur :

Je pense 4 Saint-Michel, horrible prison Dont le nom étouffe et donne le frisson,

Ou tant de nobles ceeurs a cette heure expient Par de longs jours d'atroce captivité

Ce que tous les Francais envient,

Le régne de la liberté.

Autre:

Acrostiche a celle gue j'aime C'est toi La vraie lamme!

O mon ame, Tais-toi... - Ici, mon bel idole, Le ceeur qui t'est voué Désire ton_obole Et puis mourir.,. aimé.

A. L... 78 heures.

Cet acrostiche représente le nom de Clotilde, facile a deviner, je crois; l'auteur a oublié son hache. Vous voyez qu'il ya des personnes qui osent encore rivaliser avec votre beau couplet de /a Vierge en patache. Je révais & ce distique, ajoutable peut-ttre:

Un jeune homme plein de santé S'est percé le coeur d'un eustache.

Mais j'irai chez vous demain. Vous y serez, ou bien peut-étre que non. Et cane fait rien du tout. Réflexion faite, je crois que je suis si béte que je vous aimerai et que j'aurai raison. Je veuxdire queje vous aimerai toujours, pas un jour plus qu'un autre, mais non pas moins.

A vous, PIERROT.

A LA MEME

S. d.(4849.) Ma chére Brohan,

Je n'ai pas voulu vous écrire que vous étiez charmante, parce que je voulais vous le dire ; mais vous le savez, Je le suppose. Ce dont je veux que vous ne doutiez pas, c'est que votre gentil cadeau m'a fait le plus grand plaisir et que je vous conserverai toujours ce bon souvenir d'une amitié qui vaut bien des amours.

Tout 4 vous.

CLX

Ii ne mest pas possible, ma chére Brohan, de diner chez vous par la trés bonne raison que je ne dine pas. Je souffre dans ce moment-ci de maux d'estomac assez fastidieux et méme davantage, sans quoi, veuillez n'en pas douter, Pierrot se serait précipité aux pieds de Colombine avec appdtit et reconnaissance...

A ALFRED TATTST

26 mai 4849.

Je suis bien sir que vous ne voudrez pas mé croire quand je vous dirai, non cher Alfred, que j'avais résolu de vous aller voir. J'en atteste cependant deux témoins purs, sinon sans tache, ma malle et M"* Colin (2), une faisant l'autre. Demandez-leur s'il n'est pas vrai qu'elles sont depuis huit jours dans l'attente, et que tous les matins on déballe une A une mes chemises. Pour toute réponse a votre lettre de reproches, je voulais me mettre moi-méme a la poste; les dieux en ont ordonné autrement. D'abord, comme vous dites, on a joué mon proverbe (2). En second lieu, on va le jouer encore. Je souhaite seulement que le baptéme fui soit aussi léger que sa naissance a été bien venue. J'avais, chez Pleyel, ce gu'on me fait Pimmense honneur d'appeler mon public. Vous savez qui je veux dire: tout ce monde charmant, qu'on dit envolé, était }4 tout comme I'an passé. Les petits bees roses sortaient des chapeaux et les menottes blanches des mitaines. Maintenant je vais avoir affaire, ces jours~vi, asa majesté le suffrage universel, et ensuite a la clique — des feuilletons. A vous dire vrai, je m'en moque un peu & cause de la matinée vraiment charmante pour moi que j'ai eue rue Rochechouart. Les _prestolets

(1) Gouvernante du poste qui a publié sur lui de trés intéressants Souvenirs.

(a) On ne saurait penser @ lout, représenté pour la premiére fois dans les salons de M. Pleyel, le jeudi 3 mai 1849.

auront beau faire, leurs platras n'écraseront pas une feuille du petit bouquet qui m'a passé sous le nez. — J'espére d'ailleurs quelque adoucissement.

Voila, mon cher ami, pourquoi je suis resté. Je vais maintenant conduire ma mére a Angers. Si je peux m'échapper, j'irai vous dire bonjour, mais ne soyez pas, et jamais, en colére contre votre meilleur ami.

A ADELE COLIN

- Je n'aurais pas cru que vous puissiez vous éloigner ainsi de moi, me sachant malade et dans un complet isolement, car ceux qui sont prés de moi ne me servent a rien; j'avais pensé, aprés les soins que vous m'avez -donnés, trouver en vous quelque affection sérieuse, indépendante de certains hasards.

Si je vous ai déplu, vous étes bien vengée ; mais un peu cruellement, car je vous avoue que cette solitude et cette souffrance m'ont jeté dans une tristesse insup-

portable.

A LA MEME S. d. (4849.) Je n'ai pas fermé l'ceil, j'ai les premiéres attaques

de mes délires; toi seule les connais, viens, je ne puis me passer de toi.

Tu m’as fait du mal hier soir, mais j’avoue que je Ven ai fait beaucoup le premier! Je le regrette, ne m’abandonne pas (1).

(1) Cette lettre fat dcrite chez M™* Allan, & Villed'Avray.

- & M. CHARPENTIER, EDITEUR, IQ, fue de Lille

Janvier 1830,

Je suis vraiment désolé, mon cher ami, de voir que, pour grossir de quelques pages notre volume, nous imprimions des choses qui ne valent rien, et que je n’ai méme pas voulu publier 4 vingt ans dans mon premier recueil. N’est-ce pas une faute bien réelle que nous faisons? N’est-ce pas nous faire tort bénévolement?N’y a-t-il donc pas moyen de composer un volume plus petit, et convenable? Ne le vendrait-on pas, fatce un peu moins cher? Quant a moi, j’ai beau faire, je ne peux pas corriger les Derniers moments de Frangots f**, I] y a dix-neuf ans que c’est au rancart. — Faites un effort, au nom du ciel; laissez-moi ne donner au public que ce dont je puis étre content. Vous me soulagerez d’un vrai fardeau.

A vous.

Charpentiera mis en note : « On pourrait penser, d’aprés cette lettre,

que nous avions voulu exercer une sorte de pression sur Alfred de

Musset pour réimprimer des vers qu'il avait condamnés; on se tromperait fort. Nous lui en avions seulement fait Ja proposition par suite des

AU MEME

. Lundi, 30 septembre (1850).

Mon cher ami,

Je vous envoie le catalogue de PAssemblée (1), ot vous trouverez quatre ou cing romans de mon frére, annoncés sous mon nom. Vous m'avez dit que vous vous chargeriez de demander la rectification. J'aimerais mieux en effet que vous me rendissiez ce service, attendu qu'il est délicat pour moi de parler de mon frére. afi

D'ailleurs, votre position, étant mon éditeur, vous donne, il me semble, toute espéce de droit. Car c'est, au bout du compte, une solte tromperie qui est toujours préjudiciable: le public peut nous croire complices.

Si vous voulez bien vous en charger, tenez-moi

demandes qui nous en avaient été adressées, et, loin d'insister, nous applaudfmes&sa résolution. » © ; :

~— Cette lettre a été vendue 115 francs & la vente des autographes de Georges Charpentier (janvier 1907}.

" (1) Le catalogue dont il est question fat annoncé dans le ne de l'Assemblée Nationale du a6 juillet 1859 — il parut poug la premiére fois dans le n° du 28. Il fut fréquemment reproduit, Ena ce qui touche les fréres de Musset, l'annonce portait :

Le Bracelet, par Alfred de Musset, 1 vol.in-8..

Samuel, par Alfred de Masset, 1 vol. in-8,

Téte et ceur, par Alfred de Musset, 1 vol. in-8.

Les ee de Planoche et de M=* de Laguette, par Paul de Musstt, 2 vol, in-8. : .

Laucun, par Alfred de Musset, 1 vol, in-8,

au courant, parce que, si on ne rectifie pas l'erreur, il faudra écrire dans d'autres journaux.

Tout A vous (1).

A M. VERON

Lundi, 4 novembre 1830.

Mon cher Véron, q

Je viens d'étre malade, et je le suis encore, ce qui m'a empéché d'aller vous voir. J'ai lu Carmosine, et j'ai été parfaitement content de la maniére dont la piéce a été coupée et imprimée; ce soir seulement, j'y trouve une seule faute, et le malheur veut qu'elle soit dans les vers. C'est 4 cette strophe: « Depuis le jour ou », etc. Ily a:

Fat-ce un instant, je n'ai pas eu le cour, De Jui montrer ma craintive pensée, Dont je me sens & tel point oppressée, Mourant ainsi, que la mort me fait peur.

Il est bien clair que ces deux mots, mouraat ainsi, sont une parenthése, et que le sens doit se suivre ainsi: @ tel point oppressée que la mort, etc.

Mourant ainsi est mis bien évidemment pour en mourant ainsi, — chose fort ordinaire et permise en vers, Or, au fieu de cela,

je trouve imprimé:

Dont je me sens 4 tel point oppressée.

Avec un point; et puis:

Mourant ainsi, que la mort me fait peur !

(1) Cette iettre a été vendue 45 francs & la vente Charpentior,

Avec un point d'exclamation.

Non seulement cela change les deux vers; mais en arrétant le sens aprés @ tel point oppressée, cela fait une faute de francais, car on ne dit pas @ tel point, sans ajouter que.

Je ne saurais vous dire combien cela me désespére Je ne voulais pas vous en parler, attendu que j'aurais Pair bien mal yenu d'avoir le courage de me plaindre aprés le soin que yous avez bien voulu prendre. Si une faute se trouvait partout ailleurs,je ne diraiscertes pas

- unmot; mais quecela tombe précisément sur ces vers, quand tout le reste est 4 merveille, voila ce qui me fait une peine affreuse. Y a-t-il un moyen quelconque de revenir sur cette faute, soit par un erra(um, soit en réimprimant les vers a part?

Soyez assez bon pour me répondre un mot, je vous en supplie. J'ai dans ce moment la téte d'un malade. Jespére, en tous cas, que vous ne m'en voudrez pas d'un vrai désespoir dont |'expression est inyolontaire. J'espére surtout que vous ne me croyez pag trop peu reconnaissant de la peine que vous avez prise.

Mille amitiés.

A SON FRERE

Vendredi, 8 novembre 4830.

Mon cher ami,

La comtesse Kalergis m'écrit une lettre de compliments sur Carmasine, Elle a bien de la bonté, J] ne

tenait qu'a elle de me dire que les vers étaient incompréhensibles. Puisque tu vas diner chez elle aujour-~ @hui, fais-moi le plaisir de lui expliquer les deux vers estropiés. Cette faute m'a donné bien du souci. Je n'aurais jamais cru qu'un point a la place d'une virgule pat empécher un homme raisonnable de dormir pendant trois nuits. Il est bien facheux pour moi que nous ne demeurions pas ensemble. Cela ne serait pas arrivé au quai Voltaire, quand je t'avais sous la main. Mon oncle se moque de mon chagrin et prétend que personne ne s'apercevra de la bévue. S'il disait vrai, je conviens que je serais bien bétede me désoler; mais je serais encore plus béte d'écrire. .

Tout a toi.

A ARSENE HOUSSAYE

Mon cher Houssaye,

Vous me faites, mon cher maitre, honneur et plaisir — vous savez de quel prix a toujours été pour moi votre -bienveillante sympathie, et je ne manquerai certainement pas une si aimable occasion de: vous en remercier une fois de plus.

Je ne prétends pas étre joué 4 fois par semaine, mais je pourrais l'étre moins que 2 fois en quinze jours. Si, au contraire, vous gardez contre moi et ma piéce le ressouvenir de quelques difficul-

tés survenues au mois de janvier dernier (et dans lesquelles j'ai reconnu avoir tort) vous concevez que je dois m'abstenir. Mais vous me permettrez d'ajouter que c'est vous souvenir bien longtemps d'un tort convenu, et en témoigner une rancune un peu forte et A mon nom et A ma bourse.

Tout & vous.

AU MEME

S. d. (4884.) Mon cher ami,

Je vous avais parlé de M™ Brohan pour /e Caprice (1) et vous l'aviez acceptée, vous m'aviez proposé A votre tour M's Fix pour Jurer de rien, et j'avais accepté de méme. Je leur en avais parlé a toutes deux hier, et elles m'ont dit qu'a leur connaissance il n'était nullement question de cela. Mes piéces ne sont pas nouvelles, il est vrai, et il ne tient qu'A vous de les jouer ou non. Mais vous devez comprendre combien il est désagréable pour moi de me laisser m'avancer ainsi sans résultat. Rappelez-vous, je vous prie, votre dernitre lettre, et ne me laissez pas dans cette facheuse position. J'aimerais beaucoup mieux un non définitif.

Tout a vous.

* A CLESINGER

Mercredi, 46 avril 1831.

Mon cher Clesinger, Je suis allé ce matin pour vous voir 4 Madrid, ot

(1) D'aprés un petit billet sans date de Musset 4 Augustine Brohan, Madeleine, pour une cause ou pour une autre, n'aurait

pas voulu jouer le réle de M=* de Léry, que le poéte lui destinait, quand M=* Allan y eut renoncé : « ... Vous savez sans doute, écrivait-il 4 Augustine, que votre sceur n'a pas voulu jouer /e Caprice. Son refus n'a pas été aussi aimable que la lettre que vous m'avez écrite pour cela. »

j'ai trouvé en votre lieu et place une bonne grosse dame fort polie qui m'a appris que vous demeuriez rue Verte. La, je.ne vous ai pas trouvé davantage. Je voulais vous voir d'abord, et vous dire ensuite que M"e Rachel m'a autorisé de la fagon la plus aimable a profiter de l'offre plus aimable encore que vous avez bien voulu me faire. Ainsi j'esp#re que vous m'excuserez si je vais vous rappeler votre promesse. Elle est de celles qu'on n'oublie pas. Mais que peurrais-je vous donner en échange ? cela n'est pas facile. Tout a vous.

A SON FRERE

Septembre 4854.

Veux-tu, mon cher ami, m'envayer /a Noupelle Héloise de J.-J.? — Jen ai besoin paur mon présent travail.

Mon oncle est a diner ici. Je suis dans une perplexité atroce, ayant deux sujets tout préts pour Rachel (tu sais que je lui fais une piéce, — n'en dis rien —), et ne sachant par lequel commencer. Le temps me presse horriblement. Tu me rendrais un grand service si tu pouvais m'en donner ton avis, et tu en serais excellent juge, car ce dont il s'agit n'est pas tant de savoir lequel des deux est le meilleur, mais le plus 4 propos pour ma Grorre et mon escarcelle. Si tu avais un moment, ce soir, pour venir, ce serait charmant ; — mais quand tu voudras. — Je serais allé te trouver, mais depuis dix jours je ne bouge,

A toi.

A SON FRERE

Mercredi soir, 4 ou 8 octobre 1834.

Mon cher ami,

Je suis fort perplexe et j'ai absolument besoin d'un conseil. Rose Chéri va jouer ma petite piéce Bettine, mais le directeur me déconseille Geoffroy de toutes les fagons. — II s'obstine a vouloir me donner Dupuis, dont il me dit des merveilles. I] assure que, dans Ja Grand'mére, Scribe a été ravi du susdit Dupuis, qui est devenu un acteur excellent. — Je l'ai connu tout autre. — On me dit de demander ton avis. J'irai te voir demain matin avant midi. Si tu ne pouvais pas étre chez toi, donne-moi une heure.

Tout a toi.

A ARSENE HOUSSAYE qut lui avait envoyé ses droits d'auteur avec un sonnet.

Mon cher ami,

J'ai regu les deux billets de cing cents francs, l'un signé Souer, l'autre signé Houssaye. Je ne sais pas quel est celui que j'aime le mieux.

A vous toujours. |

A eae

Paris, le 29 aodt 1854.

Monsieur,

Il m’est absolument impossible de rien comprendre

4 lerreur singuliére qui a motivé vos deux lettres. Je ne connais pas M. Esquiros, je n’ai aucune raison pour ~ demander son adresse (1). Vous-méme, monsieur, je

(1) Allusion & ua vieil article de la France littéraire (n° de juillet 4834), dans lequel Alphonse Esquiros, au risque de’ le brouiller avec

n’ai pas ’honneur de vous connaitre, et je ne vous ai jamais écrit.Si lon vous a adressé une lettre sous mon nom, il faut que quelqu’un ait trouvé plaisant d’imaginer ce quiproquo, dont je ne devine pas le motif. Dans tous les cas, si ce n’est pas simplement une erreur, c’est une plaisanterie d’assez mauvais godt, yous en conviendrez.

J’ai Phonneur de vous saluer.

A M™® ALFRED TATTET

Sd. (1854.)

Madame,

Je recois votre trés aimable lettre au retour de plusieurs endroits ow je viens d’aller chasser, chose qui vous surprendra peut-étre, mais qui n’en est pas moins véritable, j’en atteste le ciel et le dernier liévre que j’ai manqué. Depuis que je n’ai eu l’honneur de vous voir, j’ai fait de vastes détourss et circuits.

J’ai été 4 Nantes, ot il y a un superbe tombeau du duc de Bretagne (1), 4 Tours, ou les pruneaux fleu-

Victor Hugo, avait accusé Alfred de Musset d'avoir dit en terminant sa Revue fantastigue du Temps (n° du 21 mars 1831) que « la_couverture jaune de Notre-Dame de Paris était éternellement pendue a la fenétre des libraires », — alors que le jeune podte s était contenté Wécrire, sans penser le moins da monde & Notre-Dame : « Ce fat en ca moment que quelques oisifs, qui se miraient dans les glaces de la galerie d'Orléans, apergurent derritre une vitre, dans |'étalage d'un Wbraire, use brochure jaune qui y demeura clonée jusqu'a l'éternité. » (Cf. les Landis d'un chercheur, par le Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul,)

(1) Ce tombeau, qui se trouve dans la cathédrale, est le chef-d'ceuvre de Michel Colomb. ' .

rissent ; au Croisic, ot l'on prend des bains de mer a la glace et ov j'ai acheté un chapeau, puis finalement tout le long de la Loire, ou il ne manque exactement que de l'eau pour que ce soit Je plus beau fleuve du monde, mais il s'y trouye en revanche de fort beaux hancs de sable et méme des orniéres, on va sur cette riviéré en patache. aon

Maintenant que mon ardeur de m'instruire est satisfaite sur tous ces points de géographie, je vais faire comme vous, retourner a Paris, et je ne manquerai assurément pas d'aller vous y voir, si je suis assez heureux pour y étre a temps.

Je suis loin d'avoir oublié le sonnet de Fontainebleau (1), et je vous remercie de vous en souvenir; quant aux vers du livre de Clisson (2), on m'en a parlé plusieurs fois, et je les tiens pour admirables, mais je n'ai pas l'honneur d'en étre le pére; il paratt qu'en mettant mon nom au bas, on a voulu du moins m'en faire le parrain. Je n'ai jamais été par lA et quand cet enfant-la m'est

né, j'étais probablement bien loin. Ma muse aura accouché pendant mon absence, c'est pour le moins un cas rédhibitoire. J'ai déja assez mis au monde de mauvais garnements pour ne pas vouloir d'intrus dans la famille.

'Dites @ Alfred, je vous prie, que je lui serre la main et Pembrasse de tout mon cceur, et que j'espére que nous nous verrons bientét. Je pars demain.

(1) Sonnet daté du 17 mai 1845, qui commence ainsi ; « Ainsi, mon cher ami, vous allez donc partir ! »

(2) Ce livre du chateau de Clisson (Loire-Inférieure) est un album ob les visileurs ont coutume d'écrire leurs noms ou leurs impressions en prase ou en vers.

Veuillez agréer, madame, mes remerciements de votre bon souvenir, et l'assurance toujours bien sin- © cére de ma respectueuse amilié.

A EMILE PEHANT

29 novembre 41854,

Monsieur,

Je n'avais point oublié votre nom, mais je ne savais pas que vous habitiez Nantes, sans quoi je n'aurais pas manqué d'aller vous voir lorsque j'y ai passé, V'automne dernier. Je réparerai cette maladresse si je retourne en Bretagne l'année prochaine.

La ville de Nantes, monsieur, a été trés aimable pour moi, si je puis ainsi parler, pendant le peu de temps que j'y al passé, et bien que j'y connaisse peu de monde. Sans parler de votre préfet, dont la bienveillance égale le mérite, vous connaissez peut-tre M.

Laurent et M. Dolmetsch (1), qui m'ont fait, avec une grace parfaite, les honneurs de votre belle ville. Si vous avez occasion de les voir, je vous demande de vouloir bien me rappeler 4 leur bon souvenir..

Je suis heureux, monsieur, de compter deux amis de plus dans cette ville que j'aime et j'esptre bien pouvoir, un jour ou |'autre, allez vous y faire une visite, en ma qualité de confrére (2).

(1) M. Dolmetsch était un musicien de talent.

{2) Emile Péhant, qui avait fait partie de la petile cour d'Alfred de Vigny, vers 1833, était, depuis 1848, conservateur de la Bibliothéque publique de Naates.(Cf,a son sujet notre ouvrage sur Alfred de Vigny.)

= 2 ee

CLXXVIII

A M. FORTOUL ministre de P Instruction publique.

Mercredi, 27 aodt 41856.

Monsieur le Ministre,

Je ne puis assez remercier Votre Excellence des paroles pleines de bonté qui me sont adressées de sa part. Cette bienveillance, toujours si rare, est doublement précieuse 4 un malade. J'essayerai de I'étre le moins longtemps possible, afin de pouvoir bient6t vous porter moi-méme l'expression de ma sincére

_ reconnaissance.

Je suis avec respect, monsieur le Ministre, de Votre Excellence le trés humble et dévoué serviteur.

A ETIENNE CARJAT

Janvier 1837.

Monsieur, la gaieté des gens d'esprit ne m'a jamais fait peur; faites de moi ce qu'il vous plaira (1).

A VEDITEUR CHARPENTIER

| Jeudi, 9 février 1887.

_ Mon cher Charpentier, | J airéfiéchi depuis que je vousai vu; si nous devons faire un nouveau traité, denouveaux comptes sont sans importance. Nous sommes bien prés de nous entendre et il serait inutile que, moi malade, aidé d'un expert, | Jaille revoir des chiffres dont'nous n'avons plus que | faire.

(1) Publié le 22 janvier 1857, par le Polichinelle & Paris, qui lui avait | demandé l'autorisation de publier son portrait-charge.

I] ne s'agit donc que du ¢raité; nous en savons tous les deux les conditions.

Une fois convenu des deux parts, le reste n'est rien (1).

A vous.

(1) Cette lettre ne parvint pas 4 son adresse. M™* Martellet raconte dans ses Souvenirs qu'elle la mit dans son maachon ou elle la retrouva aprés la mort du poéte. — « Il était question, dit-

elle, de céder ses cuvres complétes pour une pension viagére. M. de Musset, pour étre tranquille et éviter les comptes et les chiffres, aurait tout accepté. »

La mémoire de M™* Martellet ne me semble pas trés fidéle sar ce point. En tout cas, elle al'air d'ignorer que, postérieurement a cette lettre, Alfred de Musset en écrivit deux autres a son édileur au sujet du traité qu'il était disposé a signer avec lui. Dans 1a premiére, en date du 16 février 1857, il s'étonnait qu'il ne lui eit pas fait le versement mensuel de 200 fr. dont ils étaient convenus. « Je puis recoonaitre ce qui est juste, disait-il, mais non céder & des menaces inutiles. » Dans la seconde, datée du 20 mars suivant, il lui demandait s'il était vrai qu'ils ne pussent s'entendre et le priait de lui fixer un rendezvous,

Les deux lettres ont été vendues 45 et 48 fr.au mois de janvier 1907, dans la collection d'autographes provenant de la succession de Georges Charpentier,

Lettres sans date

AU COMTE JULES DE RESSEGUIER

n° 16, rue Taitbout.

Dicnanche!

J'ai vu hier te directeur de la Revue, mon cher monsieur, et j'ai eu le plaisir d'apprendre qu'il sera charmé de recevoir ce que vous lui destinez. Je n'en ai pas douté quant 4 moi, mais je me fé-

licite d'avoir pu vous étre bon a quelque chose dans cette petite négociation.

Mille compliments (2).

Alfred pz Musser.

(1) M. de Rességuier a joué un grand role dans le Cenacle de la Muse

frangaise.

(2) Communiqué par Paul Lafond, conservateur du musée de Pau,

A MADAME X

Madame,

J'ai une faveur 4 vous demander pour un de [mes] amis, un étranger, qui vient passer quelques jours ici, et qui serait heureux d'approcher, s'il est possible, de nos célébrités littéraires et poétiques. C'est vous dire que je sollicite pour lui l'entrée de votre salon, afin qu'il puisse vous y voir d'abord, et ensuite ce qui vous entoure. Serez-vous assez bonne pour me répondre un mot ladessus d'ici 4 mercredi? Le jeune homme en question est Italien, joli garcon et de trés bonne famille. Son nom : Je Marquis Gilbert Porro.

Compliments respectueux.

Alfred pe Mussst. -

COLLECTION CHARPENTIER

En dehors des lettres que j'ai mentionnées en différents endroits dans le corps de ce volume, on en a vendu une vingtaine d'autres, a la fin du mois de janvier 1907, qui faisaient partiecomme elles de la collection d'autographes de Georges Charpentier. Elles étaient adressées pour la plupart au pére de cet éditeur. Je les résumeici d'aprés le catalogue de la maison Charavay, en y ajoutant les prix de vente de Vhétel Drouot.

Ne 4g, 13 aodt 1850. — Il lui envoie les épreuves du Chandelier corrigées avec soin. « Ce sera une édition choisie de la piéce: la seule bonne. » — Vendue 3: fr.

N° 50,27 juin 1851. — Il lui demande de Je sauver d'une Saisie imminente en prenant A son compte un billet de 1200 fr.— Vendue go fr.

N° 51, 1853. —Il se plaint de la mauvaise composition des épreuves qu'on lui a soumises. « C'est un métier que je n'ai jamais fait.I] y a dans lesimprimeries des gens payés pour cela. » — Vendue 45 fr.

N° 52, s. d. — & lettres ou billets relatifs & la correction des épreuves. — Vendus 50 fr.

Ne 53, 22 septembre 1854. — Ila besoin d'aller aux bains de mer pour se remettre, et il lui faudrait mille francs tant pour le voyage que pour désintéresser son propriétaire avant de partir. — Vendue 120 fr. (II s'agissaitdu voyage au Croisic, qu'il fit & cette époque et dont il parle dans les lettres CLXXVI et CLXXVII de ce volume).

N° 56, jeudi 11,s. d.,4 Plon, l'imprimeur. — I] luidemande de quel droit il compte mettre sous presse sans avoir son bon a tirer. — Vendue 45 fr.

N° 58, 2 novembre, s. d., 4 Charpentier. — Il lui demande s'il est allé chez Berrurier, l'huissier, et le prie de ne rien faire sans l'avoir vu. — Vendue 55 fr.

N° 5g, s. d. — I] lui reproche vivement d'imprimer et vendre sans lui rendre de comptes. — Vendue 3g fr.

N° 60, s. d.— Il a été trompé par de faux renseignements: il redemande la lettre qu'il lui a écrite et serait au désespoir qu'elle pat s'égarer. — Vendue 33 fr.

N° 61, g mars 1857. — Il lui demande une réponse catégoriqueau sujet de l'impression de deux manuscrits. — Vendue 35 fr.

Ne 62,s. d.— Il demande des épreuves et dit qu'il a décidé d'imprimer le vers:

J'ai fait mon chant du saore et je peux me relire (1).

Vendue 35 fr.

Ne 63,s. d. —I] est disposé & prendre les engagements qu'il lui a demandés & condition que |'on fasse de suite les éditions qui lui permettront de le rembourser. —Vendue 3g fr.

N° 64, s.d.— I le prie de s'entendre avec Hetzel pour une édition de ses ceuvres. — Vendue 39 fr.

Ne 66, s. d. — Il lui demande une avance d'argent. « Je n'ai httéralement pas le sou, c'est-d-dire que je ne sais pas du tout

comment j'irai jusqu"au bout du mois. Encore me faut-il diner pour faire une nouvelle. » — Vendue 155 fr.

(1) Sur ce vers, voir p. 266 dut.I de notre Alfred de Masset.

TABLE ALPHABETIQUE

DES NOMS PROPRES CITES DANS CE VOLUME

Abailard, 92.

Allan (M™), 7, 258, 265.

Allan-Dorval (M™e), 30, 239.

Alton-Shée (d'), 53, 233.

Antonio, 4g.

Arago (Alfred), 179.

Aubernon (Mme), 222.

Augier (Emile), 240.

Augustin (saint), 73.

Balzac (H. de), 151, 252,

Barre (Aug.), 232,

Becker, 184.

Becquet, 184.

Belgiojoso (le prince de), 134, 228,

Belgiojoso (la princes se de) 126, 129, 135, 138, 186, 19a, 191,194, 195, 204, 207, 212, 217, 220.

Bellay (du), 244.

Belmont (Alfred), 26.

Blanc (Edouard), 153.

Béranger (J.-P. de), 19.

Berlichingen (Gantz de), 65.

Berrurier, 278.

Berryer, 137, 176, 212.

Bocage, 235, 236.

Bohain (Victor), 32.

Bonnaire (Félix), 143.

Bouchet (Achille), 227.

Brohan (Augustine), 253, 255, 265;

Brohan (Madeleine), 265.

Brun (M™*), 176.

Buloz, 42, 47, 60, 66, 80, 8.

Burger, 182.

Byron (lord), 193.

Byron (lady), 209.

Calderon, 33.

Camp (Maxime du), 182.

Canel (Urbain), 21.

Cantel (Henri), 249.

280 TABLE ALPMABETIQUE

Carjat (Etienne), 273,

Caron, 13,

Carteret, 242.

Casanova, 197.

Castries (duchesse de), 26,167.

Cervini, 143.

Charpentier (éditeur), 259, 260, 273, 274.

Charpentier (Georges), 14, 260,

Chateaubriand, 252,

Chaworth (Miss), 209.

Chenavard, 229.

Chéri (Rose), 267.

Chodsko (Oiympe), 128, 129.

Clesinger, 263.

Clousrd (Maurice), 7, 19, 25 29, 131, 158, 160, 21a, abo.

Colet (Louise), 7,

Colomb (Michel), 269.

Contades (M™* de), 228.

Cotier (André), 76, 79.

Courrier (Paul-Louie), 203.

David (d'Angers), 29.

Delacroix (Eugéne), 26, Delille (I'abbé), 28.

Deschamps (Antony), 26.

Deschamps (Emile), 35, Desherbiers (Guyot), 5, 18, 23, 222, Desherbiers (Mme Guyot), 9:

Devéria (Achille), 27, Dolmetsch, 271, Dumas (Alexandre), 241, Dupuis, 263,

Esquiros, 268.

Evrard, 171.

Feuillide (Capo de), 55.

Fieschi, 124.

Fix (Mlle), 263.

Fortoul, 272.

Foucher (Paul), 9, 13.

Fualdés, 124.

Garcia (Pauline), 155, 156, 15g, 160, 198, 199, 205, 207, 212, 220, 227.

Gay (Delphine), 16, 124.

Geoffroy, 267.

Girardin (M™¢ de), 114, 142, 229, 248.

Gosselin (Charles), 21,

Grisi (la), 198, 205,

Guer (de), 226,

Guttinguer (Ulric de), 34.

Hagn (M"*), 229.

Héloise, g2.

Hennequin (Mme), 55,

Hetzel, 223, 229, 278.

Horace, 218.

Houssaye (Arséne), 262, 268.

Hugo (Victor), 5, 229, 248, 269.

Hugo (Mme), 229,

J Janin (Jules), 153.

DES NOMS PROPRES CITES DANS LE VOLUME

Janzé (Mme de), 30.

Jaubert (Maxime), i120, 131

Jaubert (Mm), 7, 124, 136, 137, 140,141, 144, 203, 207, 212, 215, 222, 224.

Jouin (Henri), 29.

Juliette, g2.

KE

Kalergis (la comtease de), 262.

Klopstock, 232.

Lafarge (Mme), 176.

Lafond (Paul), 275.

La Fontaine, 197, 232.

Lagrange (M™¢ de), 222.

La Harpe, 28.

Lamartine (Alphonse de), 5,20,

Lardin, 237.

Lardin (M™), née Charlotte- Herminie-Amélie de Musset, 46, 238.

La Rochefoucauld (Sosthénes de), 42,52.

Latour-Landry (Maillé de), 244,

Laurent, 271.

Léopardi (le poéte), 201, 215,

Leopardi, 189, 190, 196, 197,

Liszt (Franz), 132, 134, 219.

Louis (le prince), 176, 240.

Lovenjoul (Vicomte de Spoelberch de), 269.

Malibran (la), 173, 177.

Marceline (la seeur), 167, 197, 212,

Mariette, 164.

Marieton (Paul), 7.

Martellet (née Adéle Colin),

Meismer (le censeiller), 105.

Mennessier-Nodier (Mme), 224

Mérimée (Prosper), 32, 33.

Merlin (la comtesse), 184.

Michaud, 140.

Michel-Ange, 232.

Micheli, 29.

Migoet, 191, 193.

Monnier (Henri), 130.

Montalivet (le comte), 152.

Musset-Pathay (pére du poéte),

Musset (Louis-Alexandre-Marie), 10,

Musset (Paul de), 260,

Napoléon I*", 169.

Naptal (Mus), 236.

Noailles (le duc de), 252.

Nodier (Charles), 27.

Noémi, 103.

Oo Odry, 195, 225.

Orléans (le duc d'), 152, 221.

Osborn, 159.

Pagello (Pietro), 52, 5g, 60, 61, 66, 76, 84, 101. !

Papet, 54, 77, 109.

Parny (Evariste), 20.

Pasta (Mme), 173.

Péhant (Emile), 271.

Pierre (Saint), 54.

Planche (Gustave), 55, 78,112, 127, 128. :

Plessis (M"*), 140.

Plessy (Mme Arnould), 131.

Pleyel, 256.

Plon, 278.

Ponsard, 229.

Porro (le marquis Gilbert),276.

Rachel, 7, 154, 155, 156, 161, 200, 202, 203, 207, 208, 216, 223, 228, 232,

Racine, 23, 33.

Rebizzo, 78.

Regnault, 55.

Rémy (Louise-Joséphine), 124,

Renduel (I'éditeur), 30,31, 35.

Rességuier (le comte Jules de),

Ricciardi, 189.

Rollinat, 10g.

Roméo, g2, 185.

Rousseau (J.J.), 148, 266.

Royer (Alphonse), 32, 67.

Royer-Collard, 141.

Ruth, 103.

Sacy (Le Maistre de), 121.

Sainte-Beuve, 5, 6, 20,56, 106.

Sand (George), 6, 36-119, 205 207, 208, 223.

Sand (Maurice), 62.

Sandeau (Jules), 55.

Schiller, 11,

Scribe, 267,

Serres, 123,

Shakespeare, 10, 11, 33.

Strauss, 166.

Tattet (Alfred), 9, 75, 113,119, 128, 135, 160, 158, 173,221, 231, 234, 235, 256.

Tattet (Mme), 244,

Thérése (saiate\, 232.

Tourvel (Mme de), 244.

Tyrtée, 19.

Vadius, 232,

Vatout, 152.

Vaufreland (M™¢ de), 142.

Veron (le docteur), 261.

Viel-Castel (Horace de), 28.

Vigny (Alfred de), 5, 20, 21, 22, 29, 126.

Villemain, 246.

Virgile, 20,

Voltaire, 232,

It,

Wis vil,

Vill,

xI,

xT,

TABLE CHRONOLOGIQUE

DES LETTRES

XXXII, XXXIII, XXXIV, XXXV, XXXVI, XXXVII, XL, XLI, XLII, XLII

TABLE CHRONOLOGIQUE

— A ALFRED DE VIGNY.,...00054 seccssscetess — A RENDUEL,.....ssss00.5 g septembre, .

smc AU MEMES. o 6 sce cee aveeed s OAES ooatres cs — Aux pinecTeuRS DE l'Harope littéraire....c..2..0+0.. 23 novembre, ory A MEMIMER s cre'o.crcis cig Wesetiok. athe ees ao oe — A ULRIC GUTTINGUER..... 12 décembre.,

— A EMILE DESCHAMPS,..,.,... 17 décembre.,

— A GEORGE SAND..,.....+..5 24 JUiN.....6 — ALA MEME 0.0 cccenst veces, JAUEE . ce ses —s ALA MEME. 0.6. cccecsnce we if MUU oo ccce — ALA MEME.,,.....6... Jaillet.....

— ALAMEME.....o-....., Juellet .....

— ALA MEME,.....6. J@illet....o., — ALA MEME..... Jatllet.....

eth LAWEME es. . ss sev edee fallety, O44 = ALA MEME... ceeds coy ttllel ons ons SPAPDA MEME. cc. eieleyee Geel .6. ost — ALA MEME.,.,..... 28 juillet..., BAP BULOZ « o5sicio04 10.09 helenae nd OUAOUlaw, .

"+ A GEORGE SAND... Saduee eps cee vce s oes al A. UAL MEME 120 +,¥, 9 os See eee: Oe gee — ALA MQME,....., Savril.....

wee ALA. MEME. 4h) Be icieis Hine Mek CDPTLRS « . < —— A SAINTE-BEUVE..... 27 aoril.....

— A GEORGE SAND..,...,..... JO aoril...., mm ALA MEMB occ selec s FORGE oe. 07 ADA MEME os ccc sve vey tie ORRIN. 6 iA LAMEMES, 1. . ou MW lesttns og 16 FRER Lee at s ALA MEME... , SUP ewiens ES JOINs. 2...

ALA MEME occ cisesusscse 10 faillel,,..

— A PAGELLO,..... a1 Jaillet...,

40 ho

A 8A MARRAINE, , A BULOZ

oor reeenee

A mM™* OLYMPE CHODSKO.,....

18 aott..... GORE... Sectew

ee ee eet eer ee tossen

1 septembre.

15 septembre .

18 septembre, septembre ....

4 octobre....

octobre....+..

octobre.....

octobre.....+.

octobre.....

octobre.....

octobre.....

octobre.....

octobre.....

octobre.....+ octobre.....-

8 novembre..

12 novembre...

novembre.....

ee eereeee

7 Janvier...

ar juillet, ...

JF, QoUob. oc...

11 aodl,.....

GOB Ns vias sits

Sevrieroes sos

10g WI lit

LXXVIT, LXXIX, LXXX, LXXXII

LXXXUI, LXXXIV, LXXXV, LXXXVII, LXXXVIIL, LEXXIX

XC, XCI, XCIIl, XCIvV, xcv, XCVI,

XCcVII, XCIXx,

cl, cll, cul.

TABLE CHRONOLOGIQUE

ALA MEME..... ne Mette COPIER ss «8 A SA MARRAINE.....0- Peel CGUILL sae AVENBEMEMED S500 5) 802 oy ULC he AQEHANZETISZIM, 2 eat PRI ae tO ULL ae Male AU MEME,.... WF eee. NOpemure

A LA PRINCESSE BELGIOU0SO,. féurier.....

A 8A MARRAINE,,..,..... 97 février.., A LA MEME..... ocr CIERRA aL el ALTA ei

ALA MEME.....-26. 17 o¢tobre...

AGL MEMESE A 42.8% Se oe Tot, See See A FELIX, BON-NAINE') 2325 ic foe, peek ewes

A RA MARRAINE.,,...+..,..« 27 Octobre ,.

A ALFRED TATTET.....+. 177 Qotl.....

AU DUC D'ORLEANS..... Oclobre.....

AU COMTE DE MONTALIVET..., 23 octobre..

A EDOUARD BLANC..... 4 novembre..

A JULES JANIN.....4.... @& décembre..

A 9A MARRAINE.,.....+¢.... 0 décembre.

ALA MEME.....0... 17 décembre.

A ALFRED TATTET..... oteves tenes

ASA MARRAINE,..... wenn Over erene

AQTAGIEME ...% 25.6 aclu. here memes

ASA MANRAINE. ...00.0000 os

Jjin*mars..,

AM, MARETTE.+.....+++.. Sf mars...

A SONMPRERES. 60 ease ees te FRM A SA MARRAINE.. . eee ee eee,

ay

tht

civ, cv, cvi, cVIl, CVI,

cxI, Cxil,

cCxlll, cxIV,

xa, — cCxxil, — CXxXIll, — CxXXIV, — Cxxv, — CAXViG CxXxIx,. — Cxxx, — CXxxI, —

CUXXIII,

DES LETTRES

ALAmanE.... , dnc Parnes REACURMEC or cee eda kebhe AREA MEMES SS Pes bike ae

SA MARRAINE

ALFABIN TATTED ¢ 64.6654 % 50% LA DUCHESSE DE CASTRIES., BAS MEME.) s/s. 010.00 Genta ¢ MAUMEMEC eRe csc ac 6.6, oie ALFRED ARAGO.....+..0005

A MAXIME DU CAMP

SA MARRAINE.. 6. eee eee

ALSO MEMES helio tee eke)

LA MEME... 3

LA MEME

LA. MEME... os

BA MARRAING fii case case ec PRMEME (3. gc Greve aveideeures @

eee Serene

sere reese

eet Pave teoe

fdiad. Pe Sr facllet....

10 septembre.

septembre ....

Covet ereerteore eee erereseeeee

Bee er era hessee

g oclobre.....

eer eet tones ee

13 avril,....

tt etree ret ens

@erereeetranoe eoeereoorereeee te eee Poser tears

eet eee ee ht Oeane

26 juillet....

Mit de MEME ee ha cisielbea's e715 t:0:e1675 8193815 5a" A LA MEME... PEs ss OClGOFE..... 5s A UA MEMES, .. us ee 0. 20. oclObre...

ALA MEME..... movembre.....

th Ty MONE Ate. _. 24 novembre..

NOTE WEE so 5 eB OIC es 2 Sr OCLOUres. os. es ALA Mies, 2.8, A MPPs october -.

AP UK MEME Ds oet.t.".*.'.'s AAS Oe a emielerouaey are, § TES MEME ASLAN R TCs Se vse sae Syaliar'eiie) 50> A DAN MEME SANA Rs ate ts 23 novembre..

A BON FRERE.,,....+..... 2° décembre,.

ANBOMUFRERE «,s,io:nio cco Bema — A SA MARRAINE....

ce eee ewe

Janvier ,.....

Cee eee ranean eoe

Igt

QUr

AU REDACTEUR DE & LA PA

TRIE Wess ct ue tictseccat A ALFRED TATTET,.....¢ A SON FRERE,... 00.2 0csce0e AU REDACTEUR DU « NATIO- NALA Fo ais cgay vivieta ees uicreae AU DIRECTEUR DE L'ACADEMIE

FRANCAISE 69 Gsesa. cece wiewveres A MM@ DE GIRAR-DIN,.....<

A; OM MERE gio i8eie ene vee

MAL .....0005 eeeeteoaeeeee eee

22 MQl ....4..

14 mai.....

26 juillet, ..

tenet stot sete

MAL... 0000 17 octobre...

7 jaillet.....

Coeeeteseeeesd

eer eeneesee tot

@test toeserteoee

16 jain.....

1g Juin.....

zer juillet...

77 aoadt,.....

20 aout,...., 25 aoat.....

SiG bos, 14 septembre.

CLVIIU, CLIX, CLX,

CLxXI, CLXIII, CLXIV,

A L'EDITEUR CHARPENTIER

— AU MEMES ne ois petan este seas A MEI VERON 55's wigkcob scm aays — ASON FRERE,.....0+20..

— A ARSENE HOUSSAYE.....

=~ AU MEME, ..0< 0.ct0arowie ¢ choca

omni OLESINGEN:, «<6 410.018.5.6.5.558 au memilA BON FRER Ess 6 accu a6 oes 'a — A SOM FERS. 256.2 nea

— A ANSENE HOUSSAYE.....+ — A MMC ALFRED TATTET,...--.oor A EMILE PEHANT. 060060409 00's

15 septembre, 23 novembre. .

FAV eee

11 Janvier,..

MOPS. cnn 5 TROP Sos ts

sew tert eeeees

Janvier .....

Jo seplembre.

4 novembre...

8 novernbre, .

ee ee

16 avril.....

seplembre.. .

OCLOON En eee

49 onl. .....

ewer eh tH otore

29 novembre, .

CLXXVIII, — AM, FORTOUL,. ...-.+..6.. 27 QOUl,..... 272

CLXXIX, — A ETIENNE CARJAT ..... Janvier....., 273
CLXXX — AUEDITEUR CHARPENTIER,... 9 février..... 273

Lettres sans date

DES CORRESPONDANTS

Académie-Frangaise (le directeur de), cut.

Anglaise (Une). x.

Arago (Alfred), cx.

Augier (Emile), cxtv.

Barre (Auguste), cxxx1x.

Belgiojoso (la Princesse de), LXXXIII,

Béranger, 11.

Blanc (Edouard), xci.

Bonnaire (Félix), cxxxvi.

Boucoiran, Lx1x.

Brohan (Augustine), ciix, cL,

Buloz, xxx1, XLIV, LXXvI.

Camp (Maxime du), cx1.

Cantel (Henri), civ.

Carjat (Etienne), cuxxix.

Castries (Duchesse de), cvr1, CIx, Cx,

Charpentier (\'éditeur), cxxv, CLXVI, CLXX.

Chodsko (Mme Olympe), -xxvir, LAXVIII,

Clesinger, cuxxt.

Colin (Adéle), cix11, cLxiv.

Constitutionnel (le directeur du), cxxxviu.

David (d'Angers), xu.

Deschamps (Emile), xix.

Desherbiers (Guyot), vit.

Dumas (Alexandre), cxtvt,

Europe litlératre (les directeurs de l'), xvi.

Fortoul, ctxxvu1.

Foucher (Paul), 1, 1.

Frére (son), x1, cu, cxxx1, CXXXIM, CXNXVI, CXLII, CXLIX, CLXVIII, CLXNIT, CLXXIM,

Girardin (Mme de), cxvi, cL, Gutlinguer (Ulric), xvit.

Houssaye (Arséne), cLxix, CLxx,

Janin (Jules), xcrv.

Jaubert (Maxime), Lxxiv.

Levrault (Mme), ui, Lut, Liv.

Liszt (Franz), Lxxxt, LXXxm.

Marette, c1.°

Marraine (sa), Lxxv, LXXX, LXXXIV, LXXXV, LXXXVI, LXXXVII, LXXXIX, NCV, XCVI, CXVIII, CXIX, C, CIII, CIV, CV, CV1, CXII, CXIV, CXV, CXVI, CXVL, CXVIII, CXIX, CXX, CXXI, UXXH, CXXIII, CNXIV, CXXVI, CXXVII, CXXVi11, CXXIx, CXXX, CXXXIII, CXXXIV, CXXXV,

Mennessier - Nodier CXXXIV, CXXXV.

Mére (sa), cLin.

Mérimée, xvit.

CXXV

(Mme),

Montalivet (le Comte de), xcu,

National (le directeur du),cu cLVII,

. oO

Orléans (le duc d'), xcr.

Pagello, xu.

Patrie (le rédacteur de Ja),

Pehant (Emile), cuxxvi.

Planche (Gustave), uxv.

Renduel, xiv, xv.

Rességuier (Comte Jules de),

Sainte-Beuve, 1v, XXxxvi, Lv,

Sand (George), xx, xx1, xxi, XXIII, XXIV, XXV, XXVI, XXVIJ, XXVIII, XXIX, XXX,XXXII,XXNIU, XXXIV, XXXV, XXXVII, XXXVIII, XXXIX, XL, XLI, XL, XLV, XLVI, XLVII, XLVIII, XLIX, 1, Li, LVI, LVI, LVI, LIX, LX, LXI, LXI, LXIU, LXXI,

Sous-Préfet (un), curv.

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/isbn_9781168099181. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.